Sophia Brodie Coulman





JULIE

OU LA

NOUVELLE HELOÏSE.

TOME SECOND.

JULIE

OU LA

NOUVELLE HELOÏSE.

Lettres de deux Amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

Quatrieme édition originale, revue & corrigée.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
CHEZ *D. J. CHANGUION.*
MDCCLXXXI.
Avec Privilège de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

PRÉFACE
DE LA
NOUVELLE HÉLOÏSE:
OU
ENTRETIEN SUR LES ROMANS,
ENTRE L'EDITEUR

ET UN HOMME DE LETTRES.

Par J. J. ROUSSEAU.

AVERTISSEMENT.

Ce Dialogue ou Entretien ſuppoſé étoit d'abord deſtiné à ſervir de Préface aux Lettres des deux Amans. Mais ſa forme & ſa longueur ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil, je le donne ici tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrit. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.

PRÉFACE DE JULIE,

OU

ENTRETIEN SUR LES ROMANS.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier ? J'entends : vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons,

il reste encore cette différence que le Portrait intéresse peu de gens; le Tableau seul peut plaire au Public.

R. Je vous suis. Si ces Lettres sont des Portraits, ils n'intéressent point: si ce sont des Tableaux, ils imitent mal. N'est-ce pas cela?

N. Précisément.

R. Ainsi, j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis satisfaire à votre question, il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis: ma Julie....

N. Oh! si elle avoit existé!

R. Hé bien?

N. Mais sûrement ce n'est qu'une fiction.

R. Supposez.

N. En ce cas, je ne connois rien de si maussade: Ces Lettres ne sont point des Lettres; ce Roman n'est point un Roman; les personnages sont des gens de l'autre monde.

R. J'en suis fâché pour celui-ci.

N. Consolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

R. Je pourrois...... Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi? Savez-vous jusqu'où les hommes different les uns des autres? Combien les caracteres sont opposés? Combien les mœurs, les préjugés varient selon les temps, les lieux, les âges? Qui est-ce qui ose assigner des bornes

précises à la Nature, & dire: Voilà jusqu'où l'homme peut aller, & pas au delà?

N. Avec ce beau raisonnement les Monstres inouïs, les Géans, les Pygmées, les chimeres de toute espece; tout pourroit être admis spécifiquement dans la nature: tout seroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun? Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoise?

N. Que diriez vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme?

R. Ni traits, ni taille? Etes-vous juste? Point de gens parfaits: voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'honneur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux discours; un vieux Gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion; un Anglois généreux & brave, toujours passionné par sagesse, toujours raisonnant sans raison......

N. Un mari débonnaire & hospitalier empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme. . .

R. Je vous renvoye à l'inscription de l'Estampe (*).

N. *Les belles Ames?* ... Le beau mot!

R. O Philosophie! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits!

N. L'esprit romanesque les agrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies? . . . Qu'en dites-vous? ... Et cette conversion subite au Temple? ... la Grace, sans doute? ...

R. Monsieur.....

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchisme à ses enfans, qui meurt sans vouloir prier Dieu; dont la mort cependant édifie un Pasteur, & convertit un Athée! .... Oh! ...

R. Monsieur.....

N. Quant à l'intérêt, il est pour tout le monde, il est nul. Pas une mauvaise action; pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons. Des événemens si naturels, si simples qu'ils le sont trop: rien d'inopiné; point de coup de Théâtre. Tout est prévu long-temps d'avance; tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison, ou dans celle de son voisin.

(*) Voyez la septieme Estampe.

R. C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un ; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un Recueil de Lettres...

N. Qui ne ſont point des Lettres : je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire ! Qu'il eſt guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens! Rarement du ſens, de la juſteſſe ; jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rampent toujours. Si vos perſonnages ſont dans la nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil ; & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez?

R. C'eſt pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce ſouhait paroît aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage

manque encore ici. Pas un Portrait vigoureusement peint; pas un caractere assez bien marqué; nulle observation solide; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphere de deux ou trois Amans ou Amis toujours occupés d'eux seuls?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est févere; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de sentir que dans le commerce du monde; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions: l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des Solitaires. S'ensuit-il de-là que leur langage soit fort énergique? Point du tout; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-

vous

vous que les gens vraiment passionnés aient ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne songe pas même à persuader; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'est-à-dire, que la foiblesse du langage prouve la force du sentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un Auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagere & seche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un Amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable on ne

retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés & les méprisent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere espece de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite; son éloquence est dans son désordre; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait; elle en fait alors son idole; elle le place dans le Ciel; & comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images,

en parlera-t-il en termes rampans? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires? N'élevera-t-il pas son style? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité? Que parlez-vous de Lettres, de style épistolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela! ce ne sont plus des Lettres que l'on écrit, ce sont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls?

R. Non: voyez l'hiver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience; un autre pour le souvenir. Le sentiment s'éteint à la fin; mais l'ame sensible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, & jugez-les dans leur espece. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connoissent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfans, penseront-ils en hommes? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde & la société? Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, & pensent philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer;

ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler? Ils parlent de tout; ils ſe trompent ſur tout; ils ne font rien connoître qu'eux; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer: Leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des Sages: Leurs cœurs honnêtes portent par-tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes: ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux-mêmes; ils ſe détachent du reſte de l'Univers; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en Philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge: la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique: la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhenſible; on diroit que

ce ſont deux livres différens que les mêmes perſonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient devenus? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la ſageſſe empêchent de les attendre; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier; enfin le lecteur indigné ſe rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe, au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue que les remedes mal déguiſés.

Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gl' orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore: ils suceront les bords du vase, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup; mais peu-à-peu elles attachent: on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence; le sentiment y est, il se communique au cœur par degrés, & lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve en les lisant: dites-moi si vous sentez la même chose?

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraisonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut les goûter; vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce manuscrit, songez que le public n'est pas composé d'Hermites. Tout ce

qui pourroit arriver de plus heureux feroit qu'on prît votre petit bon homme pour un Céladon, votre Edouard pour un Don Quichote, vos caillets pour deux Aftrées, & qu'on s'en amufât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amufent gueres: il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire fix volumes de vifions.

R. La raifon qui vous feroit fupprimer cet Ouvrage m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, felon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui difent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choifis qu'on relit ne font point d'effet encore: s'ils foutiennent les maximes du monde, ils font fuperflus; & s'ils les combattent, ils font inutiles. Ils trouvent ceux qui les lifent liés aux vices de la fociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inftant fon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réfiftance invincible, eft toujours forcé de garder ou reprendre fa premiere fituation. Je fuis perfuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet effai, du moins une fois en leur

vie; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un si grand contrepoids au dehors, elles font beaucoup plus d'effet au dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude, aussi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impression; vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le raffinement du goût des villes,

les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manege des procédés est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgie la joye qu'il fait régner dans son canton? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des Dames de son rang? Sur sa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête rustique voisin qu'elle eût épousé? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient mazure, & vont dans la Capitale, où, le pere avec sa croix de Saint-Louis, de Seigneur qu'il étoit devient valet ou chevalier d'industrie; la mere établit un brelan; la fille attire les joueurs, & souvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de misere & déshonorés.

Les Auteurs, les gens de Lettres, les Philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux

fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pieces de Théâtre, tout tire ſur les Provinciaux; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde: c'eſt une honte de ne les pas connoître; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainſi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert; ainſi pour faire briller les Capitales, ſe dépeuplent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoiſonnées. C'eſt le métier des Prédicateurs de nous crier: *Soyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquietter du ſuccès de leurs diſcours; le citoyen qui s'en inquiette ne doit point nous crier ſotement: *Soyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment: reprenez haleine. J'aime les vues utiles; & je vous ai ſi bien ſuivi dans

celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination, la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que leurs Auteurs ſe propoſent; éloigner toutes les choſes d'inſtitution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple; les guérir des fantaiſies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaiſirs; leur faire aimer la ſolitude & la paix; les tenir à quelques diſtances les uns des autres; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les Villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Paſteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illuſtres Payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques qui ne peuvent exiſter que dans les livres; mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître; que ces plaiſirs ſont moins inſipides, moins groſſiers qu'ils ne penſent; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicateſſe; qu'un homme de mérite qui voudroit ſe retirer à la campagne avec ſa famille & devenir lui-même ſon propre fermier, y pourroit couler une vie auſſi douce qu'au milieu des amuſe-

mens des Villes; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtresses; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & satyriques sont le triste supplément de la gaîté qu'on n'y connoît plus? Est-ce bien cela?

R. C'est cela même. A quoi j'ajouterai seulement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes: je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires: pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes

ſociétés ; ils doivent les montrer fauſſes & mépriſables, c'eſt-à-dire, telles qu'elles ſont. A tous ces titres un Roman, s'il eſt bien fait, au moins s'il eſt utile, doit être ſifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monſieur, comment la folie du monde eſt ſageſſe.

N. Votre concluſion ſe tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir ſa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fiérement. Il me reſte une ſeule difficulté. Les Provinciaux, vous le ſavez, ne liſent que ſur notre parole: il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre deſtiné pour les Solitaires eſt d'abord jugé par les gens du monde ; ſi ceux-ci le rebutent, les autres ne le liſent point. Répondez.

R. La réponſe eſt facile. Vous parlez des beaux-eſprits de Province; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne ſavent pas que vous exiſtez. Les livres qui tombent à Paris, font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres?

R. Raillez. Moi, je perſiſte. Quand on aſpire à la gloire, il faut ſe faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut ſe faire lire

en Province. Combien d'honnêtes gens paſſent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils ſe regardent comme exilés par une fortune étroite? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de ſociétés, ils employent la ſoirée à lire au coin de leur feu les livres amuſans qui leur tombent ſous la main. Dans leur ſimplicité groſſiere, ils ne ſe piquent ni de littérature ni de bel eſprit; ils liſent pour ſe déſennuyer & non pour s'inſtruire; les livres de morale & de philoſophie ſont pour eux comme n'exiſtant pas: on en feroit en vain pour leur uſage; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur ſituation, vos Romans ne ſervent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un déſert affreux, & pour quelques heures de diſtraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aiſe & de vains regrets. Pourquoi n'oſerois-je ſuppoſer que, par quelque heureux hazard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pour tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaiſirs d'un état tout ſemblable au leur, le leur rendra plus ſupportable? J'aime à me figurer deux époux liſant ce recueil enſemble, y puiſant un nouveau courage pour ſupporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles

vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modele ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse ? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'annobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature : ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille..... Mais les filles, n'en dites-vous rien ?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques, venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

R. Oui, s'ils le sont par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions?

R. Je suis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger des livres (*): si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de projet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles (†), sans songer que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général, leur conduite est réguliere, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres, en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes séveres : c'est le contraire chez ceux qui n'en

(*) Seconde Partie, pag. 385—386.
(†) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au fcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves; le crime eft compté pour rien.

R. A l'envifager par fes fuites on n'en jugeroit pas ainfi. Mais foyons juftes envers les femmes; la caufe de leur défordre eft moins en elles que dans nos mauvaifes inftitutions.

Depuis que tous les fentimens de la nature font étouffés par l'extrême inégalité, c'eft de l'inique defpotifme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'eft dans des nœuds forcés & mal affortis, que victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent par un défordre, dont elles font gloire, le fcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal? remontez à fa fource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eft par les mœurs domeftiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abfolument des peres & meres. Mais ce n'eft point ainfi qu'on dirige les Inftructions; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des livres fera toujours vaine, parce qu'elle n'eft que l'art de faire fa cour au plus fort.

N. Affurément la vôtre n'eft pas fervile; mais à force d'être libre, ne l'eft-elle point trop? Eft-ce affez qu'elle aille à la fource du mal? Ne craignez-vous pont qu'elle en faffe?

R. Du mal? A qui? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance, faut il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, sous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens sains? Monsieur, nous pensons si différemment sur ce point, que, si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces Lettres, je suis très-persuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il est vrai que vous avez une excellente Prêcheuse. Je suis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes: j'étoit fâché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons (*).

R. Vous êtes pressant; il faut me taire: je ne suis ni assez fou ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement: de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à tout autre, comment passer au sévere censeur des spectacles, les situations vives & les sentimens passionnés dont tout ce recueil est rempli? Montrez-moi une scene de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bosquet de Clarens (†) & du cabinet de toilette? Relisez la lettre sur les spectacles; relisez ce recueil..... Soyez conséquent, ou quittez vos principes..... Que voulez-vous qu'on pense?

(*) Voyez la Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, pag. 81. premiere édition.

(†) On prononce *Claran.*

R. Je veux, Monſieur, qu'un critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer; reliſez auſſi la préface de Narciſſe, vous y verrez la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront ſans doute bien plus ici. Ils feront leur métier: mais vous....

N. Je me rappelle deux paſſages (*).... Vous eſtimez peu vos contemporains.

R. Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain! O! que ne ſuis je né dans un ſiecle où je duſſe jetter ce recueil au feu!

N. Vous outrez, à votre ordinaire; mais juſqu'à certain point vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins; car à qui ſerviroit elle de modele? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer; & l'on contente à peu de fraix, par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez vous la pureté qu'on n'a point ſouillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on

(*) Préface de Narciſſe.
Lettre à M. d'Alembert, pag. 223, 224.

peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déja fait ces réflexions: mais n'importe; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philosophie a proscrite. Quoi que vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange mal-adresse que d'être indulgent pour les filles, qui ne doivent point vous lire, & sévere pour les femmes, qui vous jugeront! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous: vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monsieur? Un honnête homme se cache-t-il quand il parle au Public? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître? Je suis l'Editeur de ce livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez? Vous?

R. Moi même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom?

R. Oui, Monſieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jacques ROUSSEAU*, en toutes lettres?

R. *Jean Jacques Rouſſeau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y penſez pas! Que dira-t-on de vous?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

N. Etes-vous content de cette réponſe?

R. Oui, dans des temps où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous?

R. La nature les fit, vos inſtitutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots: *Par J. J.* ROUSSEAU, *Citoyen de Geneve!*

R. *Citoyen de Geneve?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'eſt pas ſans honneur, & vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pou-

voir vous en empêcher; mais si vous en faites la sotise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela du moins sera dans votre caractere. Mais à propos, mettrez-vous aussi votre devise à ce livre?

R. Mon Libraire m'a déja fait cette plaisanterie, & je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise à ce livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le soin d'excuser un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfere la vérité à sa gloire peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent; je doute que cela soit possible à l'homme; mais ce qui lui est possible est d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

N. Mais vous refusez aussi de dire la vérité?

R. C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire. Vous auriez meil-

leur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des Auteurs? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre?

N. Je la résoudrois bien pour quelques Lettres; elles sont certainement de vous; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on se puisse contre-faire à ce point. La nature qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse, change souvent d'apparence, & souvent l'art se décele en voulant être plus naturel qu'elle: c'est le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil est plein de choses d'une mal-adresse que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries; où est l'homme capable de mieux faire qui pourroit se résoudre à faire si mal? Où est celui qui auroit laissé la choquante proposition que ce fou d'Edouard fait à Julie? Où est celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bonhomme qui voulant toujours mourir a soin d'en avertir tout le monde, & finit par se porter toujours bien? Où est celui qui n'eût pas commencé par se dire, il faut marquer avec soin les caracteres; il faut exactement varier les styles? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'observe que dans une société très-intime, les styles se rapprochent ainsi que les caracteres,

& que les amis confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler; tout doit devenir Julie autour d'elle; tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or c'eſt là qu'eſt le ſceau de la vérité; c'eſt là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

R. Hé bien, vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas; je doute, & je ne ſaurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais livre: mais dites que ces deux femmes ont exiſté; & je relis ce Recueil tous les ans juſqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles ayent exiſté? Vous les chercheriez en vain ſur la terre. Elles ne ſont plus.

N. Elles ne ſont plus? Elles furent donc?

R. Cette concluſion eſt conditionnelle: ſi elles furent, elles ne ſont plus.

N. Entre nous convenez que ces petites ſubtilités ſont plus déterminantes qu'embarraſſantes.

R.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout ?

R. Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise ? Qui peut dire, si je ne suis point dans le même doute où vous êtes ? Si tout cet air de mystere n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir ?

N. Mais enfin, vous connoissez les lieux ? Vous avez été à Vevai ; dans le pays de Vaud ?

R. Plusieurs fois ; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces Lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeller la situation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres, des transpositions de lieux & des erreurs de Topographie ; soit que l'Auteur n'en sût pas davantage ; soit qu'il voulût dépayser ses Lecteurs. C'est-là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, & soyez sûr que d'autres

ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette conversation pour toute Préface: Les éclaircissemens nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison: elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste ces sortes d'apologies ne réussissent gueres.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponses. Cela sera plus modeste, & sera un meilleur effet.

R. Cela sera-t-il aussi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant?

N. Non, je vous tendois un piege. Laissez les choses comme elles sont.



LETTRES

LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Mad^e^. d'Orbe.

QUE de maux vous causez à ceux qui vous aiment! Que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous seul troublez le repos! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes: craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous-même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir: mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obstination?

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si longtems aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quel-

que sensible que soit un tel coup à cette mere tendre & vertueuse; moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence; elle déplore sa fatale illusion; sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, & sa douleur est pour Julie un châtiment cent fois pire que ses reproches.

L'accablement de cette pauvre cousine ne sauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affliction, & l'excès des sentimens qui l'oppressent lui donne un air de stupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle se tient jour & nuit à genoux au chevet de sa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence; la servant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement qui la feroit prendre pour une autre personne. Il est très-clair que c'est la maladie de la mere qui soutient les forces de la fille; & si l'ardeur de la servir n'animoit son zele, ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, & je vois à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la santé de sa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'imposent, & combien on doit vous haïr de troubler une union si charmante.

Cette contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un pere emporté, auquel une mere tremblante pour les jours de sa fille veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes & qui lui sont d'autant plus cruelles qu'elles lui seroient douces si elle osoit y compter. En recevant celles de son pere, elle regarde sa mere d'un air si tendre & si humilié qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux: ah! que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous!

Madе. d'Etange m'a prise plusieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ses réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses dépens. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour excessif une sorte d'excuse qui ne lui a pas échappé; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux résisté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'u-

ne probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore; tout vous prescrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait; vous pouvez vous rendre digne de Julie & justifier sa faute en renonçant à elle; & si votre cœur ne m'a point trompé il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; osez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire;

elle avoit même commencé. O Dieu, que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes ameres! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur! Que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée: je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le séducteur de sa fille: vous êtes digne au moins qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès & balancer sur l'estime qui vous est due: mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chere ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous dissimulez en vain vos malheurs: vous la perdîtes au moment que vous vous séparâtes

d'elle. Ou plutôt le ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous; car son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sûreté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduit le remords & la honte! Que son lustre est terni! que ses graces sont languissantes! que tous ses sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe! L'amitié même en est attiédie; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne sait plus rien sentir que l'amour & la douleur. Hélas, qu'est devenu ce caractere aimant & sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines & aux plaisirs d'autrui? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle; mais ce

n'eſt plus qu'une habitude aveugle, un goût ſans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zèle; ces ſentimens ſublimes ſe ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah! quelle ame vous avez ôtée à la vertu!

LETTRE II.

A Made. d'Etange.

PENETRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guérir vos peines, je le verſerois en ſilence & me plaindrois de ne vous donner qu'une ſi foible preuve de mon zèle: mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui

jamais ait uni deux cœurs, ah! c'eſt un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir!

Oui, je promets de vivre loin d'elle auſſi longtems que vous l'exigerez; je m'abſtiendrai de la voir & de lui écrire; j'en jure par vos jours précieux, ſi néceſſaires à la conſervation des ſiens. Je me ſoumets, non ſans effroi, mais ſans murmure, à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore: ſon bonheur peut me conſoler de ma miſere, & je mourrai content ſi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah! qu'on le trouve! & qu'il m'oſe dire, je ſaurai mieux l'aimer que toi! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie: mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout n'éleve point la perſonne; il n'éleve que les ſentimens. Ah! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere?

Daignez vous confier à des ſermens qui ne ſeront point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art

cruel

cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis si bien enseigné. Bannissez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t il quelqu'un au monde à qui son repos, sa félicité, son honneur soient plus chers qu'à moi? Non, ma parole & mon cœur vous sont garants de l'engagement que je prends au nom de mon illustre ami comme au mien. Nulle indiscrétion ne sera commise, soyez-en sûre, & je rendrai le dernier soupir sans qu'on sache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous consume & dont la mienne s'aigrit encore: essuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame, rétablissez votre santé; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous; soyez vous-même heureuse par elle; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie est encore un sort assez beau pour se féliciter de vivre!

L E T T R E III.

A Madc. d'Orbe.

En lui envoyant la précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponse. En la lisant, fondez en larmes si vous connoissez mon cœur & si le vôtre est sensible encore; mais sur-

tout, ne m'accablez plus de cette estime impitoyable que vous me vendez si cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc osé les rompre, ces doux nœuds formés sous vos yeux presque dès l'enfance, & que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah! connoissez-vous tout le mal que vous faites? sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez est sans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre? Que me parlez-vous du bonheur de Julie? En peut-il être sans le contentement du cœur? Que me parlez-vous du danger de sa mere? Ah! qu'est-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit? Insensée & farouche vertu! j'obéis à ta voix sans mérite; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que font tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame? Va, triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misere, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant, oui cruelle, j'obéirai: je deviendrai, s'il se peut, insensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vô-

tre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage: il m'en a trop coûté d'être sensible; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

De Made. d'Orbe.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes: vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime on mérite plus de louanges que de reproches, & malgré vos injures, vous ne me fûtes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette

lecture ses soupirs & ses pleurs l'a fait tomber évanouïe.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déja puissamment émue, commence à connoître par tout ce qu'elle voit combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de simpathie que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation consoleroit volontiers sa fille si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrettement, peut-être: Ah! s'il ne dépendoit que de moi ..... quoiqu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue; & son affoiblissement, ses maux, augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui

ſe fait ſentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle ſe fie à la parole de tous deux ſur l'interruption de votre correſpondance & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près ſur ſa fille; effectivement, ſi Julie ne répondoit pas à ſa confiance, elle ne feroit plus digne de ſes ſoins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre ſi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuſer de l'eſtime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une eſpérance que je n'ai pas moi-même; mais je veux vous montrer, comme il eſt vrai, que le parti le plus honnête eſt auſſi le plus ſage, & que s'il peut reſter quelque reſſource à votre amour, elle eſt dans le ſacrifice que l'honneur & la raiſon vous impoſent. Mere, parens, amis, tout eſt maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voye, ou que rien ne ſauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de déſeſpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eſt point de route plus ſûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager. Reprenez donc courage, ſoyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie feroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V.

De Julie.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vu fermer les ſiens pour jamais; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter; j'avois trop peu ſû la lui rendre chere. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes: mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſon. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus qui l'attendoit dans le Ciel? Que lui reſtoit-il à faire au monde, ſinon d'y pleurer mon opprobre? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere incomparable, tu vis maintenant au ſéjour de la gloire & de la félicité, tu vis; & moi, livrée au repentir & au déſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence: je ne ſens plus que ta perte; je ne vois plus que ma honte; ma vie n'eſt plus que pei-

ne & douleur. Ma mere, tendre mere, hélas! je ſuis bien plus morte que toi!

Mon Dieu! quel tranſport égare une infortunée & lui fait oublier ſes réſolutions? Où viens-je verſer mes pleurs & pouſſer mes gémiſſemens? C'eſt le cruel qui les a cauſés que j'en rends le dépoſitaire! C'eſt avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'oſe les déplorer! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites ſouffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le ſein maternel, gémiſſez des maux qui me viennent de vous, & ſentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oſerois-je paroître auſſi mépriſable que je le ſuis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit aſſez les connoître? C'eſt mon plus inſupportable ſupplice de n'être accuſée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuiſant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémiſſant la douleur empoiſonner, hâter les derniers jours de ma triſte mere. En vain ſa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de ſon mal à la cauſe qui l'avoit produit; en vain ma Couſine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel je garde-

rai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah! si son esprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus; que je n'entende plus prononcer votre nom; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'o-

ſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être; à tant de ſujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher... Ah! fille inſenſée.... adieu pour jamais.

LETTRE VI.

A Made. d'Orbe.

ENFIN le voile eſt déchiré; cette longue illuſion s'eſt évanouïe; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême? ſuis-je bien le même être qui fut heureux un jour? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir? Qui put jouïr des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel! vous étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe abſorboit toute votre durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hé-

las! vous avez disparu comme un éclair! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le tems a repris sa lenteur dans les momens de mon désespoir, & l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre insupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame, il se peut que vous m'aimiez encore; mais d'autres soins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt sont maintenant indiscrettes. Julie! Julie elle-même se décourage & m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi; mon cœur seul est toujours le même, & mon sort en est plus affreux.

Mais qu'importe ce que je suis & ce que je dois être? Julie souffre, est-il tems de songer à moi? Ah! ce sont ses peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle cessât de m'aimer & qu'elle fût heureuse.... Cesser de m'aimer!.... l'espere-t-elle?... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'est pas le tourment qu'elle s'ôte; hélas! c'est le consolateur! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle soulager ses maux en les multipliant? O amour! est-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature?

Non, non; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à déſobéir. Puiſqu'elle commande, il ſuffit; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez ſi mon ſort eſt affreux? Mon plus grand déſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle. Ah! c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus malheureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi, la ſavez dignement aimer; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſez précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimen

qui devoient la rendre heureuſe. Qu'elle le ſoit, s'il eſt poſſible, à quelque prix que ce puiſſe être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée; je ſentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiſſés. Puiſque je ne ſuis plus rien à mes propres yeux, puiſque c'eſt mon ſort de paſſer ma vie à mourir pour elle; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y conſens ſi cette idée la rend plus tranquille. Puiſſe-t-elle retrouver près de vous ſes premieres vertus, ſon premier bonheur! Puiſſe-t-elle être encore par vos ſoins tout ce qu'elle eût été ſans moi!

Hélas! elle étoit fille, & n'a plus de mere! Voilà la perte qui ne ſe répare point & dont on ne ſe conſole jamais quand on a pu ſe la reprocher. Sa conſcience agitée lui redemande cette mere tendre & chérie, & dans une douleur ſi cruelle l'horrible remords ſe joint à ſon affliction. O Julie, ce ſentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée; je vous ſupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur ſi je ſuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait deſcendre au tombeau, nous ſommes deux monſtres indignes de vivre; c'eſt un crime de ſonger à des liens ſi funeſtes, c'en eſt un de voir le jour. Non, j'oſe le croire, un feu ſi pur n'a point produit de ſi noirs effets. L'amour nous inſpira des ſentimens trop nobles

pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le ciel, le ciel feroit-il injufte, & celle qui fut immoler fon bonheur aux auteurs de fes jours, méritoit-elle de leur coûter la vie?

LETTRE VII.

Réponfe.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous eftimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens fentimens pour vous, tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher & digne ami; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre premiere jeuneffe, nous le ferons le refte de nos jours, & fi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eft qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eft que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préfent je vous aime comme mon enfant; car quoique nous foyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos difciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penfer, vous avez appris de nous à être fenfible, & quoi qu'en dife votre Philofophe anglois, cette éducation vaut bien l'autre; fi c'eft la raifon qui fait l'homme, c'eft le fentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé

de conduite envers vous? Ce n'eſt pas, croyez moi, que mon cœur ne ſoit toujours le même; c'eſt que votre état eſt changé. Je favoriſai vos feux tant qu'il leur reſtoit un rayon d'eſpérance. Depuis qu'en vous obſtinant d'aſpirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuſe, ce feroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir?

Vous faites plus que ſentir cela, mon généreux ami; vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidelle. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépens du vôtre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'oſe à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-deſſus; mais elles ſont conſolantes, & cela m'enhardit. Premiérement, je crois que le véritable amour a cet avantage auſſi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouït en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ſerez plus heureux. Cet amour propre exquis qui

fait payer toutes les vertus pénibles mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je sais aimer, avec un plaisir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je possede ce que j'aime. Car celui-ci s'use à force d'en jouïr; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouïriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il est vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour soit le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, est encore un bien. Si l'amour est un desir qui s'irrite par les obstacles comme vous le disiez encore, il n'est pas bon qu'il soit content; il vaut mieux qu'il dure & soit malheureux que de s'éteindre au sein des plaisirs. Vos feux, je l'avoue, ont soutenu l'épreuve de la possession, celle du tems, celle de l'absence & des peines de toute espece; ils ont vaincu tous les obstacles hors le plus puissant de tous, qui est de n'en avoir plus à vaincre, & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'espérer que la vôtre l'eût soutenue? Le tems eût joint au dégoût d'une longue possession le progrès de l'âge & le déclin de la beauté; il semble se fixer en votre faveur par votre séparation; vous serez toujours l'un pour l'autre à la fleur

des ans, vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vîtes en vous quitant, & vos cœurs unis juſqu'au tombeau prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter; votre cœur regretteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne; votre ardente imagination vous demanderoit ſans ceſſe ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuiſé durant une année les plaiſirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette Lettre ſi paſſionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue: on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils tranſports deux fois en la vie, & qu'il falloit mourir après les avoir ſentis. Mon ami, ce fut-là le comble, & quoi que la fortune & l'amour euſſent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet inſtant fut auſſi le commencement de vos diſgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de ſentimens nouveaux à goûter auprès d'elle, comme ſi le ſort eût voulu garantir votre cœur d'un épuiſement in-

inévitable, & vous laiſſer dans le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés un plaiſir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouïr encore.

Conſolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé & vous eût ravi de plus celui qui vous reſte. Le bonheur & l'amour ſe ſeroient évanouïs à la fois : vous avez au moins conſervé le ſentiment, on n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma déſolée Couſine ſe fait ſur la mort de ſa mere étoient fondés, ce cruel ſouvenir empoiſonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une ſi funeſte idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ſes douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les accroître n'eſt qu'un prétexte pour en juſtifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger aſſez, & c'eſt une ſorte de plaiſir pour elle d'ajouter au ſentiment de ſes peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impoſe, ſoyez-en ſûr; elle n'eſt pas ſincere avec elle-même. Ah! ſi elle croyoit bien ſincérement avoir abrégé les jours de ſa mere, ſon cœur en pourroit-il ſupporter l'affreux remords? Non, non, mon ami; elle ne la pleureroit pas, elle

l'auroit suivie. La maladie de Made. d'Etange est bien connue; c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaisirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire! Qu'il fut consolant pour cette tendre mere de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer son ame en pleurant sa foiblesse! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie! Quel zele infatigable! Quels soins continuels! Quelle assiduité sans relâche! Quel désespoir de l'avoir affligée! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes caresses, quelle inépuisable sensibilité! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on lisoit tout ce que souffroit la mere; c'étoit elle qui la servoit les jours, qui la veilloit les nuits; c'étoit de sa main qu'elle recevoit tous les secours: vous eussiez cru voir une autre Julie; sa délicatesse naturelle avoit disparu, elle étoit forte & robuste, les soins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & son ame sembloit lui donner un nouveaux corps: Elle faisoit tout & paroissoit ne rien faire; elle étoit partout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit sans cesse à genoux devant son lit, la bouche collée sur sa main, gémissant ou de sa faute ou du mal de sa mere, & confondant ces

deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante ſans être ému juſqu'aux larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation. On voyoit que le ſeul regret de ſe quiter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles, ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, ſoyez ſûr que tout ce qu'on peut eſpérer des ſecours humains & des conſolations du cœur a concouru de ſa part à retarder le progrès de la maladie de ſa mere, & qu'infailliblement ſa tendreſſe & ſes ſoins nous l'ont conſervée plus longtems que nous n'euſſions pu faire ſans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ſes derniers jours étoient les plus doux momens de ſa vie, & que le bonheur de ſa fille étoit la ſeule choſe qui manquoit au ſien.

S'il faut attribuer ſa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'eſt à ſon époux ſeul qu'il faut s'en prendre. Longtems inconſtant & volage il prodigua les feux de ſa jeuneſſe à mille objets moins dignes de plaire que ſa vertueuſe compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conſerva près d'elle cette rudeſſe inflexible dont les maris infidelles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre couſine s'en eſt reſ-

fentie. Un vain entêtement de nobleffe & cette roideur de caractere que rien n'amollit ont fait vos malheurs & les fiens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra fon amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta longtems en fecret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de fa fille ni l'obftination de fon époux, & d'être la premiere caufe d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres furprifes lui eurent appris jufqu'où vous aviez abufé de fa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout fauver, & d'expofer les jours de fa fille pour rétablir fon honneur. Elle fonda plufieurs fois fon mari fans fuccès. Elle voulut plufieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de fon devoir, la frayeur & fa timidité la retinrent toujours. Elle héfita tant qu'elle put parler; lorfqu'elle le voulut il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal fecret, & moi qui connois l'humeur de cet homme févere fans favoir jufqu'où les fentimens de la nature auroient pu la tempérer, je refpire, en voyant au moins les jours de Julie en fûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je penfe de fes remords apparens? L'amour eft plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de fa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait il trouble fa confcience pour la forcer de penfer à vous. Il

veut que ſes pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oſeroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon repentir. Il l'abuſe avec tant d'art qu'elle aime mieux ſouffrir davantage & que vous entriez dans le ſujet de ſes peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du ſien; mais ils n'en ſont pas moins naturels; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'eſt pas ſemblable en effets. Le vôtre eſt bouillant & vif, le ſien eſt doux & tendre; vos ſentimens s'exhalent au dehors avec véhémence, les ſiens retournent ſur elle-même, & pénétrant la ſubſtance de ſon ame l'alterent & la changent inſenſiblement. L'amour anime & ſoutient votre cœur, il affaiſſe & bat le ſien; tous les reſſorts en ſont relâchés, ſa force eſt nulle, ſon courage eſt éteint, ſa vertu n'eſt plus rien. Tant d'héroïques facultés ne ſont pas anéanties, mais ſuſpendues: un moment de criſe peut leur rendre toute leur vigueur ou les effacer ſans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle eſt perdue; mais ſi cette ame excellente ſe releve un inſtant, elle ſera plus grande, plus forte, plus vertueuſe que jamais, & il ne ſera plus queſtion de rechûte. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux ſachez reſpecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous

obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément; mais vous croirez en vain posséder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

De Milord Edouard.

J'Avois acquis des droits sur ton cœur; tu m'étois nécessaire, & j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes besoins, mon empressement? Je suis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie solitaire & farouche; je pénetre tes desseins secrets. Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc, jeune insensé, meurs, homme à la fois féroce & lâche: mais sache en mourant que tu laisses dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir servi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

Réponse.

Venez, Milord; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisir sur la terre: mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats: votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

De Julie.

IL eſt tems de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ſerai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut diſpoſer; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

Du Baron d'Etange.

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'IL peut reſter dans l'ame d'un ſuborneur quelque ſentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuſe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philoſophie qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à déſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à prendre en toute occaſion les

voyes de la douceur & de l'honnêteté, quand j'espere qu'elles peuvent suffire; mais si j'en veux bien user avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment se venge l'honneur d'un gentilhomme, offensé par un homme qui ne l'est pas.

LETTRE XI.

Réponse.

EPARGNEZ-VOUS, Monsieur, des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux personnes de même âge il n'y a d'autre suborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'imposer & à quel titre l'exigez-vous? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir? Je veux respecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monsieur; quelque opinion que vous ayez de nos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie: je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé; voilà mon consentement. Ah! qu'elle soit toujours obéie!

Un

Un autre la possédera; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alléguez pas, non plus, cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie & votre honneur est en sûreté; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur d'un gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je sais le défendre, & le conserverai pur & sans tache jusqu'au dernier soupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom si doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, &

vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeſte qu'à moi. Je ſerai malheureux, ſans doute; mais ſi jamais la voix du ſang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le ſerez plus encore d'avoir ſacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le ciel prodigue de ſes dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere!

BILLET,

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de diſpoſer d'elle-même, & de donner ſa main ſans conſulter ſon cœur.

S. G.

LETTRE XII.

De Julie.

JE voulois vous décrire la ſcene qui vient de ſe paſſer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir; mais mon pere a pris ſes meſures ſi juſtes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courier. Sa lettre eſt ſans doute arrivée à tems à la poſte; il n'en peut

être de même de celle-ci; votre résolution sera prise & votre réponse partie avant qu'elle nous parvienne; ainsi tout détail seroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir; vous ferez le vôtre: mais le sort nous accable, l'honneur nous trahit; nous serons séparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais passer dans les .... Hélas! j'ai pu vivre dans les tiens! O devoir, à quoi sers-tu? O providence! .... Il faut gémir & se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours; l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée .... la tête & le cœur me font mal .... je me sens défaillir .... le ciel auroit-il pitié de mes peines? .... je ne puis me soutenir .... je suis forcée à me mettre au lit, & me console dans l'espoir de n'en point relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja cessé de vivre?

LETTRE XIII.

De Julie à Made. d'Orbe.

IL est donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs? J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres; tes soins inhumains

m'ont enchaînée pour la pleurer plus longtems, & quand le desir de la suivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre, c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne sont plus, ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher: La maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossiere d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je saurai rebuter cet importun: ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide peur daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere cousine! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre, qui ne se fut pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits & à la figure; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon visage! C'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fut toujours demeurée. Cependant il a pu consentir... l'ingrat! ... il l'a dû, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je donc voulu retirer le mien?... l'ai-je fait?..

O Dieu! faut-il que tout me rappelle inceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie; je l'y ſens trop fortement attachée; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guériſon? Oui, connois & plains l'égarement d'eſprit de ta malheureuſe amie, & rends grace au ciel d'avoir préſervé ton cœur de l'horrible paſſion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie; mais pâle, défait, mal en ordre, & le déſeſpoir dans les yeux. Il étoit à genoux; il prit une de mes mains, & ſans ſe dégoûter de l'état où elle étoit, ſans craindre la communication d'un venin ſi terrible, il la couvroit de baiſers & de larmes. A ſon aſpect j'éprouvai cette vive & délicieuſe émotion que me donnoit quelquefois ſa préſence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui; on me retint, tu l'arrachas de ma préſence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ſes gémiſſemens que je crus entendre à meſure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te repréſenter l'effet étonnant

que ce rêve a produit ſur moi. Ma fievre a été longue & violente; j'ai perdu la connoiſſance durant pluſieurs jours; j'ai ſouvent rêvé à lui dans mes tranſports. Mais aucun de ces rêves n'a laiſſé dans mon imagination des impreſſions auſſi profondes que celle de ce dernier. Elle eſt telle qu'il m'eſt impoſſible de l'effacer de ma mémoire & de mes ſens. A chaque minute, à chaque inſtant il me ſemble le voir dans la même attitude; ſon air, ſon habillement, ſon geſte, ſon triſte regard frappent encore mes yeux: je crois ſentir ſes levres ſe preſſer ſur ma main; je la ſens mouiller de ſes larmes; les ſons de ſa voix plaintive me font treſſaillir; je le vois entraîner loin de moi; je fais effort pour le retenir encore: tout me retrace une ſcene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me ſont réellement arrivés.

J'ai longtems héſité à te faire cette confidence; la honte m'empêche de te la faire de bouche; mais mon agitation loin de ſe calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainſi la raiſon; puiſque le peu qui m'en reſte ne ſert plus qu'à me tourmenter!

Je reviens à mon rêve. Ma couſine, raille-moi, ſi tu veux, de ma ſimplicité; mais il y a dans cette viſion je ne ſais quoi de myſtérieux

qui la diſtingue du délire ordinaire. Eſt-ce un preſſentiment de la mort du meilleur des hommes? Eſt-ce un avertiſſement qu'il n'eſt déja plus? Le ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à ſuivre celui qu'il me fit aimer? Hélas! l'ordre de mourir ſera pour moi le premier de ſes bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains diſcours dont la philoſophie amuſe les gens qui ne ſentent rien; ils ne m'en impoſent plus, & je ſens que je les mépriſe. On ne voit point les eſprits, je le veux croire: Mais deux ames ſi étroitement unies ne ſauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des ſens? L'impreſſion directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la tranſmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les ſenſations qu'elle lui a données? .... pauvre Julie, que d'extravagances! Que les paſſions nous rendent crédules; & qu'un cœur vivement touché ſe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

LETTRE XIV.

Réponſe.

AH! fille trop malheureuſe & trop ſenſible, n'es-tu donc née que pour ſouffrir? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs; tu ſem-

bles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peines n'ajoute pas au moins des chimeres ; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un rêve ; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais sa personne ; & que cette touchante scene incessamment présente à ton imagination s'est passé réellement dans ta chambre le sur-lendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille, je t'avois quittée assez tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là étoit prêt à sortir, quand tout-à-coup nous vimes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta derniere Lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou : sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai

pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut; *que fait-elle? Ah! que fait-elle? donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Sitôt qu'il sut que c'étoit la petite verole il fit un cri & se trouva mal. La fatigue & l'insomnie jointe à l'inquiétude d'esprit l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut longtems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque; mais son séjour même en étoit un terrible; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation: c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore comme vous fites à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un seul instant: Mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne parti-

rai point d'ici fans l'avoir vue. Eprouvons une fois fi je vous rendrai pitoyable, ou fi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le fatisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que fon retour fût découvert: car il n'étoit connu dans la maifon que du feul Hans dont j'étois fûre, & nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le fien (*a*). Je lui promis qu'il te verroit la nuit fuivante, à condition qu'il ne refteroit qu'un inftant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai fa parole; alors je fus tranquille, je laiffai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

Je te trouvai fenfiblement mieux, l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'efpoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarraffé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener fon hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ferois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton défolé pere qui chaque nuit s'obftinoit à vouloir refter. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de

(*a*) On voit dans la quatrieme partie que ce nom fubftitué étoit celui de *St. Preux*.

perſonne, que j'étois également réſolue à veiller, & qu'il ſavoit bien, tout pere qu'il étoit, que ſa tendreſſe n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous reſtâmes ſeules. M. d'Orbe arriva ſur les onze heures, & me dit qu'il avoit laiſſé ton ami dans la rue; je l'allai chercher. Je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En paſſant dans l'antichambre les forces lui manquerent; il reſpiroit avec peine, il fut contraint de s'aſſeoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond ſoupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traverſés ....à la même heure....avec le même myſtere.... j'étois tremblant comme aujourd'hui.... le cœur me palpitoit de même....ô téméraire! j'étois mortel, & j'oſois goûter.... que vais-je voir maintenant dans ce même azyle où tout reſpiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée? dans ce même objet qui faiſoit & partageoit mes tranſports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuſe, & la beauté mourante!

Chere couſine, j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendriſſante ſcene. Il te vit, & ſe tut: Il l'avoit promis; mais quel ſilence? Il ſe jetta à genoux: il baiſoit tes rideaux en ſanglotant; il élevoit les mains & les yeux; il pouſſoit de ſourds gémiſſemens; il a-

voit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains; il s'en saisit avec une espece de fureur; les baisers de feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit: je vis que tu l'avois reconnu, & malgré sa résistance & ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée; je défendis à Babi de t'en parler & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi bien tu ne pourrois ignorer longtems. Milord Edouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre: il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais



H. Gravelot inv. J. Folkema sculp.

L'inoculation de l'amour.

c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais, il est guéri, & suivant la derniere lettre de Milord Edouard ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis longtems tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sûreté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne & à t'acquiter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir & de te repaître de chimeres. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de sujet de l'être. Tu as essuyé une cruelle atteinte, mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne sont que des rougeurs qui seront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi, & l'indifférent Wolmar que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré!

LETTRE XV.

De Julie.

C'EN eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour; ma réſiſtance eſt épuiſée. J'ai fais uſage de toutes mes forces, ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur que tu achetas tant de fois & qui coûta ſi cher au tien t'appartient ſans réſerve; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je ſuis laſſe de ſervir aux dépens de la juſtice une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours: il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné; il ne te ſera plus ôté. C'eſt en vain qu'une voix menſongere murmure au fond de mon ame; elle ne m'abuſera plus. Que font les vains devoirs qu'elle m'oppoſe contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer? Le plus ſacré de tous n'eſt-il pas envers toi? N'eſt-ce pas à toi ſeul que j'ai tout promis? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais, & ton in-

violable fidélité n'est-elle pas un nouveau lien pour la mienne? Ah! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentimens si chers & légitimes. Nature, ô douce nature, reprends tous tes droits! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les panchans que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une aveugle raison qui m'égara tant de fois?

Respecte ces tendres panchans, mon aimable ami; tu leur dois trop pour les haïr; mais souffres-en le cher & doux partage; souffre que les droits du sang & de l'amitié ne soient pas éteints par ceux de l'amour. Ne pense point que pour te suivre j'abandonne jamais la maison paternelle. N'espere point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend désormais toute sa consolation ne contristera point son ame accablée d'ennuis; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien: mais pourtant je ne suis point un monstre; je suis foible & non dénaturée. Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere esclave de sa parole & jaloux d'un vain titre dispose de ma main qu'il a promise; que

l'amour ſeul diſpoſe de mon cœur; que mes pleurs ne ceſſent de couler dans le ſein d'une tendre amie. Que je ſois vile & malheureuſe; mais que tout ce qui m'eſt cher ſoit heureux & content s'il eſt poſſible. Formez tous trois ma ſeule exiſtence, & que votre bonheur me faſſe oublier ma miſere & mon déſeſpoir.

LETTRE XVI.

Réponſe.

NOUS renaiſſons, ma Julie; tous les vrais ſentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conſervé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu? L'oſas tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les ſens joints par une exiſtence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les ſéparer, ni même de le vouloir? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés & qu'ils puiſſent rompre? Non, non, Julie, ſi le ſort cruel nous refuſe le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles; il ſera la conſolation de nos triſtes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainſi nous recommençons de vivre pour recommencer de ſouffrir, & le ſentiment de notre

tre exiſtence n'eſt pour nous qu'un ſentiment de douleur. Infortunés ! Que ſommes-nous devenus? Comment avons-nous ceſſé d'être ce que nous fûmes? Où eſt cet enchantement de bonheur ſuprême ? Où ſont ces raviſſemens exquis dont les vertus animoient nos feux? Il ne reſte de nous que notre amour; l'amour ſeul reſte, & ſes charmes ſe ſont éclipſés. Fille trop ſoumiſe, amante ſans courage; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée! Oui, c'eſt l'honnêteté du tien qui nous perd; les ſentimens droits qui le rempliſſent en ont chaſſé la ſageſſe. Tu as voulu concilier la tendreſſe filiale avec l'indomptable amour; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie, quel eſt ton inconcevable empire! Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon! Même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords.... Des remords! .... étoit-ce à toi d'en ſentir? .... toi que j'aimai.... toi que je ne puis ceſſer d'adorer .... le crime pourroit-il approcher de ton cœur.... Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit? .... qu'oſes-tu me faire entendre? .... toi, paſſer dans les bras d'un

autre? .... un autre te posséder? .... N'être plus à moi? .... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul! Moi? j'éprouverois cet affreux supplice? .... je te verrois survivre à toi-même? .... Non. J'aime mieux te perdre que te partager.... Que le ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent! .... avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein: J'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité: A ce pur sang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre; je tomberois dans tes bras; je rendrois sur tes levres mon dernier soupir .... je recevrois le tien .... Julie expirante! .... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort! .... ce sein, ce trône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang & la vie....Non, vis & souffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fusses plus; mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse! Jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui fut si chere. Je suis amant, je sais aimer, je le sens: mais je ne suis qu'un homme, & il est au dessus de la force humaine de renoncer à la su-

prême félicité. Une nuit, une feule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux fouvenir, & je fuis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur & va couvrir de fon ombre le refte de ma vie. Ah! Julie! objet adoré! S'il faut être à jamais miférables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels!

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus fages nous feuls que tout le refte des hommes, & fuivre avec une fimplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que perfonne ne pratique? Quoi! ferons-nous meilleurs moraliftes que ces foules de Savans dont Londres & Paris font peuplés, qui tous fe raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu. Les exemples n'en font point fcandaleux; il n'eft pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens fe riroient ici de celui qui par refpect pour le mariage réfifteroit au penchant de fon cœur. En effet, difent-ils, un tort qui n'eft que dans l'opinion n'eft-il pas nul quand il eft fecret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaifance une femme ne rachete-t-elle pas fes fautes (b)? Quelle douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou

(b) Et où le bon Suiffe avoit-il vu cela? Il y a longtems que les femmes galantes l'ont pris fur un plus haut ton. Elles commencent par établir fierement leurs amans

guérir ſes ſoupçons? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'eſt qu'un lien de plus dans la ſociété.

A Dieu ne plaiſe, ô chere amie de mon cœur, que je veuille raſſurer le tien par ces honteuſes maximes. Je les abhorre ſans ſavoir les combattre, & ma conſcience y répond mieux que ma raiſon. Non que je me faſſe fort d'un courage que je hais, ni que je vouluſſe d'une vertu ſi coûteuſe: mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les juſtifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne ſais ce que j'écris; je me ſens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'eſpoir que tu me rends eſt triſte & ſombre; il éteint cette lueur ſi pure qui nous guida tant de fois; tes attraits s'en terniſſent & n'en deviennent que plus touchans; je te vois tendre & malheureuſe; mon cœur eſt inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

dans la maiſon, & ſi l'on daigne y ſouffrir le mari, c'eſt autant qu'il ſe comporte envers eux avec le reſpect qu'il leur doit. Une femme qui ſe cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & ſeroit déshonorée; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

Je sens pourtant qu'une ardeur secrette m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah! sais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie? Conçois-tu bien que c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne serai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Hé bien, nous serons coupables, mais nous ne serons point méchans; nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu: loin d'oser excuser nos fautes, nous en gémirons; nous les pleurerons ensemble; nous les rachetterons, s'il est possible, à force d'être bienfaisans & bons. Julie! ô Julie! que ferois-tu, que peux-tu faire? Tu ne peux échapper à mon cœur: n'a-t-il pas épousé le tien?

Ces vains projets de fortune qui m'ont si grossiérement abusé sont oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à Milord Edouard; il veut m'entraîner en Angleterre; il prétend que je puis l'y servir. Je l'y suivrai. Mais je me déroberai tous les ans; je me rendrai secrettement près de toi.

Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue; j'aurai du moins baisé tes pas; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant; il croira déja jouïr de ta vue en partant pour t'aller voir; le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

De Madame d'Orbe.

VOTRE amante n'est plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudences, rendez grace au ciel qui vous a sauvés tous deux; elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel état, ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'est ce qu'elle fera

dans peu. Voici le tems où je vais connoître si vous méritez l'estime que j'eus pour vous, & si votre cœur est sensible à une amitié pure & sans intérêt.

LETTRE XVIII.

De Julie.

VOUS êtes depuis si longtems le dépositaire de tous les secrets de mon cœur, qu'il ne sauroit plus perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié; si quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux sur celle que je quitte; il ne nous sera pas pénible de rappeller un tems si cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien user de celui qui me reste; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obscur à vos yeux. Au moins en considérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs n'en sen-

tiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

Il y a six ans à peu près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bienfait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue. Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe à des sentimens plus nobles; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée; l'aveugle amour, me disois-je, avoit raison; nous étions faits l'un pour l'autre; je serois à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs; ils m'auroient abusée si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point si l'on n'est aimé; du moins on n'aime pas longtems. Ces passions sans retour qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens, si quelques-unes pénetrent jusqu'à l'ame c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé.

L'a-

L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (*c*). Tel fut le nôtre en commençant; tel il ſera, j'eſpere, juſqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je ſentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur ſe faiſoit entendre: Nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne ſais quoi qui rend le ſilence éloquent, qui fait parler des yeux baiſſés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les déſirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'oſe exprimer.

Je ſentis mon cœur & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réſerve; j'approuvai ce reſpect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un ſilence pénible & néceſſaire, ſans qu'il en coûtât à mon innocence; je forçai mon naturel, j'imitai ma Couſine; je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves & faire paſſer mille tendres careſſes à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre ſi doux votre état préſent que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réuſſit

(*c*) Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

mal; on ne ſort point de ſon naturel impunément. Inſenſée que j'étois, j'accélerai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poiſon pour palliatif, & ce qui devoit vous faire taire fut préciſément ce qui vous fit parler. J'eus beau par une froideur affectée vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit: vous écrivîtes. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'oſai l'ouvrir. Ce fut-là mon crime, & tout le reſte fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funeſtes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma ſanté. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me réſoudre à vous laiſſer partir. Je tombai dans une ſorte de déſeſpoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fuſſiez plus que de n'être point à moi: j'en vins juſqu'à ſouhaiter votre mort, juſqu'à vous la demander. Le ciel a vu mon cœur; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéïr, il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous futes mon dernier réfuge, j'eus aſſez de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleſſe, je vous crus digne de me ſauver de moi-même & je

vous rendis juſtice. En vous voyant reſpecter un dépôt ſi cher, je connus que ma paſſion ne m'aveugloit point ſur les vertus qu'elle me faiſoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de ſécurité qu'il me ſembla que nos cœurs ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des ſentimens honnêtes, je goûtois ſans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuſe que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir ſans riſque modérer la mienne; dans l'innocence de mes deſirs je penſois encourager en vous la vertu même, par les tendres careſſes de l'amitié. J'appris dans le boſquet de Clarens que j'avois trop compté ſur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux ſens quand on veut leur refuſer quelque choſe. Un inſtant, un ſeul inſtant embraſa les miens d'un feu que rien ne put éteindre, & ſi ma volonté réſiſtoit encore, dès-lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double: pour me garantir de vous & de moi, il falut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante; en fuyant vous achevâtes de vaincre; & ſitôt que je ne vous vis plus, ma lan-

gueur m'ôta le peu de force qui me restoit pour vous résister.

Mon pere en quitant le service avoit amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il lui devoit & une liaison de vingt ans lui rendoient cet ami si cher qu'il ne pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge &, quoique riche & de grande naissance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de sa fille en homme qui souhaitoit de se faire un gendre de son ami ; il fut question de la voir, & c'est dans ce dessein qu'ils firent le voyage ensemble. Mon destin voulut que je plusse à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnerent secretement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une cour du nord où étoient sa famille & sa fortune, il en demanda le tems, & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit destiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de replique à ma timidité, de me disposer à recevoir sa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution ; sans oser vous proposer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération

pour vous & le desir de vous connoître; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez, & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi; il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivites de Meillerie y mit le comble; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative; les forces de la nature ont un terme; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le ciel parut avoir pitié de

moi; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris. Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentois que mon cœur étoit fait pour la vertu & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle; je succombai par foiblesse & non par erreur, je n'eus pas même l'excuse de l'aveuglement. Il ne me restoit aucun espoir, je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également nécessaires: ne pouvant les conserver ensemble & voyant votre égarement, je ne consultai que vous dans mon choix & me perdis pour vous sauver.

Mais il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente longtems ceux qui l'abandonnent, & ses charmes, qui font les délices des ames pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore & n'en sauroit plus jouïr. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient: l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue; ma honte pour être secrette ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin je ne l'aurois pas mieux sentie. Je me consolois dans ma douleur comme un blessé qui craint la gangrêne, & en qui le sentiment de son mal soutient l'espoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux.

A force de vouloir étouffer le reproche sans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui se plait dans son égarement. Une illusion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'espérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'osai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit serrer ce doux lien. Je le demandois au ciel comme le gage de mon retour à la vertu & de notre bonheur commun: Je le desirois comme un autre à ma place auroit pu le craindre, le tendre amour tempérant par son prestige le murmure de la conscience, me consoloit de ma foiblesse par l'effet que j'en attendois, & faisoit d'une si chere attente le charme & l'espoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire en présence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (*d*). Je suis timide il est vrai; je sentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi, &, de maniere ou d'autre,

(*d*) Pasteur du lieu.

j'envifageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le myftere que je voulus vous dérober & que vous cherchiez à pénétrer avec une fi curieufe inquiétude. Mille raifons me forçoient à cette réferve avec un homme auffi emporté que vous; fans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indifcrette importunité. Il étoit à propos furtout de vous éloigner durant une fi périlleufe fcene, & je favois bien que vous n'auriez jamais confenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas, je fus encore abufée par une fi douce efpérance! Le ciel rejetta des projets conçus dans le crime; je ne méritois pas l'honneur d'être mere; mon attente refta toujours vaine, & il me fut refufé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le défefpoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une fi douce excufe: je m'en prenois à moi du mauvais fuccès de mes vœux, & mon cœur abufé par fes defirs ne voyoit dans l'ardeur de les contenter, que le foin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inftant accomplis; cette erreur fut la fource du plus cuifant de mes regrets, & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deftinée.

Vous avez ſu quel accident détruiſit, avec le germe que je portois dans mon ſein, le dernier fondement de mes eſpérances. Ce malheur m'arriva préciſément dans le tems de notre ſéparation; comme ſi le ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs, ainſi que de mes plaiſirs; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être, avec un amour ſans innocence & des deſirs ſans eſpoir, qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles; je ne valois plus la peine que je ſongeaſſe à moi-même, je conſacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'eſpérance qu'en votre bonheur, & les ſentimens qui me venoient de vous étoient les ſeuls dont je cruſſe pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point ſur vos défauts, mais il me les rendoit chers, & telle étoit ſon illuſion que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens; je ſavois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de

patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au désespoir. C'est par cette raison que je vous cachai toujours avec soin les engagemens de mon pere, & à notre séparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inspirer un pareil à vous-même, je vous flattai d'un espoir que je n'avois pas. Je fis plus; connoissant le danger qui nous menaçoit, je pris la seule précaution qui pouvoit nous en garantir; & vous engageant avec ma parole ma liberté autant qu'il m'étoit possible, je tâchai d'inspirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promesse que je n'osasse enfreindre & qui pût vous tranquilliser. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi: je croyois déja vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux; j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que

méprisable; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chere; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuse; pour un tourment de moins, sans cesse il en renaissoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis longtems je pleurois en secret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi à qui le fatal effet de ma chûte m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui

découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regret à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma honte & se contenta d'en gémir; vous-même qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas! elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois .... que sert de rappeler une espérance à jamais éteinte? Le ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux févere, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, sans doute; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le

ſouvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre; nous étions éloignés; l'eſpoir m'avoit abandonnée; jamais mon incomparable amie ne fut ſi ſublime ni ſi digne d'occuper ſeule tout mon cœur. Sa vertu, ſa raiſon, ſon amitié, ſes tendres careſſes ſembloient l'avoir purifié; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard: ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du déſeſpoir.

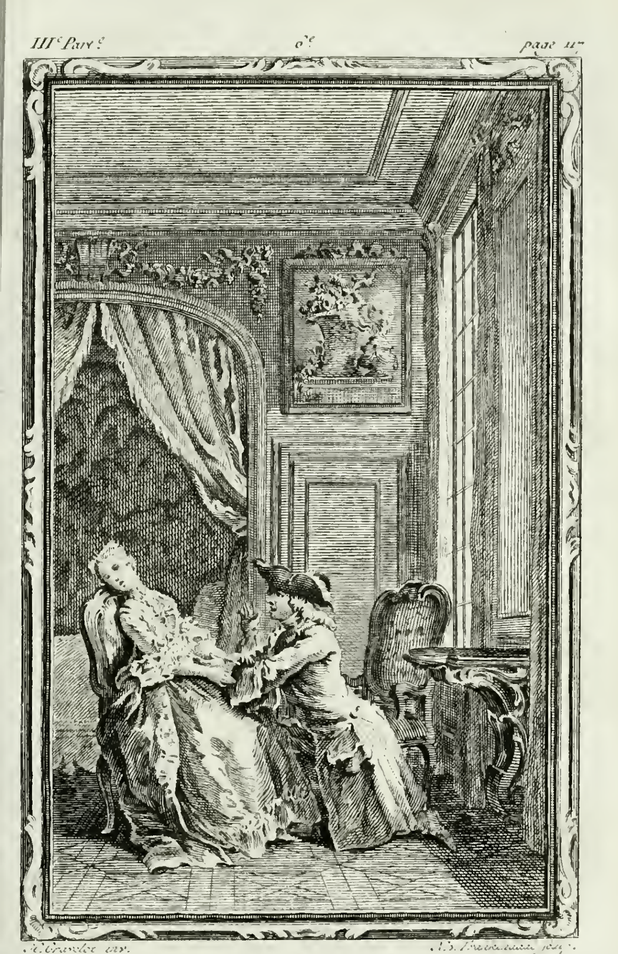
Comme un malade qui ceſſe de ſouffrir en tombant en foibleſſe ſe ranime à de plus vives douleurs, je ſentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'oſai réſiſter en face à mon pere. Je lui proteſtai nettement que jamais M. de Wolmar ne me feroit rien; que j'étois déterminée à mourir fille; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de ſa colere, ni des traitemens que j'eus à ſouffrir. Je fus inébranlable: ma timidité m'avoit portée à l'autre extrémité, & ſi j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout auſſi réſolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien ſur moi par autorité. Un inſtant

je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je, quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sévere des peres attendri & fondant en larmes? Sans me permettre de me lever il me serroit les genoux, & fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au dedans de moi. Ma fille! respecte les cheveux blancs de ton malheureux pere; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein. Ah! veux-tu donner la mort à toute ta famille?

Concevez mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleverserent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible. O mon pere! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités, que nous ne pûmes de longtems nous remettre. Cependant en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop longtems différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.



La force Paternelle

„ Je sais quelle fantaisie indigne d'une fille
„ bien née vous nourrissez au fond de votre
„ cœur. Il est tems de sacrifier au devoir & à
„ l'honnêteté une passion honteuse qui vous dés-
„ honore & que vous ne satisferez jamais qu'aux
„ dépens de ma vie. Ecoutez une fois ce que
„ l'honneur d'un pere & le vôtre exigent de
„ vous, & jugez vous vous-même.

„ M. de Wolmar est un homme d'une gran-
„ de naissance, distingué par toutes les qualités
„ qui peuvent la soutenir; qui jouit de la con-
„ sidération publique & qui la mérite. Je lui
„ dois la vie; vous savez les engagemens que
„ j'ai pris avec lui. Ce qu'il faut vous appren-
„ dre encore, c'est qu'étant allé dans son pays
„ pour mettre ordre à ses affaires, il s'est trou-
„ vé enveloppé dans la derniere révolution, qu'il
„ y a perdu ses biens, qu'il n'a lui-même échap-
„ pé à l'exil en Sibérie que par un bonheur
„ singulier, & qu'il revient avec le triste dé-
„ bris de sa fortune, sur la parole de son ami
„ qui n'en manqua jamais à personne. Prescri-
„ vez-moi maintenant la réception qu'il faut lui
„ faire à son retour. Lui dirai-je? Monsieur,
„ je vous promis ma fille tandis que vous étiez
„ riche, mais à présent que vous n'avez plus
„ rien je me rétracte, & ma fille ne veut point
„ de vous. Si ce n'est pas ainsi que j'énonce
„ mon refus, c'est ainsi qu'on l'interprétera:
„ vos amours allégués seront pris pour un pré-

„ texte, ou ne feront pour moi qu'un affront „ de plus, & nous pafferons, vous pour une fil„ le perdue, moi pour un malhonnête homme, „ qui facrifie fon devoir & fa foi à un vil inté„ rêt, & joint l'ingratitude à l'infidélité. Ma „ fille! il eft trop tard pour finir dans l'oppro„ bre une vie fans tache, & foixante ans d'hon„ neur ne s'abandonnent pas en un quart d'heure.

„ Voyez donc," continua-t-il, „ combien „ tout ce que vous pouvez me dire eft à pré„ fent hors de propos. Voyez fi des préféren„ ces que la pudeur défavoue & quelque feu „ paffager de jeuneffe peuvent jamais être mis „ en balance avec le devoir d'une fille & l'hon„ neur compromis d'un pere. S'il n'étoit quef„ tion pour l'un des deux que d'immoler fon „ bonheur à l'autre, ma tendreffe vous difpu„ teroit un fi doux facrifice; mais, mon enfant, „ l'honneur a parlé & dans le fang dont tu fors, „ c'eft toujours lui qui décide."

Je ne manquois pas de bonne réponfe à ce difcours; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes fi différens des miens, que des raifons qui me fembloient fans réplique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne fachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroiffoit avoir acquifes fur ma conduite, ni jufqu'où elles pouvoient aller; craignant à fon affectation de m'interrompre qu'il n'eût déja pris fon parti fur ce que j'avois à lui dire, &, plus que

que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre, parce qu'elle étoit plus selon sa maniere de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il pût arriver, je ne me marierois jamais sans votre consentement.

En effet, je m'apperçus avec joye que mon scrupule ne lui déplaisoit pas; il me fit de vifs reproches sur ma promesse, mais il n'y objecta rien; tant un gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une chose toujours sacrée! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet, auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint; elle me fut cachée durant ma maladie; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon pere me déclara

qu'il n'en recevroit plus, & avec l'afcendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit fur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'époufer: car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce foit, il faut que ce mariage s'acheve, ou que je meure de douleur.

Vous le favez, mon ami; ma fanté, fi robufte contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut réfifter aux intempéries des paffions, & c'eft dans mon trop fenfible cœur qu'eft la fource de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins euffent corrompu mon fang, foit que la nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain funefte, je me fentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En fortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai fi mal qu'en me mettant au lit j'efpérai ne m'en plus relever. Tout le refte vous eft trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient fi fouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à deffein; je ne pus fupporter cette derniere épreuve, & voyant un fi tendre amour furvivre à l'efpérance,

le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi; je sentis qu'il falloit être coupable; que je ne pouvois résister ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du sang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentimens acheverent de s'éteindre, toutes mes facultés s'altérerent; le crime perdit son horreur à mes yeux; je me sentis toute autre au dedans de moi; enfin, les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles, me jetterent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu, que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit oserent s'y présenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappelez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu si vif & si doux dont nous étions animés épuroit tous nos sentimens, où sa

sainte ardeur nous rendoit la pudeur plus chere & l'honnêteté plus aimable, où les desirs même ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premieres lettres; songez à ces momens si courts & trop peu goûtés où l'amour se paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens désavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que sommes nous devenus? Deux tendres amans passerent ensemble une année entiere dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler; mais leurs cœurs s'entendoient; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlerent; mais contens de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passerent une autre année dans une réserve non moins sévere; ils se disoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus; un instant de foiblesse les égara, ils s'oublierent dans les plaisirs, mais s'ils cesserent d'être chastes, au moins ils étoient fideles; au moins le ciel & la nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés; au moins la vertu leur étoit toujours chere; ils l'aimoient encore & la savoient encore honorer; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans ſi tendres qui brûloient d'une flamme ſi pure, qui ſentoient ſi bien le prix de l'honnêteté? Qui l'apprendra ſans gémir ſur eux? Les voilà livrés au crime. L'idée même de ſouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur .... ils méditent des adulteres! Quoi, ſont-ils bien les mêmes? Leurs ames n'ont-elles point changé? Comment cette raviſſante image que le méchant n'apperçut jamais, peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue? Combien de ſiecles ont pu produire ce changement étrange? Quelle longueur de tems put détruire un ſi charmant ſouvenir, & faire perdre le vrai ſentiment du bonheur à qui l'a pu ſavourer une fois? Ah! ſi le premier déſordre eſt pénible & lent, que tous les autres ſont prompts & faciles! Preſtige des paſſions! tu faſcines ainſi la raiſon, tu trompes la ſageſſe & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un ſeul moment de la vie; on ſe détourne d'un ſeul pas de la droite route. Auſſitôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd. On tombe enfin dans le gouffre, & l'on ſe réveille épouvanté de ſe trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laiſſons retomber ce voile. Avons nous beſoin de voir le précipice

affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse: il fallut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me re-

meure je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie, & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit passer un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la Providence & entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage, si vivement exposées dans les paroles de l'Ecriture, ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes affections & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche: le ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hazard sur M. & Made. d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre & fixant sur moi des yeux attendris, m'émut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis ? Le devoir & l'honnêteté vous lient ; tendres amis, époux fideles, sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame, vous vous aimez d'un sentiment pur & doux qui la nourrit, que la sagesse autorise & que la raison dirige ; vous n'en êtes que plus solidement heureux. Ah ! puissé-je dans un lieu pareil recouvrer la même innocence & jouïr du même bonheur ; si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces sentimens réveillerent mon espérance & mon courage. J'envisageai le saint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ses devoirs. Quand le Pasteur me demanda si je promettois obéissance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis je soupirois après une heure de solitude & de recueillement. Je l'obtins, non sans peine, & quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagere en changeant

geant de condition, & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre, mais dangereuse; je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si longtems en paix avec tant de sujet de me la rappeller; je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur, qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit gueres à craindre: je sentis que je vous aimois autant & plus, peut être, que je n'avois jamais fait; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joye vint alors inonder mon ame! Quel sentiment de paix effacé depuis si longtems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle! Je crus me sentir renaître; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi; c'est toi qui me la rendras chere; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah! j'ai trop ap-

pris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une ſeconde fois!

Dans le raviſſement d'un changement ſi grand, ſi prompt, ſi ineſpéré, j'oſai conſidérer l'état où j'étois la veille; je frémis de l'indigne abaiſſement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuſe révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la ſageſſe? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidele à l'amour qu'à l'honneur qui me fut ſi cher? Par quelle faveur du ſort votre inconſtance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations? Comment euſſé-je oppoſé à un autre amant une réſiſtance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux deſirs? Aurois-je plus reſpecté les droits d'un amour éteint que je n'avois reſpecté ceux de la vertu, jouïſſant encore de tout leur empire? Quelle ſûreté avois-je eue de n'aimer que vous ſeul au monde, ſi ce n'eſt un ſentiment intérieur que croyent avoir tous les amans, qui ſe jurent une conſtance éternelle, & ſe parjurent innocemment toutes les fois qu'il plaît au ciel de changer leur cœur? Chaque défaite eût ainſi préparé la ſuivante: l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie ſans trou-

ver de prife pour m'arrêter; d'une amante abufée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon fexe, & le défefpoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet fi naturel de ma premiere faute? Qui m'a retenue après le premier pas? Qui m'a confervé ma réputation & l'eftime de ceux qui me font chers? Qui m'a mife fous la fauve-garde d'un époux vertueux, fage, aimable par fon caractere, & même par fa perfonne, & rempli pour moi d'un refpect & d'un attachement fi peu mérités? Qui me permet, enfin, d'afpirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne? Je le vois, je le fens; la main fecourable qui m'a conduite à travers les ténebres eft celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur & me rend à moi malgré moi-même. La voix fecrette qui ne ceffoit de murmurer au fond de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point fouffert que je fortiffe de fa préfence coupable d'un vil parjure, & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abîme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'infecte & rouler les cieux, tu veilles fur la moindre de tes œuvres! Tu me rappeles au bien que tu m'as fait aimer; daigne accepter d'un cœur épuré par tes foins l'hommage que toi feule rends digne de t'être offert!

A l'inſtant, pénétrée d'un vif ſentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de ſûreté où je me ſentois rétablie, je me proſternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains ſuppliantes, j'invoquai l'Etre dont il eſt le trône & qui ſoutient ou détruit quand il lui plaît par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, & dont toi ſeul es la ſource. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'eſt le premier devoir qui lie la famille & toute la ſociété. Je veux être chaſte, parce que c'eſt la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui ſe rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raiſon que je tiens de toi. Je remets mon cœur ſous ta garde & mes deſirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté conſtante qui eſt la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte ſur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'euſſe faite avec un vrai zele, je me ſentis tellement affermie dans mes réſolutions, il me parut ſi facile & ſi doux de les ſuivre, que je vis clairement où je devois chercher déſormais la force dont j'avois beſoin pour réſiſter à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette ſeule découverte

une confiance nouvelle, & je déplorai le trifte aveuglement qui me l'avoit fait manquer fi longtems. Je n'avois jamais été tout-à-fait fans religion; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui fans toucher le cœur raffure la confcience; de fe borner à des formules; & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penfer le refte du tems. Scrupuleufement attachée au culte public, je n'en favois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me fentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réfléchir, & me fiois à ma raifon; ne pouvant accorder l'efprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine fageffe; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois penfé dans l'autre, j'étois dévote à l'églife & philofophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part; mes prieres n'étoient que des mots, mes raifonnemens des fophifmes, & je fuivois pour toute lumiere la fauffe lueur des feux-errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jufqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont fi mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raifon premiere, & fur quelle bafe étoient-ils fondés?

Un heureux inſtinct me porte au bien, une violente paſſion s'éleve; elle a ſa racine dans le même inſtinct, que ferai-je pour la détruire? De la conſidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & ſa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? ſi la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en ſecret, la vertu n'a plus rien à me dire, & ſi je ſuis ſurpriſe en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adreſſe. Enfin que le caractere & l'amour du beau ſoit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle auſſi longtems qu'il ne ſera point défiguré; mais comment m'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres ſenſibles de modele auquel on puiſſe la comparer? Ne ſait-on pas que les affections déſordonnées corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés?

Adorez l'Etre Eternel, mon digne & ſage ami; d'un ſouffle vous détruirez ces fantômes

de raiſon, qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui fait dire au juſte oublié, tes vertus ont un témoin; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer; tous ſes traits liés à l'eſſence infinie ſe repréſentent toujours à la raiſon & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. Ces diſtinctions me ſemblent faciles; le ſens commun ſuffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut ſéparer de l'idée de cette eſſence eſt Dieu; tout le reſte eſt l'ouvrage des hommes. C'eſt à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriſer ſes inclinations baſſes & à ſurmonter ſes vils penchans. Un cœur pénétré de ces ſublimes vérités ſe refuſe aux petites paſſions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation l'arrache aux deſirs terreſtres; & quand l'Etre immenſe dont il s'occupe n'exiſteroit pas, il ſeroit encore bon qu'il s'en occupât ſans ceſſe pour être

plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus ſage.

Cherchez-vous un exemple ſenſible des vains ſophiſmes d'une raiſon qui ne s'appuye que ſur elle-même? Conſidérons de ſens-froid les diſcours de vos philoſophes, dignes apologiſtes du crime, qui ne ſéduiſirent jamais que des cœurs déja corrompus. Ne diroit on pas qu'en s'attaquant directement au plus ſaint & au plus ſolemnel des engagemens, ces dangereux raiſonneurs ont réſolu d'anéantir d'un ſeul coup toute la ſociété humaine, qui n'eſt fondée que ſur la foi des conventions? Mais voyez, je vous prie, comment ils diſculpent un adultere ſecret! C'eſt, diſent-ils, qu'il n'en réſulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être ſûrs qu'il l'ignorera toujours? comme s'il ſuffiſoit pour autoriſer le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuiſiſſent pas à autrui? comme ſi ce n'étoit pas aſſez pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent? Quoi donc! ce n'eſt pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il eſt en ſoi la force du ſerment & des contracts les plus inviolables? Ce n'eſt pas un mal de ſe forcer ſoi même à devenir fourbe & menteur? Ce n'eſt pas un mal de former des liens qui vous font deſirer le mal & la mort d'autrui? la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer

& avec qui l'on a juré de vivre? Ce n'eſt pas un mal qu'un état dont mille autres crimes ſont toujours le fruit? Un bien qui produiroit tant de maux ſeroit par cela ſeul un mal lui même.

L'un des deux penſeroit-il être innocent, parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté & ne manque de foi à perſonne? Il ſe trompe groſſiérement. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi, quiconque oſe la corrompre peche, premiérement parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

Le crime eſt ſecret, diſent ils, & il n'en ré-

fulte aucun mal pour perfonne. Si ces philofophes croyent l'exiftence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime fecret celui qui a pour témoin le premier offenfé & le feul vrai Juge? Etrange fecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand même ils ne reconnoîtroient pas la préfence de la divinité, comment ofent-ils foutenir qu'ils ne font de mal à perfonne? Comment prouvent-ils qu'il eft indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne foient pas de fon fang; d'être chargé, peut-être, de plus d'enfans qu'il n'en auroit eu, & forcé de partager fes biens aux gages de fon déshonneur fans fentir pour eux des entrailles de pere? Suppofons ces raifonneurs matérialiftes, on n'en eft que mieux fondé à leur oppofer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleufe philofophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raifons. En effet fi le corps feul produit la penfée, & que le fentiment dépende uniquement des organes, deux êtres formés d'un même fang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & fe reffembler d'ame comme de vifage, ce qui eft une grande raifon de s'aimer?

N'eft-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un fang

étranger cette union naturelle, & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice, & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mere?

Si je considere mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce désordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! Ne fût-ce que l'avilissement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus. Que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de sa femme. Que fera-t-elle avec les soins artificieux que mieux prouver son indifférence? Est-ce l'œil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses? & quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse & que le cœur nous repousse? Je veux que la fortune seconde une prudence qu'elle a si souvent trompée; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le ciel se plait à confondre: Que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domestiques, pour en imposer au public! Quel scandale pour des com-

plices, quel exemple pour des enfans! Que devient leur éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs? Quoi! dans tout cela l'époux n'est point lésé? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû? Qui lui pourra rendre une femme estimable? Qui lui donnera le repos & la sûreté? Qui le guérira de ses justes soupçons? Qui fera confier un pere au sentiment de la nature en embrassant son propre enfant?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoisonnemens dont ce désordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent assez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter

pour me faire honte à moi-même de les avoir peut être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles ſupportent mal l'examen de la ſaine raiſon ; mais où chercher la ſaine raiſon ſinon dans celui qui en eſt la ſource, & que penſer de ceux qui conſacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Défions-nous d'une philoſophie en paroles; défions-nous d'une fauſſe vertu qui ſape toutes les vertus, & s'applique à juſtifier tous les vices pour s'autoriſer à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui eſt bien, eſt de le chercher ſincérement, & l'on ne peut longtems le chercher ainſi ſans remonter à l'auteur de tout bien. C'eſt ce qu'il me ſemble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes ſentimens & ma raiſon; c'eſt ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez ſuivre la même route. Il m'eſt conſolant de ſonger que vous avez ſouvent nourri mon eſprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en euſſiez pas ainſi parlé ſi vous aviez eu d'autres ſentimens. Il me ſemble même que ces converſations avoient pour nous des charmes. La préſence de l'Etre Suprême ne nous fut jamais importune; elle nous donnoit plus d'eſpoir que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant, nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens,

à nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous disions en déplorant nos foiblesses, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquilles.

Si cette sécurité nous égara, c'est au principe sur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une regle pour ses actions, une autre pour ses sentimens, de penser comme s'il étoit sans corps, d'agir comme s'il étoit sans ame, & de ne jamais approprier à soi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute sa vie? Pour moi, je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La foiblesse est de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera sans doute; mais le crime est du méchant, & ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule, d'ailleurs heureusement né, se livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ses desirs sont droits, il les suit sans contrainte; il les suivroit de même s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi se gêneroit-il? Mais celui qui reconnoît & sert le pere commun des hommes se croit une plus haute destination; l'ardeur de la remplir anime son zèle, & suivant une regle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui

lui coûte, & facrifier les defirs de fon cœur à la loi du devoir. Tel eft, mon ami, le facrifice héroïque auquel nous fommes tous deux appellés. L'amour qui nous unifſoit eût fait le charme de notre vie. Il furvéquit à l'efpérance; il brava le tems & l'éloignement; il fupporta toutes les épreuves. Un fentiment fi parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout eft changé entre nous; il faut néceffairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'eft plus votre ancienne Julie; la révolution de vos fentimens pour elle eft inévitable, & il ne vous refte que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un paffage d'un auteur que vous ne récuferez pas. „ L'amour" dit-il „ eft privé de fon plus grand „ charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour „ en fentir tout le prix, il faut que le cœur „ s'y complaife & qu'il nous éleve en élevant „ l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection vous „ ôtez l'enthoufiafme; ôtez l'eftime & l'amour „ n'eft plus rien. Comment une femme hono- „ rera-t-elle un homme qu'elle doit méprifer? „ Comment pourra-t-il honorer lui-même celle „ qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil „ corrupteur? Auffi bientôt ils fe mépriferont „ mutuellement. L'amour, ce fentiment célefte, „ ne fera plus pour eux qu'un honteux com-

„ merce. Ils auront perdu l'honneur & n'auront „ point trouvé la félicité." (*e*) Voilà notre leçon, mon ami; c'eſt vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieuſement, & jamais l'honnêteté leur fut-elle auſſi chere que dans les tems heureux où cette lettre fut écrite? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux tranſports qui raviſſent l'ame. L'horreur du vice qui nous eſt ſi naturelle à tous deux s'étendroit bientôt ſur le complice de nos fautes; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut il pas mieux épurer un ſentiment ſi cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conſerver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence? N'eſt-ce pas conſerver tout ce qu'il eut de plus charmant? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reſte & ſoyez l'amant de mon ame. Cette idée eſt ſi douce qu'elle conſole de tout.

Voilà le fidelle tableau de ma vie, & l'hiſtoire naïve de tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le ſentiment qui m'attache à vous eſt ſi tendre & ſi vif encore, qu'une autre en ſeroit peut-être allarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je ſens qu'il

a

(*e*) Voyez premiere partie, Lettre XXIV.

a changé de nature, & du moins en cela, mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je sais que l'exacte bienséance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus sûre & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience; elle ne me reproche rien, & jamais elle ne trompe une ame qui la consulte sincérement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiete. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractere primitif & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abjet & foible; aujourd'hui l'on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux

le prix de celui où l'on est remonté, & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis, vous & moi, pour qu'en changeant d'espece notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie, & quoi que nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit désavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer par des mœurs chrétiennes les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi, & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue Lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pese sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans réserve fait partie de la fidélité que je

lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoué ; vous seul m'avez retenu. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois je trop présumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? songez, je vous supplie, que cette réserve ne sauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que jusqu'à la réception de votre réponse je n'aurai pas un instant de tranquillité.

LETTRE XIX.

Réponse.

Et vous ne seriez plus ma Julie ? Ah ! ne dites pas cela, digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui mérite les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté ; vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer, même après ma mort, s'il reste encore en mon ame quelque souvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus semblable à vous-même. Non, non, quelque

ſupplice que j'éprouve à le ſentir & le dire, jamais vous ne futes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas! c'eſt en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au ſeul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paſſion criminelle que je ne puis ni ſupporter ni vaincre, ſuis-je celui que je penſois être? Etois-je digne de vous plaire? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon déſeſpoir? C'étoit bien à moi d'oſer ſoupirer pour vous! Eh! qu'étois-je pour vous aimer?

Inſenſé! comme ſi je n'éprouvois pas aſſez d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles! pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoître? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, ſa flamme me ſoutenoit; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baſſeſſe! Doux eſpoir qui nourriſſois mon ame & m'abuſas ſi longtems, te voilà donc éteint ſans retour? Elle ne ſera point à moi? Je la perds pour toujours? Elle fait le bonheur d'un autre? ... ô rage! ô tourment de l'enfer!... Infidelle! ah! devois-tu jamais .... Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus .... elle n'eſt plus, cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de

mon cœur. Quoi, je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre? .... elle pouvoit m'écouter? J'étois malheureux? .... que fuis-je donc aujourd'hui? .... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en eft fait, il faut renoncer l'un à l'autre; il faut nous quiter. La vertu même en a dicté l'arrêt; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous....oubliez-moi, du moins. Je l'ai réfolu, je le jure; je ne vous parlerai plus de moi.

Oferai-je vous parler de vous encore, & conferver le feul intérêt qui me refte au monde; celui de votre bonheur? En m'expofant l'état de votre ame, vous ne m'avez rien dit de votre fort. Ah! pour prix d'un facrifice qui doit être fenti de vous, daignez me tirer de ce doute infupportable. Julie, êtes-vous heureufe? Si vous l'êtes, donnez moi dans mon défefpoir la feule confolation dont je fois fufceptible; fi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ferai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis fur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis confentir, & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus doit me rendre inexorable fur celui-ci. Le fujet eft de la derniere importance, & je vous exhorte à bien pefer mes raifons. Premiérement, il me femble que votre extrême délicateffe vous jette à cet égard dans l'erreur, &

je ne vois point ſur quel fondement la plus auſtere vertu pourroit exiger une pareille confeſſion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne ſauroit s'obliger pour le paſſé ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage, de l'uſage antérieur qu'on a fait de ſa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promiſe? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'eſt pas à votre époux, c'eſt à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne pardonne point, & c'eſt à moi ſeul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il eſt des cas où le devoir puiſſe exiger un pareil aveu, c'eſt quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penſez ſur vos vrais ſentimens. En la liſant, j'ai ſenti dans mon propre cœur, combien le vôtre eût abhorré de près, même au ſein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce

qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maison. Avez-vous assez réfléchi sur une pareille démarche ? Connoissez vous assez votre mari pour être sûre de l'effet qu'elle produira sur lui? savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalousie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je suis, de pareilles confidences sont sans aucun danger, & ceux qui traitent si légérement la foi conjugale ne sont pas gens à faire une si grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raisons qui rendent quelquefois ces aveux indispensables & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes assez médiocrement estimables, qui se sont fait à peu de risque un mérite de cette sincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles pussent abuser au besoin. Mais dans des lieux où la sainteté du mariage est plus respectée, dans des lieux où ce lien sacré forme une union solide & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus sévere d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un sentiment tendre; usurpant

un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez vous d'un zele ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux. S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligé ſans raiſon : s'il n'en eſt pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ſes torts envers vous? Que ſavez-vous ſi votre vertu qui vous a ſoutenue contre les attaques de votre cœur, vous ſoutiendroit encore contre des chagrins domeſtiques toujours renaiſſans? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de ſcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à ſortir. La ſageſſe eſt la baſe de toute vertu; conſultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occaſion de votre vie, & ſi ce fatal ſecret vous peſe ſi cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, la longue intimité, vous donnent une connoiſſance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans ſon cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus ſûr encore des charmes de votre caractere, & la

douce

douce habitude de les ſentir. Enfin quand ces raiſons toutes ſolides qu'elles ſont ne vous perſuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expoſe. O Julie, écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque ſacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui.

Il faut finir cette Lettre. Je ne pourrois, je le ſens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quiter! ſi jeune encore, il faut deja renoncer au bonheur? O tems, qui ne dois plus revenir! tems paſſé pour toujours, ſource de regrets éternels! plaiſirs, tranſports, douces extaſes, momens délicieux, raviſſemens céleſtes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE XX.

De Julie.

VOUS me demandez ſi je ſuis heureuſe? Cette queſtion me touche, & en la faiſant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne ſaurois être heureuſe ſi vous ceſſiez de m'aimer: mais je le ſuis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma Lettre précédente de parler de

M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines: mais votre inquiétude sur mon sort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à son épouse & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans; sa vie unie, réglée, & le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine & un air si frais qu'il paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la sagesse. Sa physionomie est noble & prévenante, son abord simple & ouvert, ses manieres sont plus honnêtes qu'empressées; il parle peu & d'un grand sens, mais sans affecter ni précision, ni sentences. Il est le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit personne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raison.

Malgré sa froideur naturelle, son cœur secondant les intentions de mon pere crut sentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de sa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'est si bien réglé sur les bienséances & s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, & que sans blesser la gravité conjugale il conserve avec moi depuis son ma-

riage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'est pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il est sérieux, sans donner envie de l'être; au contraire, son abord serein semble m'inviter à l'enjoûment, & comme les plaisirs que je goûte sont les seuls auxquels il paroît sensible, une des attentions que je lui dois est de chercher à m'amuser. En un mot, il veut que je sois heureuse; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de sa femme n'est-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque soin que j'aye pu l'observer, je n'ai sû lui trouver de passion d'aucune espece que celle qu'il a pour moi. Encore cette passion est-elle si égale & si tempérée, qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer & qu'il ne le veut qu'autant que la raison le permet. Il est réellement ce que Milord Edouard croit être; en quoi je le trouve bien supérieur à tous nos autres gens à sentiment que nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres & n'agit que par un principe toujours suspect; mais la raison n'a d'autre fin que ce qui est bien; ses regles sont sûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles spéculations qui ne sont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar est d'observer. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde sagesse & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faisoit du mal, il en discuteroit les motifs & les moyens aussi paisiblement que s'il s'agissoit d'une chose indifférente. Je ne sais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé plusieurs fois lui-même avec beaucoup d'estime, & je le connois incapable de déguisement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'observoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'est que le secret reproche d'une conscience allarmée. Quoi qu'il en soit, j'ai fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point inspiré de réserve injuste, & je vous ai rendu justice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur administration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'est reservé qu'une pension, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il use noblement & sagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie, & le nécessaire chez ses voisins indignes. L'ordre qu'il a mis dans sa maison est l'image de celui qui regne au fond de son ame, & semble imiter dans

un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage & n'est supportable qu'à celui qui l'impose, ni cette confusion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'usage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître & l'on ne la sent jamais; il a si bien ordonné le premier arrangement qu'à présent tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée, mais fidelle, du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier sans aucune altération; ce qui me fait espérer que je l'ai bien vû, & qu'il ne me reste plus rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il pût se montrer autrement sans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriser beaucoup pour ne pas me croire heureuse avec tant de sujet de l'être. (*f*) Ce qui m'a longtems abusée & qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de cer-

(*f*) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal secret qui la tourmenta si fort dans la suite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à son ami.

taines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des Epoux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour: On prend sa violence pour un signe de sa durée; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vû deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de

s'adorer tôt ou tard; alors l'idole qu'on servoit détruite, on se voit réciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus on se dépite contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. Combien alors il est à craindre que l'ennui ne succede à des sentimens trop vifs, que leur déclin sans s'arrêter à l'indifférence ne passe jusqu'au dégoût, qu'on ne se trouve enfin tout-à-fait rassasiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans on n'en vienne à se haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que sais-je ce que vous seriez devenu cessant de l'être? L'amour éteint vous eût toujours laissé la vertu, je l'avoue; mais en est-ce assez pour être heureux dans un lien que le cœur doit serrer, & combien d'hommes vertueux ne laissent pas d'être des maris insupportables? sur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illusion ne nous prévient l'un pour l'autre; nous nous voyons tels que nous sommes; le sentiment qui nous joint n'est point l'aveugle transport des cœurs passionnés, mais l'immuable & constant attache-

ment de deux personnes honnêtes & raisonnables, qui destinées à passer ensemble le reste de leurs jours sont contentes de leur sort & tâchent de se le rendre doux l'une à l'autre. Il semble que quand on nous eût formés exprès pour nous unir on n'auroit pu réussir mieux. S'il avoit le cœur aussi tendre que moi, il seroit impossible que tant de sensibilité de part & d'autre ne se heurtât quelquefois, & qu'il n'en resultât des querelles. Si j'étois aussi tranquille que lui, trop de froideur regneroit entre nous, & rendroit la société moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal ensemble; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre; il m'éclaire & je l'anime; nous en valons mieux réunis, & il semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule ame, dont il est l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage: car avec la passion dont j'étois tourmentée, il est certain que s'il eût été plus jeune, je l'aurois épousé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuse révolution qui s'est faite en moi.

Mon ami! le ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleine-

ment ſur mon ſort me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les ſentimens que j'eus ci-devant pour vous & les connoiſſances que j'ai maintenant, je ſerois libre encore, & maîtreſſe de me choiſir un mari, je prends à témoin de ma ſincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'acheve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en rétracter jamais (*g*).

(*g*) Nos ſituations diverſes déterminent & changent malgré nous les affections de nos cœurs: nous ſerons vicieux & méchans tant que nous aurons intérêt à l'être, & malheureuſement les chaines dont nous ſommes chargés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le déſordre de nos deſirs eſt preſque toujours vain, & très-rarement il eſt vrai: ce qu'il faut changer c'eſt moins nos deſirs que les ſituations qui les produiſent. Si nous voulons devenir bons, ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être, il n'y a point d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la ſucceſſion d'autrui, ſur tout de perſonnes qui devroient m'être cheres, car que ſais-je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher? Sur ce principe examinez

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes peut ſervir encore à réſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir ſeul peut m'arracher, & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme: car quoiqu'on ne ſoit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autoriſe point à ſe donner à lui pour autre choſe que ce qu'on eſt. Je l'avois ſenti, même avant de me marier, & ſi le ſerment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puiſque c'eſt un crime de faire un ſerment injuſte, & un ſecond de le tenir. Mais j'avois une autre raiſon que mon cœur n'oſoit

bien la réſolution de Julie & la déclaration qu'elle en fait à ſon ami. Peſez cette réſolution dans toutes ſes circonſtances, & vous verrez comment un cœur droit en doute de lui-même ſait s'ôter au beſoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie malgré l'amour qui lui reſte met ſes ſens du parti de la vertu; elle ſe force, pour ainſi dire, d'aimer Wolmar comme ſon unique époux, comme le ſeul homme avec lequel elle habitera de ſa vie; elle change l'intérêt ſecret qu'elle avoit à ſa perte en intérêt à le conſerver. Ou je ne connois rien au cœur humain, ou c'eſt à cette ſeule réſolution ſi critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le reſte de la vie de Julie, & l'attachement ſincere & conſtant qu'elle a juſqu'à la fin pour ſon mari.

s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grace au ciel elle ne subsiste plus.

Une considération plus légitime & d'un plus grand poids est le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risque par une confidence indiscrette de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pese cruellement. J'en serai plus tranquille, je le sens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le sera-t-il moins, & ce seroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au sien.

Que ferai-je donc dans le doute où je suis? En attendant que le ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs, je suivrai le conseil de votre amitié; je garderai le silence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions désormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie & nous en don-

ner les innocens témoignagnes; mais puisque je n'ose le consulter là-dessus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il est tems de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt & que ce sentiment est aussi pur que le jour qui m'éclaire, je serai bien aise de savoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Made. d'Orbe, dans les occasions où vous aurez quelque évenement intéressant à nous apprendre. J'espere que l'honnêteté de votre ame se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma cousine est vertueuse & sage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour supprimer cette correspondance si vous étiez capable d'en abuser.

Adieu, mon cher & bon ami; si je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raison de la dédaigner avec tant de trésors pour vous passer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'est la fortune

du ſage; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abſtrait n'ait plus d'éclat que de ſolidité, & ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouïr les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je ſonge que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs oſoient parler de vertu! ſavez-vous bien ce que ſignifioit pour nous un terme ſi reſpectable & ſi profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel? c'étoit cet amour forcené dont nous étions embraſés l'un & l'autre qui déguiſoit ſes tranſports ſous ce ſaint enthouſiaſme pour nous les rendre encore plus chers & nous abuſer plus longtems. Nous étions faits, j'oſe le croire, pour ſuivre & chérir la véritable vertu, mais nous nous trompions en la cherchant & ne ſuivions qu'un vain fantôme. Il eſt tems que l'illuſion ceſſe; il eſt tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous ſera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même, vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame eſt ſaine, elle s'attache à tout ce qui eſt bien, & ſi quelquefois il lui échappe, c'eſt qu'elle n'a pas uſé de toute ſa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conſcience, & cherchez ſi vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui ſerviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier

plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, & puis l'éléphant sur une tortue, & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux discours de votre amie, & de choisir pour aller au bonheur une route plus sûre que celle qui nous a si longtems égarés. Je ne cesserai de demander au ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! si jamais nos cœurs se rappellent malgré nous les erreurs de notre jeunesse, faisons au moins que le retour qu'elles auront produit en autorise le souvenir, & que nous puissions dire avec cet ancien; hélas nous périssions si nous n'eussions péri!

Ici finissent les sermons de la prêcheuse. Elle aura désormais assez à faire à se prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours; ainsi l'ordonne l'inflexible devoir: Mais croyez que le cœur de Julie ne sait point oublier ce qui lui fut cher....mon Dieu! que fais-je? .... vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'est-il pas permis de s'attendrir en disant à son ami le dernier adieu?

LETTRE XXI.

A Milord Edouard.

Oui, Milord, il eſt vrai; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis longtems elle m'eſt à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſaire; pourquoi me trompiez vous? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné: des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raiſon, parlez à mon cœur; je ſuis prêt à vous

entendre : mais fouvenez-vous que ce n'eft point le défefpoir qu'on abufe.

Vous voulez qu'on raifonne : Hé bien raifonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queftion qu'on agite, j'y confens. Cherchons la vérité paifiblement, tranquillement. Difcutons la propofition générale comme s'il s'agiffoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de fe la donner. Je ne veux pas faire un livre à fon exemple & je ne fuis pas fort content du fien ; mais j'efpere imiter fon fang-froid dans cette difcuffion.

J'ai longtems médité fur ce grave fujet. Vous devez le favoir, car vous connoiffez mon fort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queftion fe réduit à cette propofition fondamentale. Chercher fon bien & fuir fon mal en ce qui n'offenfe point autrui, c'eft le droit de la nature. Quand notre vie eft un mal pour nous & n'eft un bien pour perfonne, il eft donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penfe que c'eft celle-là, & fi l'on venoit à bout de la renverfer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que difent là-deffus nos fophiftes ? Premiérement ils regardent la vie comme une chofe qui n'eft pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'eft précifément parce qu'elle nous

nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous, ils ne sont que trop sujets à changer de nature, & il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette regle ne nous autorisoit pas à choisir les uns & rejetter les autres, quel seroit son usage parmi les hommes ? . . . . . .

Cette objection si peu solide, ils la retournent de milles manieres. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Le congé n'est-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, soit dans un corps, soit dans un pays, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, & pour en sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter

la vie, il me l'ôte : c'eſt en me la rendant inſupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je réſiſte de toute ma force, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la providence, comme ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix ? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps ? Eſt-il quelque lieu dans l'univers où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne ? Non, ſa juſtice & ſa bonté font mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient on plus à Dieu quand on eſt mort ? Ce n'eſt point cela du tout, mais il falloit dire : ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quité cet habit pour mieux faire ſon ſervice ? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie ;

comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu ; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient jamais employé, cette queſtion n'y eſt traitée que très-légérement & comme en paſſant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement les diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de ſoin dans l'occaſion de les mettre en pratique : & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de diſpoſer de ſa propre vie, c'eſt que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quita la terre.

Ces mêmes ſophiſtes demandent ſi jamais la vie peut être un mal ? En conſidérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle

est remplie, on seroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien? Le crime assiege sans cesse l'homme le plus vertueux; chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proye du méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde: mal faire & souffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le reste ils different entre eux, ils n'ont rien en commun que les miseres de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord; c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au dedans de nous-même, de nous élever aux sublimes contemplations; & si nos passions & nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscretement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantissent pour ainsi dire leur existence à force de l'étendre sur

la terre; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens; ils n'ont point de jouïssances qui ne leur préparent mille ameres privations: plus ils sentent & plus ils souffrent: plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils sont malheureux.

Mais qu'en général ce soit si l'on veut un bien pour l'homme de ramper tristement sur la terre, j'y consens: je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaste tombeau du monde. Il est, il est des infortunés trop privilégiés pour suivre la route commune, & pour qui le désespoir & les ameres douleurs sont le passeport de la nature. C'est à ceux-là qu'il seroit aussi insensé de croire que leur vie est un bien, qu'il étoit au Sophiste Possidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous est bon de vivre nous le desirons fortement, & il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en nous ce desir: car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguise à nos yeux les miseres de la condition humaine. On supporte longtems une vie pénible & douloureuse avant de se résoudre à la quiter; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le

point où elle cesse d'être un bien, on sait très-certainement au moins qu'elle est un mal longtems avant de nous le paroître, & chez tout homme sensé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout: après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire; ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui se donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Eponine, Lucrece soient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Cassius, & toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguste & sacrée animoit les Romains d'un saint zele & faisoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes, & qu'ils sont intrépides la plume à la main! Mais dites moi, brave & vaillant héros qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus longtems la peine de vivre; quand

un tison brûlant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous si vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter le tison; & moi, qui m'oblige à supporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très-grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort ressemble à celui qui aime mieux laisser envenimer une playe que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Viens, respectable Parisot, (*h*) coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire sans sourciller, & me laisserai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la sienne en pourriture faute d'oser soutenir la même opération.

J'avoue qu'il est des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en revanche combien

(*h*) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ses bienfaits.

en eſt il qui l'ordonnent? Qu'un magiſtrat à qui tient le ſalut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la ſubſiſtance à ſes enfans, qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit ſes créanciers, ſe dévouent à leur devoir quoi qu'il arrive; que mille autres relations civiles & domeſtiques forcent un honnête homme infortuné de ſupporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conſerver aux dépens d'une foule de miſérables une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'oſe mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le Sauvage décrépit à ſon fils qui le porte & fléchit ſous le poids; les ennemis ſont-là; va combattre avec tes freres, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la miſere, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié de conſommer dans ſon lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité?

Peſez ces conſidérations, Milord; raſſemblez toutes ces raiſons & vous trouverez qu'elles ſe ré-

réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goutte & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main? S'il est pénible de mourir, qu'est-ce à dire? Les drogues sont-elles plaisir à prendre? Combien de gens préferent la mort à la médecine? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être; si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; si nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimément résister? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoi que nous fassions pouvons nous jamais les enfreindre? Non, Milord, la vocation de

l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience pour le vouloir, & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur, fais ce qui t'eſt ſalutaire & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir, je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre, car en me rendant la mort deſirable, il me preſcrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Ecriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jéſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déja combattu; de ſorte que les fidelles qui croyent ſuivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation; & n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples des gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un

ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus, celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge de ſes ennemis. Ce miracle ſe feroit-il fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes ?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de-là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis ; & Moyſe qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice ; les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis, d'ailleurs, un ſuffiſant obſtacle.

Mais, diſent-ils encore, ſouffrez patiemment les maux que Dieu vous envoye ; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du Chriſtianiſme, que c'eſt mal en ſaiſir l'eſprit ! L'homme eſt ſujet à mille maux, ſa vie eſt un tiſſu de miſeres, & il ne ſemble naître que pour ſouffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raiſon veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'eſt jamais contraire à la

raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie la réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie même, auſſitôt qu'elle eſt un mal pour nous; puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Etre Suprême, n'eſt-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes & que la Religion autoriſe (*i*). Revenons à nous. Vous avez dai-

(*i*) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille, quand

gné m'ouvrir votre cœur; je connois vos peines; vous ne souffrez pas moins que moi; vos maux sont sans remede, ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir: Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous arrachent bassement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions, avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & cassé? Nous sommes

on l'examine pour soi? La lettre est-elle fabriquée, ou l'auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'est l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui semble autoriser le sien. Robeck délibéra si posément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pesant, bien froid, & quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de siecle & de nation. Quand ce n'est pas la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent; tous les actes de courage sont autant de chimeres pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu?

dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aiſément de ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir; plus tard il ſe laiſſe en gémiſſant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort deſirable; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au ciel, & où je ſerois mort déſeſpéré ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah! qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quitter auſſitôt qu'ils ſont rompus! Je le ſens, Milord, nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers ſoupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame! Quelle douleur, quel regret peut empoiſonner leurs derniers inſtans? Que quitent-ils en ſortant du monde? Ils s'en vont enſemble; ils ne quitent rien.

LETTRE XXII.

Réponse.

Jeune homme, un aveugle tranſport t'égare; ſois plus diſcret; ne conſeille point en demandant conſeil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme; je ſuis Anglois, je ſais mourir; car je ſais vivre, ſouffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il eſt vrai, tu m'étois néceſſaire: mon ame avoit beſoin de la tienne; tes ſoins pouvoient m'être utiles; ta raiſon pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie; ſi je ne m'en ſers point, à qui t'en prends-tu? Où eſt-elle? qu'eſt-elle devenue? Que peux-tu faire? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà? Quels ſervices puis-je eſpérer de toi? Une douleur inſenſée te rend ſtupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme; tu n'es rien; & ſi je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au deſſous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta Lettre même. Autrefois je trouvois en toi du ſens, de la vérité. Tes ſentimens étoient droits, tu penſois juſte, & je ne t'aimois pas ſeulement par goût, mais par choix, comme un moyen de

plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette Lettre dont tu parois si content? Un misérable & perpétuel sophisme qui dans l'égarement de ta raison marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever si je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & soit placé sur la terre au hazard, seulement pour vivre, souffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied ta Lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choses que chacun se croit dispensé d'obéïr à la regle qu'il prescrit aux autres, & l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup, parlons de toi.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser

de vivre? La preuve en eſt ſinguliere; c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats: Ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé? Quoi! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge Suprême qui te demandera compte de ton tems? Parle, que lui diras-tu? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie eſt un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confon-

dre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même, la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quiter? Penſes-tu que je n'aye démêlé ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchiſe, & dis ouvertement à ton ami; j'ai perdu l'eſpoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis; la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras; la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai ſans mieux raiſonner: car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je ſouffre, me dis-tu; dépend-il de moi de

ne pas souffrir? D'abord, c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passageres d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérens que nos chagrins; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siecles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos

maux phyſiques ne ſont qu'augmenter ſans ceſſe, de violentes douleurs du corps, quand elles ſont incurables, peuvent autoriſer un homme à diſpoſer de lui : car toutes ſes facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant ſans remede, il n'a plus l'uſage ni de ſa volonté ni de ſa raiſon ; il ceſſe d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarraſſe & où ſon ame n'eſt déja plus.

Mais il n'en eſt pas ainſi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles ſoient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'eſt-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'eſt ſa durée. Les opérations de la chirurgie ſont communément beaucoup plus cruelles que les ſouffrances qu'elles guériſſent ; mais la douleur du mal eſt permanente, celle de l'opération paſſagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'eſt-il donc beſoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeule les rendroit inſupportables ? Eſt-il raiſonnable d'appliquer d'auſſi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la conſtance & n'eſtime ſes ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de ſe délivrer des mêmes ſouffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems ? Attends & tu ſeras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'eſt ce qui redouble mes peines de ſon-

ger qu'elles finiront! Vain sophisme de la douleur! Bon mot sans raison, sans justesse, & peut-être sans bonne-foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misere (*k*)! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on scarifie une playe pour la faire cicatriser? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Pensez-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis

(*k*) Non, Milord, on ne termine pas ainsi sa misere, on y met le comble; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même, & cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien.

de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire?

Ta mort ne fait de mal à personne? J'entends! mourir à nos dépens ne t'importe guere, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises; n'en est-il point de plus chers encore (*l*) qui t'obligent à te conserver? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir? Tes funestes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à sa premiere innocence? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement? & si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, plus pesant à supporter que la vie? Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras-tu toujours occupé de toi-même! Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines! N'es-tu point sen-

(*l*) Des droits plus chers que ceux de l'amitié? Et c'est un sage qui le dit! Mais ce prétendu sage étoit amoureux lui-même.

fible au bonheur de ce qui te fut cher? & ne faurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi?

Tu parles des devoirs du magiftrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te font pas impofés; tu te crois affranchi de tout. Et la fociété à qui tu dois ta confervation, tes talens, tes lumieres, la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont befoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où eft ce vertueux patriote qui refufe de vendre fon fang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verfer que pour fon pays, & qui veut maintenant le répandre en défefpéré contre l'expreffe défenfe des loix? Les loix, les loix, Jeune-homme! le fage les méprife-t-il? Socrate innocent, par refpect pour elles ne voulut pas fortir de prifon. Tu ne balances point à les violer pour fortir injuftement de la vie, & tu demandes; quel mal fais-je?

Tu veux t'autorifer par des exemples. Tu m'ofes nommer des Romains! Toi, des Romains! Il t'appartient bien d'ofer prononcer ces noms illuftres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant défefpéré, & Caton déchira-t-il fes entrailles pour fa maîtreffe? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi? Montre-moi la mefure commune de cette ame fublime &

de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi! Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussiere, & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, & que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussi-tôt qu'elle leur étoit à charge! Regarde les beaux tems de la République, & cherche si tu y verras un seul Citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite? Par quelle raison tant de Généraux se laisserent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit si cruelle, & à qui il en coûtoit si peu de mourir? C'est qu'ils devoient à la patrie leur sang, leur vie & leurs derniers soupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les Loix furent anéanties & que l'Etat fut en proye à des Tyrans, les Citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut

per-

permis à des Romains de cesser d'être ; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux, & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les Loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne des vrais Citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni charge ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses loix? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien? Je suis inutile au monde? Philosophe d'un jour! Ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe?

Ecoute-moi, jeune insensé; tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que

je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu feras tenté d'en fortir, dis en toi-même : „ Que je faffe encore une bonne action avant „ que de mourir." Puis va chercher quelque indigent à fecourir, quelque infortuné à confoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abufer ni de ma bourfe ni de mon crédit : prends, épuife mes biens, fais-moi riche. Si cette confidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas ; meurs, tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII.

De Milord Edouard.

JE ne pourrai, mon cher, vous embraffer aujourd'hui, comme je l'avois efpéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kenfington. Le train de la cour eft qu'on y travaille beaucoup fans rien faire, & que toutes les affaires s'y fuccedent fans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures ; mais comme la plus importante affaire des Miniftres eft d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop vifible n'abrege pas ces delais.

Vous ſavez que la cour ne me convient gueres; elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant, en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attends que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guérir; c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſez. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute choſe, on ne réuſſit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raiſon ſeule ne vous rendra pas la raiſon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous ſortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eſt que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il ſe préſente pour cette épreuve une occaſion qui n'eſt pas à dédaigner; il eſt queſtion d'une entrepriſe grande, belle, & telle que bien des âges n'en voient pas de ſemblables. Il

dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables, elles n'exigeront, avec des talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin votre engagement ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; parce que ce projet ſur le point d'éclorre eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maître. J'ajouterai ſeulement que ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette Lettre, de vous chercher où que vous ſoyez, & de ne point revenir ſans votre réponſe; car elle preſſe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

Réponſe.

FAITES, Milord; ordonnez de moi; vous ne ſerez déſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE XXV.

De Milord Edouard.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'est venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, selon la permission que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous savez qu'on vient d'armer à Plymouth une Escadre de cinq Vaisseaux de guerre, & qu'elle est prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander est M. Anson, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle est destinée pour la mer du Sud, où elle doit se rendre par le détroit de le Maire, & en revenir par les Indes Orientales. Ainsi vous voyez qu'il n'est pas question de moins que du tour du monde; expédition qu'on estime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inscrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de considération dans l'équipage j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché sur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere destination, je sais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres & vous présenter à M. Anson dans deux jours.

En attendant, ſongez à votre équipage, & à vous pourvoir d'Inſtrumens & de Livres; car l'embarquement eſt prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ... Mon cher ami, j'eſpere que Dieu vous ramenera ſain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous ſéparer jamais.

LETTRE XXVI.

A Made. d'Orbe.

Je parts, chere & charmante Couſine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémiſphere la paix dont je n'ai pû jouïr dans celui-ci. Inſenſé que je ſuis! Je vais errer dans l'univers ſans trouver un lieu pour y repoſer mon cœur; je vais chercher un azile au monde où je puiſſe être loin de vous! Mais il faut reſpecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un pere. Sans eſpérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puiſque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours, je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je ſerai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être .... qu'il ſeroit affreux de ne vous plus voir! Hélas! le plus grand péril eſt au fond de mon cœur: car quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je l'ai

réfolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette Lettre en paffant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiffez fon ame, & vous devinerez aifément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez auffi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah, Milord! vos yeux les reverront!

Votre amie a donc ainfi que vous le bonheur d'être mere? Elle devoit donc l'être? .... Ciel inexorable! .... ô ma mere, pourquoi vous donna-t-il un fils dans fa colere? ....

Il faut finir, je le fens. Adieu, charmantes Coufines. Adieu, Beautés incomparables. Adieu, pures & céleftes ames. Adieu, tendres & inféparables amies, femmes uniques fur la terre. Chacune de vous eft le feul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'exiftoit que pour partager entre vous, tous les fentimens de fon ame, & qui ceffa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais....j'entends le fignal, & les cris des Matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vafte, mer immenfe, qui dois peut-être m'engloutir dans ton fein; puiffé-je retrouver fur les flots le calme qui fuit mon cœur agité!

Fin de la troifieme partie.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Made. de Wolmar A Made. d'Orbe.

Que tu tardes longtems à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, & qui pis est à t'en éloigner! l'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même tems chez l'une & chez l'autre.

Que faisons-nous, chere Cousine? Que d'instans précieux nous laissons perdre, quand il ne nous en reste plus à prodiguer! Les années se multiplient; la jeunesse commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur passager qu'elle offre est entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir! Te souvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems si charmans & si doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous séparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous disions en nous embrassant tristement: Ah! si jamais nous dispo-

fons de nous, on ne nous verra plus féparées? Nous en difpofons maintenant, & nous paffons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi! nous aimerions-nous moins? chere & tendre amie, nous le fentons toutes deux, combien le tems, l'habitude, & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiffoluble. Pour moi, ton abfence me paroît de jour en jour plus infupportable, & je ne puis plus vivre un inftant fans toi. Ce progrès de notre amitié eft plus naturel qu'il ne femble: il a fa raifon dans notre fituation, ainfi que dans nos caracteres. A mefure qu'on avance en âge tous les fentimens fe concentrent. On perd tous les jours quelque chofe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainfi par degrés, jufqu'à ce que n'aimant enfin que foi-même, on ait ceffé de fentir & de vivre avant de ceffer d'exifter. Mais un cœur fenfible fe défend de toute fa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il raffemble autour de lui toute fa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui refte; & il tient, pour ainfi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me femble éprouver déja, quoique jeune encore. Ah! ma chere, mon pauvre cœur a tant aimé! Il s'eft épuifé de fi bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverfes l'ont tellement abforbé qu'il n'y refte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu

m'as vue ſucceſſivement fille, amie, amante, épouſe, & mere. Tu ſais ſi tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens ſont détruits, d'autres ſont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'eſt plus; il ne me reſte que des pleurs à donner à ſa mémoire, & je ne goûte qu'à demi le plus doux ſentiment de la nature. L'amour eſt éteint, il l'eſt pour jamais, & c'eſt encore une place qui ne ſera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chere moitié de toi-même, & qui méritoit ſi bien ta tendreſſe & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides: Mais cet amour, ainſi que tous les autres, a beſoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans? Nos enfans nous ſont chers longtems avant qu'ils puiſſent le ſentir & nous aimer à leur tour; & cependant, on a ſi grand beſoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend; mais il ne me répond pas aſſez à ma fantaiſie; la tête ne lui en tourne pas comme à moi: ſa tendreſſe pour eux eſt trop raiſonnable; j'en veux une plus vive & qui reſſemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui ſoit auſſi folle que moi de mes enfans & des ſiens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus néceſſaire encore, par le plaiſir de parler ſans ceſſe de mes enfans, ſans donner de l'en-

nui. Je sens que je jouïs doublement des caresses de mon petit Marcellin, quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois; en voyant tous nos petits Bambins jouer ensemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation & à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pese de plus en plus, & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance, le mensonge & la crainte jusques dans les bras d'un époux, de n'oser ouvrir son cœur à celui qui le possede, & de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre? A qui, grand Dieu! faut-il déguiser mes plus secrettes pensées & céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être si content? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le ciel eût pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me sentir

fans ceffe indigne de toutes fes bontés pour moi. Mon cœur n'ofe accepter aucun témoignage de fon eftime, fes plus tendres careffes me font rougir, & toutes les marques de refpect & de confidération qu'il me donne fe changent dans ma confcience en opprobres & en fignes de mépris. Il eft bien dur d'avoir à fe dire fans ceffe; c'eft une autre que moi qu'il honore : ah ! s'il me connoiffoit, il ne me traiteroit pas ainfi ! Non, je ne puis fupporter cet état affreux ; je ne fuis jamais feule avec cet homme refpectable que je ne fois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeffer ma faute & à mourir de douleur & de honte à fes pieds.

Cependant les raifons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne foit une raifon de me taire. En confidérant l'état paifible & doux de ma famille, je ne penfe point fans effroi qu'un feul mot y peut caufer un défordre irréparable. Après fix ans paffés dans une fi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari fi fage & fi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de fon heureufe époufe, ni d'autre plaifir que de voir regner dans fa maifon l'ordre & la paix ? Contrifterai-je par des troubles domeftiques les vieux jours d'un pere que je vois fi content, fi charmé du bonheur de fa fille & de fon ami ? Expoferai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent

tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou scandaleuse, à se voir les tristes victimes de la discorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juste indignation, agité par la jalousie, & une mere infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar estimant sa femme; que sais-je ce qu'il sera ne l'estimant plus? Peut-être n'est-il si modéré que parce que la passion qui domineroit dans son caractere n'a pas encore eu lieu de se développer. Peut-être sera-t-il aussi violent dans l'emportement de la colere qu'il est doux & tranquille tant qu'il n'a nul sujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point aussi quelques-uns à moi-même? Six ans d'une vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeunesse, & faut-il m'exposer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis si longtems? Je te l'avoue, ma Cousine, je ne tourne point sans répugnance les yeux sur le passé; il m'humilie jusqu'au découragement, & je suis trop sensible à la honte pour en supporter l'idée sans retomber dans une sorte de désespoir. Le tems qui s'est écoulé depuis mon mariage est celui qu'il faut que j'envisage pour me rassurer. Mon état présent m'inspire une confiance que d'importuns souvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des sentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouse &

de mere m'éleve l'ame & me foutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi; il me femble que tout y refpire la vertu; ils chaffent de mon efprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eft la fauve-garde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleffe l'honnêteté que j'ai peine à me croire la même qui pût l'oublier autrefois. Je me fens fi loin de ce que j'étois, fi fûre de ce que je fuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eft étranger & que je ne fuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte fans ceffe en ton abfence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, réfolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiffer l'embarras, & ne fe fiant pas trop non plus, je penfe, à notre zele à le pourfuivre. Dans l'intervalle de fon départ à fon retour, je refterai feule avec mon mari, & je fens qu'il fera prefque impoffible que mon fatal fecret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu fais que M. de Wolmar quitte fouvent la compagnie & fait volontiers feul des promenades aux environs; il caufe avec les payfans; il

s'informe de leur ſituation; il examine l'état de leurs terres; il les aide au beſoin de ſa bourſe & de ſes conſeils. Mais quand nous ſommes ſeuls, il ne ſe promene qu'avec moi; il quitte peu ſa femme & ſes enfans, & ſe prête à leurs petits jeux avec une ſimplicité ſi charmante qu'alors je ſens pour lui quelque choſe de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendriſſement ſont d'autant plus périlleux pour la réſerve, qu'il me fournit lui-même les occaſions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui ſembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le ſens; mais puiſque tu veux que ce ſoit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autoriſe, reviens & fais de moins longues abſences; ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reſte importe aſſez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas ſeulement néceſſaire quand je ſuis avec mes enfans ou avec mon mari, mais ſur-tout quand je ſuis ſeule avec ta pauvre Julie, & la ſolitude m'eſt dangereuſe préciſément parce qu'elle m'eſt douce, & que ſouvent je la cherche ſans y ſonger. Ce n'eſt pas, tu le ſais, que mon cœur ſe reſſente encore de ſes anciennes bleſſures; non, il eſt guéri, je le ſens, j'en ſuis très ſûre, j'oſe me croire vertueuſe. Ce n'eſt point le préſent que je crains; c'eſt

le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel ; on s'attendrit par réminiscence ; on a honte de se sentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié, de regret, de repentir ; l'amour n'y a plus de part, il ne m'est plus rien ; mais je pleure les maux qu'il a causés ; je pleure le sort d'un homme estimable que des feux indiscrettement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas ! sans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le désespoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ses nouvelles. Près de quatre ans se sont écoulés depuis son départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est, a souffert mille désastres, qu'elle a perdu les trois quarts de ses équipages, que plusieurs vaisseaux sont submergés, qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus, il n'est plus. Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la tristesse bien plus cruelle auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah ! ma chere ! quelle ame c'étoit que la sienne ! .... comme il savoit aimer ! .... il méritoit de vivre .... il aura présenté devant le souverain

juge une ame foible, mais faine & aimant la vertu .... Je m'efforce en vain de chaffer ces triftes idées; à chaque inftant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a befoin de tes foins; & puifque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en caufer avec toi que d'y penfer toute feule.

Regarde que de raifons augmentent le befoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi! Plus fage & plus heureufe, fi les mêmes raifons te manquent, ton cœur fent-il moins le même befoin? S'il eft bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant fi peu de contentement de ta famille, quelle maifon te peut mieux convenir que celle-ci? Pour moi, je fouffre à te favoir dans la tienne; car malgré ta diffimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne fuis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour; c'eft que ta douleur eft toujours concentrée & folitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme fi tu rougiffois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne fuis point injufte comme toi; je ne blâme point tes regrets; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu ceffes d'honorer la mémoire d'un fi tendre époux; mais je te blâme, après avoir paffé tes

plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah! tu ne connois pas la véritable affliction! si tu y prens une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement? & l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines?

Voilà, ma chere, des considérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit, le mien est pris & je n'en changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne,

pour les travaux ruſtiques, & l'attachement que trois ans de ſejour m'ont donné pour ma maiſon de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'eſt de déménager avec toute une famille, & combien ce ſeroit abuſer de la complaiſance de mon pere de le tranſplanter ſi ſouvent. Hé bien, ſi tu ne veux pas quiter ton ménage & venir gouverner le mien, je ſuis réſolue à prendre une maiſon à Lauſanne où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange toi là-deſſus; tout le veut; mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conſervé, ma raiſon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout; tout ce que j'ai de bien me vient de toi; je ne vois rien qui ne m'y rappelle, & ſans toi je ne ſuis rien. Viens donc, ma bien-aimée, mon ange tutelaire; viens conſerver ton ouvrage, viens jouïr de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras ſur l'éducation de mes fils, je veillerai ſur celle de ta fille: nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaiſirs. Nous éleverons nos cœurs enſemble à celui qui purifia le mien par tes ſoins, & n'ayant plus rien à deſirer en ce monde nous attendrons en paix l'autre vie dans le ſein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

Réponse.

MON Dieu, Cousine, que ta lettre m'a donné de plaisir! Charmante prêcheuse! .... charmante, en vérité. Mais prêcheuse pourtant. Pérorant à ravir: des œuvres, peu de nouvelles. L'architecte Athénien! .... ce beau diseur! .... tu sais bien .... dans ton vieux Plutarque .... Pompeuses descriptions, superbe temple! .... quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni; l'air simple, grave & posé .... comme qui diroit, ta Cousine Claire .... D'une voix creuse, lente, & même un peu nasale .... *ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, & les mains de battre! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant, nous sommes ces deux architectes; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premiérement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois nécessaire; & puis, que tu me l'étois aussi; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y falloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule? Sans mentir tu es une éloquente personne! Oh bien, que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. A-

près cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, & selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non seulement, je résolus dès-lors de passer le reste de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé par plaisanterie me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, & me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés & à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses: ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te présenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mere, la fille, & leur bien, c'est-à-di-

re, la dot de celle ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'eſt déſormais ſon affaire & la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choiſis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar: ne le connoiſſois-tu point? Mon mari, Couſine? Oui, ton mari, Couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir, eſt celui qui t'en a ſu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai ſujet de tous ces entretiens myſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris. N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que quand tu lui propoſerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empreſſement, & ſe montrât un peu froid à conſentir. Il me fit là-deſſus une réponſe que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareil-

le. La voici. „ Petite Cousine, je connois Ju-
„ lie .... je la connois bien.... mieux qu'el-
„ le ne croit, peut-être. Son cœur est trop
„ honnête pour qu'on doive résister à rien de
„ ce qu'elle desire, & trop sensible pour qu'on
„ le puisse sans l'affliger. Depuis cinq ans que
„ nous sommes unis, je ne crois pas qu'elle
„ ait reçu de moi le moindre chagrin; j'espe-
„ re mourir sans lui en avoir jamais fait au-
„ cun." Cousine, songes-y bien: voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscrettement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenoit souvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de secondes noces, & que je t'aimois mieux que toute autre chose, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre; je perce jusqu'au plus profond de ton ame, & c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon, qui te faisoit si heureusement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant

que je ne fais pas mal prendre, & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire longtems, & tu t'es bientôt rassurée. Cependant, je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe, on n'achette la liberté que par l'esclavage, & il faut commencer par être servante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête homme & m'aimoit si tendrement que je l'aimai sincérement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avois conçue & détruisit les impressions que m'en avoit laissé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois désolé, & je sens qu'il falloit un aussi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'est de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous

nous

nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus souvent.

A cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta situation. Je n'ai pas besoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une passion mal réglée. Je les vis en frémissant. Si tu n'avois risqué que ta vie, peut-être un reste de gaité ne m'eut-il pas tout-à-fait abandonnée: mais la tristesse & l'effroi pénétrerent mon ame, & jusqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joye. Tu connus ma douleur, tu la sentis. Elle a beaucoup fait sur ton bon cœur, & je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes qui sont peut-être la cause de ton retour au bien.

Voilà comment s'est passé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge si depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois espérer d'en retrouver un autre qui fût autant selon mon cœur, & si je suis tentée de le chercher? Non, cousine, le mariage est un état trop grave; sa dignité ne va point avec mon humeur; elle m'attriste & me sied mal; sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant sept ans sept petites fois à mon aise! Je ne veux pas fai-

re comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore, & je crois que si j'étois homme, je m'accommoderois assez de moi. Mais me remarier, cousine! Ecoute; je pleure bien sincérement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parce que je l'avois déja pris.

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zele à les surmonter. Mais mon zele sera le plus fort, & avant que l'été se passe, j'espere me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'est à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y retrouver des vestiges de celui qui me la rendoit chere. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans appercevoir quelque signe de sa tendresse & de la bonté de son cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur

mon humeur? Si je pleure en ton abſence, & ſi je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'eſt que tu me conſoles de tout, & que je ne ſais plus m'affliger de rien quand je te poſſede.

Tu as dit bien des choſes en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur ; c'eſt de te chérir, quoique tu m'éclipſes. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire eſt le plus abſolu que je connoiſſe. Il s'étend juſques ſur les volontés, & je l'éprouve plus que perſonne. Comment cela ſe fait-il, couſine? Nous aimons toutes deux la vertu ; l'honnêteté nous eſt également chere, nos talens ſont les mêmes ; j'ai preſque autant d'eſprit que toi, & ne ſuis gueres moins jolie. Je ſais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en impoſes, tu me ſubjugues, tu m'atterres, ton génie écraſe le mien, & je ne ſuis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaiſons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'aſcendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foibleſſe que je blâmois me ſembloit preſque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans un autre. Enfin dans ce tems-là même, je ne t'abordois point ſans un certain mouvement de reſpect involontaire, & il eſt ſûr que toute ta douceur, toute la familiarité de

ton commerce étoit nécessaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois être ta servante. Explique si tu peux cette énigme ; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais si fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'est que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainsi dire un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire hommage, puisqu'ils ne l'auroient point eu sans lui. Je t'ai rendu d'importans services, j'en conviens ; tu m'en fais souvenir si souvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point ; sans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi ? Est-il possible de te voir longtems sans se sentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié ? Ne sais-tu pas que tout ce qui t'approche est par toi-même armé pour ta défense, & que je n'ai par-dessus les autres que l'avantage des gardes des Sésostris, d'être de ton âge & de ton sexe, & d'avoir été élevée avec toi ? Quoi qu'il en soit, Claire se console de valoir moins que Julie, en ce que sans Julie elle vaudroit bien moins encore ; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand besoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup si le sort nous eût séparés.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'est le risque de ton

ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidere je t'en conjure que ce qui porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler n'eſt qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous: car en de pareilles matieres il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſévelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpere, le cas peut devenir différent; mais encore faut-il que ce cas ſe préſente. En tout état de cauſe crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conſeils d'un infortuné dont tous les maux ſont ton ouvrage?

A l'égard des dangers de la ſolitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les ſache très-mal fondées. Tes fautes paſſées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du préſent, & tu le ſerois bien moins s'il te reſtoit plus de ſujet de l'être. Mais je ne puis te paſſer ton effroi ſur le ſort de notre pauvre

ami. A préſent que tes affections ont changé d'eſpece, crois qu'il ne m'eſt pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des preſſentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raiſon. Milord Edouard a reçu deux fois de ſes nouvelles, & m'a écrit à la ſeconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déja paſſé les dangers dont tu parles. Tu ſais cela auſſi bien que moi & tu t'affliges comme ſi tu n'en ſavois rien. Mais ce que tu ne ſais pas & qu'il faut t'apprendre, c'eſt que le vaiſſeau ſur lequel il eſt, a été vu il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faiſant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, ſelon ſa coutume de m'inſtruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des ſiennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ferons pas longtems ſans recevoir des nouvelles de notre philoſophe, & que tu en feras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort tu ne pleures de ce qu'il eſt en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! foſſe or qui quel miſer pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver laſſo!

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce eſpérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni ſeule ni la premiere, &

que l'exécution en eſt plus avancée que tu ne penſois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à ſe rejoindre que d'avoir à ſe ſéparer.

Hé bien, belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe eſt-il complet? Allons, qu'on ſe mette à genoux, qu'on baiſe avec reſpect cette lettre, & qu'on reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié.

LETTRE III.

A Madame d'Orbe.

MA Couſine, ma bienfaitrice, mon amie ; j'arrive des extrêmités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paſſé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémiſpheres ; j'ai vu les quatre parties du monde ; j'en ai mis le diametre entre nous ; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents nous ſuit au bout de l'univers, & partout où l'on ſe porte avec ſoi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup ſouffert ; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir ! Hélas, ils mettoient un ſi grand prix à la vie ! & moi je leur ai ſurvécu..... Peut-

être étois-je en effet moins à plaindre; les misères de mes compagnons m'étoient plus sensibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient souffrir plus que moi. Je me disois; je suis mal ici, mais il est un coin sur la terre où je suis heureux & paisible, & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois sur l'océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances; Milord Edouard m'apprend que vous jouïssez toutes deux de la paix & de la santé, & que si vous, en particulier, avez perdu le doux nom d'épouse, il vous reste ceux d'amie & de mere, qui doivent suffire à votre bonheur.

Je suis trop pressé de vous envoyer cette Lettre pour vous faire à présent un détail de mon voyage. J'ose espérer d'en avoir bientôt une occasion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légere idée, plus pour exciter que pour satisfaire votre curiosité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de vous parler, & suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le Commandant ait ramené de son escadre.

J'ai vû d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, & dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'empire. J'ai vû les côtes du Brésil, où Lisbonne & Londres puisent

leurs

ſeurs tréſors, & dont les peuples miſérables foulent aux pieds l'or & les diamans ſans oſer y porter la main. J'ai traverſé paiſiblement les mers orageuſes qui ſont ſous le cercle antarcti-que; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempête:

E in mar dubbioſo ſotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e 'l vento infido.

J'ai vu de loin le ſéjour de ces prétendus géans (*m*) qui ne ſont grands qu'en courage, & dont l'indépendance eſt plus aſſurée par une vie ſimple & frugale que par une haute ſtature. J'ai ſéjourné trois mois dans une Iſle déſerte & délicieuſe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui ſemble être confinée au bout du monde pour y ſervir d'azile à l'innocence & à l'amour perſécutés: mais l'avide Européen ſuit ſon humeur farouche en empê-chant l'Indien paiſible de l'habiter, & ſe rend juſtice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu ſur les rives du Mexique & du Pérou le même ſpectacle que dans le Bréſil: j'en ai vu les rares & infortunés habitans, triſtes reſtes de deux puiſſans peuples, accablés de fers, d'op-probres & de miſeres au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel en pleurant les tré-ſors qu'il leur à prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entiere ſans réſiſtance & ſans

(*m*) Les Patagons.

défenſeurs. Tel eſt le droit de la guerre parmi les peuples ſavans, humains & polis de l'Europe. On ne ſe borne pas à faire à ſon ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé preſque toute la partie occidentale de l'Amérique; non ſans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du monde ſous l'empire d'une ſeule puiſſance, qui tient pour ainſi dire en ſa main les clefs d'un Hémiſphere du globe.

Après avoir traverſé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau ſpectacle. J'ai vu la plus nombreuſe & la plus illuſtre nation de l'univers ſoumiſe à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célebre, & n'ai plus été ſurpris de le trouver eſclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proye au premier venu, & le ſera juſqu'à la fin des ſiecles. Je l'ai trouvé digne de ſon ſort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup ſans rien dire, plein d'eſprit ſans aucun génie, abondant en ſignes & ſtérile en idées; poli, complimenteur, adroit fourbe & frippon; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en ſimagrées & ne connoît d'autre humanité que les ſalutations & les révérences. J'ai ſurgi dans une ſeconde Iſle déſerte plus incon-

nue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point; ne suis-je pas désormais partout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste océan où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre le fer & los flammes. Dans un combat assez court j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joye des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés & les gémissemens des mourans. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrêmité de l'Afrique, par les soins de ce peuple avare, patient & laborieux qui a vaincu par le tems & la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes & malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de trou-

peaux d'efclaves. A leur vil afpect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes femblables changée en bêtes pour le fervice des autres, j'aï gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier dont l'exemple & la liberté rétabliffoient à mes yeux l'honneur de mon efpece, pour lefquels la douleur & la mort ne font rien, & qui ne craignent au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un foldat, un pilote, un fage, un grand homme, & pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomfton : Mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier ; c'eft quelqu'un qui reffemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puiffe confoler de leur perte un cœur qui fut les aimer.

Comment vous parler de ma guérifon? C'eft de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus fage que je ne fuis parti? J'ofe le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur; vous favez s'il eft poffible qu'elle s'en efface; mais fon empire eft plus digne d'elle, & fi je ne me fais pas illufion elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma coufine, il me femble que fa vertu m'a fubjugué, que je ne fuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais,

que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plutôt, il me femble que mes fentimens ne fe font pas affoiblis, mais rectifiés, & avec quelque foin que je m'examine, je les trouve auffi purs que l'objet qui les infpire. Que puis-je vous dire de plus jufqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi? Je fuis fincere & vrai; je veux être ce que je dois être; mais comment répondre de mon cœur a ec tant de raifons de m'en défier? Suis-je le maître du paffé? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré? Comment diftinguerai-je par la feule imagination ce qui eft de ce qui fut? & comment me repréfenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante? Quoi que vous penfiez, peut-être, du motif fecret de mon empreffement, il eft honnête & raifonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au moins, de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laiffez-moi voir Julie & je faurai ce que je fuis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je pafferai près de vous, & je ne vous verrois point! Penfez-vous que cela fe puiffe? Eh! fi vous aviez la barbarie de l'exiger vous mériteriez de n'être pas obéïe! mais pourquoi l'exigeriez-vous? N'êtes-vous pas cette même Claire, auffi bonne & compatiffante que vertueufe & fage, qui daigna m'aimer dès fa plus tendre

jeuneſſe, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout. Non, non, chere & charmante amie, un ſi cruel refus ne ſe oit ni de vous ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma miſere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je dépoſerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y conſentirez. Je la verrai, elle y conſentira. Vous connoiſſez trop bien toutes deux mon reſpect pour elle. Vous ſavez ſi je ſuis homme à m'offrir à ſes yeux en me ſentant indigne d'y paroître. Elle a déploré ſi longtems l'ouvrage de ſes charmes, ah qu'elle voye une fois l'ouvrage de ſa vertu!

P. S. Milord Edouard eſt retenu pour quelque tems encore ici par des affaires; s'il m'eſt permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous?

LETTRE IV.

De M. de Wolmar.

QUOIQUE nous ne nous connoiſſions pas encore, je ſuis chargé de vous écrire. La plus ſage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir ſon cœur à ſon heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre ſa mai-

ſon. L'innocence & la paix y regnent; vous y trouverez l'amitié, l'hoſpitalité, l'eſtime, la confiance. Conſultez votre cœur, & s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez ſans crainte. Vous ne partirez point d'ici ſans y laiſſer un ami.

Wolmar.

P. S. Venez, mon ami; nous vous attendons avec empreſſement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

De Madᵉ. d'Orbe,

Et dans laquelle étoit incluſe la précédente.

BIEN arrivé! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux; car je prétends que ce nom (*n*) vous demeure, au moins dans notre ſociété. C'eſt, je crois, vous dire aſſez qu'on n'entend pas vous en exclurre, à moins que cette excluſion ne vienne de vous. En voyant par la Lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raiſon les for-

(*n*) C'eſt celui qu'elle lui avoit donné devant ſes gens dans ſon précédent voyage. Voyez III. partie, Lettre XIV.

ce à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils, il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage, & je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser & de vous voir paisible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délaisser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La derniere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrêmité; mais à présent qu'elle se porte bien & que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle & presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

A Milord Edouard.

Je me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne faurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranfporté, ne peut fe contenir au dedans de moi; il a befoin de s'épancher. Vous qui l'avez fi fouvent garanti du défefpoir, foyez le cher dépofitaire des premiers plaifirs qu'il ait goûtés depuis fi longtems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu fa voix; fes mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joye à me voir; elle m'a appellé fon ami, fon cher ami; elle m'a reçu dans fa maifon; plus heureux que je ne fus de ma vie je loge avec elle fous un même toit, & maintenant que je vous écris, je fuis à trente pas d'elle!

Mes idées font trop vives pour fe fuccéder; elles fe préfentent toutes enfemble; elles fe nuifent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une fi longue abfence m'étois-je livré près de vous aux premiers tranfports de mon cœur en embraffant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous fongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fites defirer dans l'efpoir

de m'y foulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer fitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me propofâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permiffion d'y venir! je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en fongeant que j'allois m'approcher d'elle je fentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous fommes quittes, ce feul fentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une chofe à remarquer, c'eft que je commençai de voir fous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais forti de mon cœur. Jufques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de fa premiere jeuneffe. J'avois toujours vû fes beaux yeux animés du feu qu'elle m'infpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; fon amour & le mien fe mêloient tellement avec fa figure que je ne pouvois les en féparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente! Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à fa beauté. Elle avoit eu la petite vérole! elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refufoit opiniâtrement des taches fur ce char-

mant visage, & sitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce moment qui devoit passer si vîte, revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le cœur me battit fortement, en me disant, elle est-là. La même chose venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où elle n'est pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, & se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas! ce lieu seul est habité; tout le reste de l'univers est vuide.

Plus j'approchois de la Suisse, plus je me sentois ému. L'instant où, des hauteurs du Jura je découvris le lac de Genève fut un instant d'extase & de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri où des torrens de plaisirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes si salutaire & si pur; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'orient; cette terre riche & fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil

humain fut jamais frappé ; ce féjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'afpect d'un peuple heureux & libre ; la douceur de la faifon, la férénité du climat ; mille fouvenirs délicieux qui réveilloient tous les fentimens que j'avois goûtes ; tout cela me jettoit dans des tranfports que je ne puis décrire, & fembloit me rendre à la fois la jouïffance de ma vie entiere.

En defcendant vers la côte, je fentis une impreffion nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me refferroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la caufe, croiffoit à mefure que j'approchois de la ville ; il rallentiffoit mon empreffement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence que j'avois fait jufques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai la fenfation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus faifi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de refpirer ; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'ofai jamais nommer fa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de deffus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me reftoient à faire pour un répit, je me réjouïs de ce qui m'eût défolé dans un autre tems ; mais j'appris avec un vrai cha-

grin que Made. d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient : il me fut impossible d'avaler un seul morceau; je suffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le désespoir; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fixés sur l'avenue, j'attendois dans des transes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me

fens treffaillir; je me retourne, je la vois, je la fens. O Milord! ô mon ami! .... je ne puis parler.... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, refpect humain. Son regard, fon cri, fon gefte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puife dans fes bras la chaleur & la vie; je petille de joye en la ferrant dans les miens. Un tranfport facré nous tient dans un long filence étroitement embraffés, & ce n'eft qu'après un fi doux faififfement que nos voix commencent à fe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit-là; je le favois, je le voyois; mais qu'aurois-je pu voir? Non, quand l'univers entier fe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces careffes, tendres prémices d'une amitié pure & fainte que nous emporterons dans le ciel!

Cette premiere impétuofité fufpendue, Madᵉ. de Wolmar me prit par la main, & fe retournant vers fon mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me fentis pénétré; quoiqu'il foit mon ancien ami, je ne vous le préfente pas, je le reçois de vous, & ce n'eft qu'honoré de votre amitié qu'il aura déformais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embraffant, ils feront anciens à leur



H. Gravelot inv. J. Folkema sculp.

La confiance des belles ames.

tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ſes embraſſemens ; mais mon cœur venoit de s'épuiſer, & je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcene, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remiſé ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amere & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore ; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouïſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légeres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité ; ſa contenance, non moins modeſte, eſt moins timide ; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manieres contraintes mêlées de tendreſſe & de honte ; & ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions-nous dans le ſallon qu'elle diſ-

parut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas feule. Qui penfez-vous qu'elle amenoit avec elle? Milord, c'étoient fes enfans! fes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déja fur leur phyfionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet afpect? Cela ne peut ni fe dire ni fe comprendre; il faut le fentir. Mille mouvemens contraires m'affaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux fouvenirs vinrent partager mon cœur. O fpectacle! ô regrets! Je me fentois déchirer de douleur & tranfporter de joye. Je voyois, pour ainfi dire, multiplier celle qui me fut chere. Hélas! je voyois au même inftant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes fembloient fe multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie; ils feront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Auffi-tôt ces deux petites créatures s'empresserent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careffes tournerent vers l'attendriffement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preffant contre ce cœur agité; chers & aimables enfans, dis-je avec un foupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiffiez-vous reffembler à ceux de qui vous tenez la vie; & faire un jour par les vôtres la confolation de leurs amis infortunés.

nés. Made. de Wolmar enchantée me ſauta au cou une ſeconde fois & ſembloit me vouloir payer par ſes careſſes de celles que je faiſois à ſes deux fils. Mais quelle différence du premier embraſſement à celui-là! Je l'éprouvai avec ſurpriſe. C'étoit une mere de famille que j'embraſſois; je la voyois environnée de ſon époux & de ſes enfans; ce cortege m'en impoſoit. Je trouvois ſur ſon viſage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord; je me ſentois forcé de lui porter une nouvelle ſorte de reſpect: ſa familiarité m'étoit preſque à charge; quelque belle qu'elle me parût j'aurois baiſé le bord de ſa robe de meilleur cœur que ſa joue: Dès cet inſtant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduiſit enſuite au logement qui m'étoit deſtiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement; il n'eſt point celui d'un étranger, il ne ſera plus celui d'un autre, & déſormais il reſtera vuide ou occupé par vous. Jugez ſi ce compliment me fut agréable! mais je ne le méritois pas encore aſſez pour l'écouter ſans confuſion. M. de Wolmar me ſauva l'embarras d'une réponſe. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit ſi bien que je me trouvai plus à mon aiſe, & prenant le ton d'un homme inſtruit de mes anciennes erreurs, mais plein de

confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à son enfant, & me mit à force d'estime dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé, je n'oublierai point que j'ai la sienne & la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur se resserre à ses bienfaits? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer soit le mari de Julie?

Cette journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de Made. de Wolmar, son mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je restai seul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire? comment débuter? Oserois-je rappeller nos anciennes liaisons, & des tems si présens à ma mémoire? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés ou que je ne m'en souciasse plus? Quel supplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de son cœur! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance; le feu me montoit au visage; je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, & je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle con-

ſerva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler ſur le même ton ; ſeulement, je crus voir qu'elle eſſayoit d'y mettre encore plus de gaité & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me raſſurer & à ſortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en ſavoir les détails ; ceux, ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle n'ignoroit pas, diſoit-elle, que ſon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah Julie ! lui dis-je avec triſteſſe, il n'y a qu'un moment que je ſuis avec vous ; voulez-vous déja me renvoyer aux Indes ? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Allors elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire ſans lui retracer les peines que j'avois ſouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée ; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, & ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence

exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de fourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit; vous voyez un exemple de la franchife qui regne ici. Si vous voulez fincérement être vertueux, apprenez à l'imiter: c'eft la feule priere & la feule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice eft de mettre du myftere aux actions innocentes, & quiconque aime à fe cacher a tôt ou tard raifon de fe cacher. Un feul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'eft celui-ci: Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus eftimable des hommes ce Romain qui vouloit que fa maifon fût conftruite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faifoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous propofer. Choififfez librement celui qui vous conviendra le mieux; mais choififfez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de fa femme & la mienne, il me dit en la ferrant; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle foit indiffoluble. Embraffez votre fœur & votre amie: traitez-la toujours comme telle; plus vous ferez familier avec elle, mieux je penferai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme fi j'étois préfent, ou devant moi comme fi je n'y étois pas; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti,

vous le pouvez ſans inquiétude; car comme je me réſerve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaîra, tant que je ne dirai rien, vous ſerez ſûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce diſcours m'auroit fort embarraſſé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une ſi grande autorité ſur moi que j'y étois déja preſque accoutumé. Nous recommençâmes à cauſer paiſiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin ſon mari en m'interrompant, dans l'entretien de tout à l'heure diſiez-vous *Madame?* Non, dis-je un peu déconcerté; mais la bienſéance ... la bienſéance, reprit-il, n'eſt que le maſque du vice; où la vertu regne, elle eſt inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma préſence, ou *Madame* en particulier; cela m'eſt indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois à faire, & je réſolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuiſé de fatigue avoit grand beſoin de nourriture, & mon eſprit de repos: je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'abſence & de douleurs, après de ſi longues courſes, je me diſois dans une ſorte de raviſſement, je ſuis avec Julie, je la vois, je lui parle; je ſuis à table avec elle, elle me voit ſans inquiétude, elle me reçoit ſans crainte, rien

ne trouble le plaiſir que nous avons d'être enſemble. Douce & précieuſe innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je commence d'exiſter ſans ſouffrir !

Le ſoir en me retirant je paſſai devant la chambre des maîtres de la maiſon ; je les y vis entrer enſemble ; je gagnai triſtement la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'eſt paſſée cette premiere entrevue, deſirée ſi paſſionnément, & ſi cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je ſuis ſeul ; je me ſuis efforcé de ſonder mon cœur ; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'eſt impoſſible de juger ſitôt de mon véritable état. Tout ce que je ſais trais-certainement c'eſt que ſi mes ſentimens pour elle n'ont pas changé d'eſpece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aſpire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le deſirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lauſanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu ſa couſine ; cette aimable & chere amie à qui je dois tant, qui partagera ſans ceſſe avec vous mon amitié, mes ſoins, ma reconnoiſſance, & tous les ſentimens dont mon cœur eſt reſté le maître. A mon retour je ne

tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis & je veux m'obferver de près. Je fais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me foit d'habiter cette maifon ; je l'ai réfolu, je le jure ; fi je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en fortirai dans l'inftant.

LETTRE VII.

De Mad^e. de Wolmar à Mad^e. d'Orbe.

Si tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaifir avant ton départ d'embraffer ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui ; mais une efpece de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans fa chambre, & il a été faigné ce matin. D'ailleurs, j'avois bien réfolu, pour te punir, de ne le pas laiffer partir fitôt, & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de longtems. Vraiment cela feroit bien imaginé qu'il vit féparément les inféparables !

En vérité, ma Coufine, je ne fais quelles vaines terreurs m'avoient fafciné l'efprit fur ce voyage, & j'ai honte de m'y être oppofée avec tant d'obftination. Plus je craignois de le revoir, plus je ferois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu ; car fa préfence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pou-

voient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi: mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue & de ce que j'éprouvois jadis que je tire la sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois gueres imaginé possible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, & j'eus moi-même de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire & peut-être la secrette honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi je ne sais quelle contenance servile & basse dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime; il tient avec assurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts; il ne craint ni de se

faire

faire tort ni de me faire affront en louant les chofes louables, & l'on fent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & fûr de lui-même, qui tire de fon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auffi que l'ufage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet ; qu'il eft moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obfervé, moins preffé d'établir des propofitions univerfelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'efprit de fiftêmes ; de forte qu'il eft devenu moins brillant & plus raifonnable, & qu'on s'inftruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'eft plus fi favant.

Sa figure eft changée auffi & n'eft pas moins bien ; fa démarche eft plus affurée ; fa contenance eft plus libre ; fon port eft plus fier, il a rapporté de fes campagnes un certain air martial qui lui fied d'autant mieux, que fon gefte, vif & prompt quand il s'anime, eft d'ailleurs plus grave & plus pofé qu'autrefois. C'eft un marin dont l'attitude eft flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paffés, fon vifage eft celui de l'homme dans fa perfection & joint au feu de la jeuneffe la majefté de l'âge mûr. Son teint n'eft pas reconnoiffable ; il eft noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma

chere, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me surprends souvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'examiner. Après une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité ; mais si cette curiosité semble tenir de l'ancien empressement, quelle différence dans la maniere aussi bien que dans le motif. Si nos regards se rencontrent moins souvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il semble que nous ayons une convention tacite pour nous considérer alternativement. Chacun sent, pour ainsi dire, quand c'est le tour de l'autre, & détourne les yeux à son tour. Peut-on revoir sans plaisir, quoique l'émotion n'y soit plus, ce qu'on aima si tendrement autrefois, & qu'on aime si purement aujourd'hui ? Qui sait si l'amour-propre ne cherche point à justifier les erreurs passées ? Qui sait si chacun des deux quand la passion cesse de l'aveugler n'aime point encore à se dire, je n'avois pas trop mal choisi ? Quoi qu'il en soit, je te le répete sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'ose croire qu'après la vertu, je

ſuis ce qu'il aime le mieux au monde. Je ſens qu'il s'honore de mon eſtime ; je m'honore à mon tour de la ſienne & mériterai de la conſerver. Ah! ſi tu voyois avec quelle tendreſſe il careſſe mes enfans, ſi tu ſavois quel plaiſir il prend à parler de toi; Couſine, tu connoîtrois que je lui ſuis encore chere!

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'eſt que M. de Wolmar la partage, & qu'il en penſe par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête homme en doute ſur lui-même; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouïrons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déja par vous dire que ſon caractere me plaît, & que je l'eſtime ſur-tout par un côté dont il ne ſe doute gueres, ſavoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire ; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la premiere épreuve que je lui deſtinois; il doit s'en préſenter une ſeconde ſur laquelle je l'obſerverai; après quoi je ne l'obſerverai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne

prouve autre chofe que la franchife de fon caractere; car jamais il ne put fe réfoudre autrefois, à prendre un air foumis & complaifant avec mon pere, quoiqu'il y eût un fi grand intérêt & que je l'en euffe inftamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique reffource & ne pus lui favoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas eft bien différent, reprit mon mari; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée fur l'oppofition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni fiftêmes ni préjugés, je fuis fûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait; un homme fans paffion ne peut infpirer d'averfion à perfonne: Mais je lui ai ravi fon bien, il ne me le pardonnera pas fitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il fera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me careffoit à préfent il feroit un fourbe; s'il ne me careffoit jamais il feroit un monftre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en fommes, & je commence à croire que le ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaifantes de mon mari. Mais je fuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails: tu ne mérites pas que j'aye tant de plaifir à m'entretenir avec toi; j'ai réfolu de ne te plus rien dire, & fi tu veux en favoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te dise encore ce qui vient de se passer au sujet de cette Lettre. Tu sais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévû me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il sut essuyer mes pleurs & dissiper ma honte. Soit que je ne lui eusse rien appris, comme tu l'as assez raisonnablement conjecturé, soit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir; non seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir redoublé de soins, de confiance, d'estime, & vouloir me dédommager à force d'égards de la confusion que cet aveu m'a coûtée. Ma cousine, tu connois mon cœur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite!

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je puisse employer; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque Lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu

de cette maniere, & si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma Lettre il s'est moqué de moi, & n'a pas eu la complaisance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus; comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé: le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette Lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue; étoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit? Hé bien, a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux; le mariage est un état trop austere & trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumieres, & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matieres. Quoique

vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en soient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere; & si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne serez à votre aise ni avec l'un ni avec l'autre. C'est pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainsi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déja la juste honte de me louer en ma présence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaisir de dire à votre amie combien votre mari vous est cher, à moi celui de penser que dans vos plus secrets entretiens vous aimez à parler bien de lui? Julie! Julie! a-t-il ajouté en me serrant la main, & me regardant avec bonté; vous abaisserez-vous à des précautions si peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous estimer votre prix?

Ma chere amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable; mais je ne fais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye il m'éleve au dessus de moi-même, & je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

Réponse.

COMMENT, Cousine! notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique? Ce n'est pas lui, je t'en avertis, que j'accuse de ce délai; car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi: mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis son ancien métier d'esclave, & je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliste comme moi fasse les avances, & que toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir & crotu, (*o*) qui a passé quatre fois sous le soleil & vu le pays des épices! Mais tu me fais rire surtout quand tu te presses de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien savoir de quoi tu te mêles? C'est mon métier de quereller; j'y prends plaisir, je m'en acquitte à

(*o*) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

merveilles, & cela me va très-bien: mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'est point du tout ton fait. En revanche, si tu savois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil suppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu passerois ta vie à demander pardon, sinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à présent demande-moi pardon de toutes manieres. Le beau projet que celui de prendre son mari pour son confident, & l'obligeante précaution pour une aussi sainte amitié que la nôtre! Amie injuste, & femme pusillanime! à qui te fieras-tu de ta vertu sur la terre, si tu te défies de tes sentimens & des miens? Peux-tu, sans nous offenser toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds sacrés où tu vis? J'ai peine à comprendre comment la seule idée d'admettre un tiers dans les secrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aise avec toi; mais si je savois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaisir à t'écrire; insensiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réserve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous exposoit ta sotte défiance, si ton mari n'eût été plus sage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne ne vouloir point

lire ta Lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'efpérois, & moins que je ne le fuis moi-même à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces fages contemplatifs qui ont paffé leur vie à l'étude du cœur humain en favent moins fur les vrais fignes de l'amour que la plus bornée des femmes fenfibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta Lettre entiere eft employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apoftille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apoftille, il y a dix ans, mon enfant, je ne fais comment tu aurois fait, mais l'ami y feroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore obfervé l'attention que tu as mife à examiner fon hôte, & le plaifir que tu prends à le décrire; mais il mangeroit Ariftote & Platon avant de favoir qu'on regarde fon amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un fang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obfervés feroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te feront échappés. Quelque différent que ton hôte foit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore fi ton cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en foit, tu détournes les yeux quand

il te regarde ; c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, couſine? Tu ne les baiſſes donc plus ? car ſûrement tu n'as pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela ?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un Mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis ; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoît trop bien pour s'en allarmer. Le moyen que dans un cœur ſi tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour! Ecoute, couſine, tout ce que je te dis-là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès ſont ſenſibles & c'eſt beaucoup. Je ne comptois que ſur ta vertu, & je commence à compter auſſi ſur ta raiſon : je regarde à préſent ta guériſon ſinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as préciſément aſſez fait pour te rendre inexcuſable ſi tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apoſtille j'avois déja remarqué le petit article que tu as eu la franchiſe de ne pas ſupprimer ou modifier en ſongeant qu'il ſeroit vu de ton mari. Je ſuis ſûre qu'en

le lisant il eût s'il se pouvoit redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général, ta Lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne feroit rien pour une autre ; mais, cousine, souviens-t'en toujours, celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre; tu sais qu'à celle de notre ami, j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à présent si tu savois dans quel embarras m'a mis cette courte absence & combien j'ai d'affaires à la fois, tu sentirois l'impossibilité où je suis de quitter derechef ma maison sans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre six mois plutôt? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier & un peu à loisir avec notre philosophe; soit pour sonder & raf-

fermir fon cœur; foit pour lui donner quelques avis utiles fur la maniere dont il doit fe conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puiffes lui parler bien librement là-deffus, & je vois par ta lettre même qu'il a befoin de confeil. Nous avons pris une fi grande habitude de le gouverner, que nous fommes un peu refponfables de lui à notre propre confcience, & jufqu'à ce que fa raifon foit entiérement libre, nous y devons fuppléer. Pour moi, c'eft un foin que je prendrai toujours avec plaifir; car il a eu pour mes avis des déférences coûteufes que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'eft plus, que j'eftime & que j'aime autant que lui. Je lui réferve auffi pour fon compte le plaifir de me rendre ici quelques fervices. J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineufes où j'aurai befoin à mon tour de fes lumieres & de fes foins. Au refte, je compte ne le garder que cinq ou fix jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, fitôt qu'il fera remis, de me l'envoyer, c'eft-à-dire, de le laiffer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu fais bien que fi je ris quand je pleure & n'en fuis pas

moins affligée, je ris auffi quand je gronde & n'en fuis pas moins en colere. Si tu es bien fage, & que tu faffes les chofes de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit préfent qui te fera plaifir & très-grand plaifir; mais fi tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? Porte-t-il un grand fabre? a-t-il bien la mine d'un flibuftier? Mon Dieu, que je fuis curieufe de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE IX.

De Claire à Julie.

TIENS, Coufine, voilà ton efclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté fes fers de fi bon cœur qu'on voit qu'il eft tout fait pour fervir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaife, fi j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer fitôt. Je l'ai donc gardé fans fcrupule; mais j'ai eu celui de n'ofer le loger dans ma maifon. Je me fuis fenti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les ferviles bien-

féances & fied fi bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occafion fans favoir pourquoi ; & tout ce qu'il y a de fûr, c'eft que je ferois plus portée à me reprocher cette réferve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, fais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit fi paifiblement ici? Premiérement il étoit avec moi, & je prétends que c'eft déja beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit fervice dans mes affaires; un ami ne s'ennuye point à cela. Une troifieme chofe que tu as déja devinée, quoique tu n'en faffes pas femblant, c'eft qu'il me parloit de toi, & fi nous ôtions le tems qu'a duré cette cauferie de celui qu'il a paffé ici, tu verrois qu'il m'en eft fort peu refté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaifie de s'éloigner de toi pour avoir le plaifir d'en parler? Pas fi bizarre qu'on diroit bien. Il eft contraint en ta préfence; il faut qu'il s'obferve inceffamment; la moindre indifcrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le feul devoir fe laiffe entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui nous fut cher on fe permet d'y fonger encore. Si l'on étouffe un fentiment devenu coupable, pourquoi fe reprocheroit-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point? Le doux fouvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel? Voilà, je penfe, un raifonnement qui t'iroit mal, mais qu'après

tout il peut se permettre. Il a recommencé, pour ainsi dire, la carriere de ses anciennes amours. Sa premiere jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ses confidences; il rappelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente .... sans doute, il les embéllissoit!

Il m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du respect & de l'admiration que de l'amour ; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassurée sur son cœur que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop sensible un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton ; mais j'ai remarqué depuis longtems que personne ne peut ni te voir ni penser à toi de sang-froid, & si l'on y joint un sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile & peut-être impossible qu'avec la vertu la plus austere il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi ; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible, je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même: mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisable & cor-

corrompre lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, & je te prie d'y faire attention; évite les détails sur le passé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me serois mise à genoux s'il m'eût laissé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur & l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un transport d'indignation me le faisant toucher attaché sur son cœur, le voilà, m'a-t-il dit d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine: le voilà ce portrait, le seul bien qui me reste & qu'on m'envie encore: soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, cousine, soyons sages & laissons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui s'il s'obstine à le garder.

Après avoir bien épanché & soulagé son cœur, il m'a paru assez tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le tems & la raison ne l'avoient point fait changer de systême, & qu'il bornoit toute son ambition à passer sa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête,

ſi convenable à ſon caractere & ſi digne de la reconnoiſſance qu'il doit à des bienfaits ſans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le ſi'ence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite aſſez ſinguliere de ton mari & à d'autres indices, je ſoupçonne qu'il a ſur notre ami quelque vue ſecrette qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire & fions-nous à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manieres, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru: mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phyſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois? Malgré ce que tu m'en avois écrit je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui, dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive, ſe piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entiérement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari; mais il

aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler, & ne m'a point débité là-dessus des maximes galantes. Il a caressé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts & s'est plaint que je la gâtois; il s'est livré avec zele à mes affaires & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau; je me serois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours; mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il sait les bons airs (*p*). A table, je lui ai demandé souvent sa tabatiere qu'il n'appelle pas sa boîte; toujours il me l'a présentée avec la main, jamais sur une assiette comme un laquais; il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au

(*p*) A Paris on se pique surtout de rendre la société commode & facile, & c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette facilité. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces usages naissent & passent comme un éclair. Le savoir-vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour. Le tout pour être simple.

moins par repas & je parie que s'il nous reſtoit cet hiver, nous le verrions, aſſis avec nous autour du feu, ſe chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, couſine; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conſervé cette bonhommie. Au reſte, il me ſemble que tu dois trouver notre philoſophe empiré dans un ſeul point; c'eſt qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent; ce qui ne peut ſe faire qu'à ton préjudice; ſans aller pourtant, je penſe, juſqu'à le raccommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il eſt plus grave & plus ſérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le-moi bien ſoigneuſement juſqu'à mon arrivée. Il eſt préciſément comme il me le faut, pour avoir le plaiſir de le déſoler tout le long du jour.

Admire ma diſcrétion; je ne t'ai rien dit encore du préſent que je t'envoye, & qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma Lettre, & toi qui ſais combien j'en ſuis idolâtre & combien j'ai raiſon de l'être; toi dont l'avarice étoit ſi en peine de ce préſent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle eſt déja dans tes bras; elle eſt plus heureuſe que ſa mere; mais dans deux mois je ſerai plus heureuſe qu'elle; car je ſentirai mieux mon bonheur. Hélas! chere couſine, ne m'as-tu pas déja toute entiere? où tu es, où eſt ma

fille, que manque-t-il encore de moi? La voilà, cette aimable enfant; reçois-la comme tienne; je te la cede, je te la donne, je résigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré; sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta bru, & pour me la rendre plus chere encore, fais-en s'il se peut une autre Julie. Elle te ressemble déja de visage; à son humeur, j'augure qu'elle sera grave & prêcheuse; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuse d'avoir fomentés, tu verras que ma fille se donnera les airs d'être ma cousine; mais plus heureuse elle aura moins de pleurs à verser & moins de combats à rendre. Si le ciel lui eût conservé le meilleur des peres, qu'il eût été loin de gêner ses inclinations, & que nous serons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois déja s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déja plus se passer de son petit Mali, & que c'est en partie pour cela que je te la renvoye? J'eus hier avec elle une conversation dont notre ami se mouroit de rire. Premiérement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui suis toute la journée sa très-humble servante, & ne puis résister à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite Maman par excellence, qu'on va chercher avec joye, & dont on aime mieux les re-

ſus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les tranſports que tu peux penſer ; mais pour l'embarraſſer, j'ajoutai que tu m'enverrois à ſa place le petit Mali, & ce ne fut plus ſon compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire ? Je répondis que je voulois le prendre pour moi ; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit Mali ? Non, dit-elle aſſez ſéchement. Non ? Mais ſi je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera ? Maman. J'aurai donc la préférence, car tu ſais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite Maman ne veut jamais que la raiſon ! Comment, Mademoiſelle, n'eſt-ce pas la même choſe ? La ruſée ſe mit à ſourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raiſon ne me donneroit-elle pas le petit Mali ? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas ? Autre ſourire auſſi malin que le premier. Parle franchement, eſt-ce que tu me trouves trop vieille pour lui ? Non, Maman ; mais il eſt trop jeune pour vous.... Couſine, un enfant de ſept ans ! .... En vérité, ſi la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déja tourné.

Je m'amuſai à la provoquer encore. Ma chere Henriette, lui dis-je en prenant mon ſérieux, je t'aſſure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc ? s'écria-t-elle d'un air allarmé.

C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi. Oh Maman, n'eſt-ce que cela? Je le rendrai ſage. Et ſi par malheur il te rendroit folle? Ah! ma bonne Maman, que j'aimerois à vous reſſembler! Me reſſembler! impertinente? Oui, Maman: vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi: hé bien, moi, je ſerai folle de lui: voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le juſtifier, quoiqu'il m'enchante, mais te montrer ſeulement que ta fille aime déja bien ſon petit Mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi bien je vois, par l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu, ma chere inſéparable; compte que le tems approche, & que les vendanges ne ſe feront pas ſans moi.

LETTRE X.

A Milord Edouard.

QUE de plaiſirs trop tard connus je goûte depuis trois ſemaines! La douce choſe de couler ſes jours dans le ſein d'une tranquille ami-

tié, à l'abri de l'orage des paſſions impétueuſes! Milord que c'eſt un ſpectacle agréable & touchant que celui d'une maiſon ſimple & bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni ſans appareil, ſans éclat, tout ce qui répond à la véritable deſtination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la ſaiſon, la vaſte plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le ſauvage aſpect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuſe Iſle de Tinian. Je crois voir s'accomplir les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une ſociété ſelon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux perſonnes pour que tout mon bonheur y ſoit raſſemblé, & j'ai l'eſpoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Made. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaiſirs ſi doux & ſi purs que j'apprends à goûter où je ſuis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domeſtique qui annonce la félicité des maîtres de la maiſon & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'eſpere, ſur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur uſage, & cet eſpoir ſert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maiſon de Clarens. Vous la connoiſſez. Vous ſavez ſi elle eſt charmante, ſi elle m'offre des ſouvenirs intéreſſans, ſi elle doit m'être chere, & par ce qu'elle

qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Made. de Wolmar en préfere avec raison le séjour à celui d'Etange, château magnifique & grand, mais vieux, triste, incommode, & qui n'offre dans ses environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens & riches ils en ont substitué de simples & de commodes. Tout y est agréable & riant; tout y respire l'abondance & la propreté, rien n'y sent la richesse & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, & où l'on ne trouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au dehors. La basse-cour a été agrandie aux dépends des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, & une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine; on en a fait du parterre un second, mais si propre & si bien entendu, que ce parterre ainsi travesti plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvroient les murs,

ont été fubftitués de bons efpaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers jufqu'au chemin à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Partout on a fubftitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a prefque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baffe-cour, le chant des coqs, le mugiffement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruftique donne à cette maifon un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne fais quoi qui fent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans fa morne dignité.

Leurs terres ne font pas affermées, mais cultivées par leurs foins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaifirs. La Baronie d'Etange n'a que des prez, des champs & du bois; mais le produit de Clarens eft en vignes, qui font un objet confidérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus fenfible que dans les bleds, c'eft encore une raifon d'économie pour avoir préféré ce dernier féjour. Cependant ils vont prefque tous les ans faire les moiffons à leur terre, & M. de Wolmar y va feul affez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle

peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette ſurabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de betail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne ſait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terrains négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées: c'eſt le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui ſe dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de ſoin, il leur faut, outre les domeſtiques de la baſſe-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaiſir de faire ſubſiſter beaucoup de gens ſans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voiſins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque choſe à ne pas prendre toujours les plus robuſtes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inſpire à ceux qu'on choiſit, par l'avantage de les avoir ſans ceſſe autour de ſoi, & de pouvoir compter ſur

eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre un peu plus fort, est un prix de bénéfice ce qu'on ne leur paye qu'autant qu'on est content d'eux; & il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit, vaut mieux que le surplus qu'on leur donne: car M. de Wolmar est integre & sévere, & ne laisse jamais dégénérer en coutume & en abus les institutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des surveillans qui les animent & les observent. Ces surveillans sont les gens de la basse-cour qui travaillent eux-mêmes & sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jours, & sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les semaines vingt batz (q) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant les huit jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice,

(q) Petite monnoye du pays.

rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance & du tems, peu de gens savent & veulent s'en servir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer & qui est plus propre à Made. de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle & pense devoir des services à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie, ne fût-ce que pour un seul jour, deviennent tous ses enfans; elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts sont les siens, elle se charge de mille soins pour eux, elle leur donne des conseils, elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractere par des paroles emmiellées & sans effet, mais par des services véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté, quittent tout à son moindre signe; ils volent quand elle parle; son seul regard anime leur zele, en sa présence ils sont contens, en son absence ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours font beaucoup, sa douceur, ses vertus font davantage. Ah Milord! l'adorable & puis-

ſant empire que celui de la beauté bienfaiſante!

Quant au ſervice perſonnel des maîtres, ils ont dans la maiſon huit domeſtiques, trois femmes & cinq hommes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la baſſe-cour. Il n'arrive gueres qu'on ſoit mal ſervi par peu de domeſtiques ; mais on diroit au zele de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une antichambre ou poliçonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile ; ils aident à la baſſe-cour, au cellier, à la cuiſine; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaîment & avec plaiſir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu regner à Paris & à Londres, de choiſir des domeſtiques tout formés, c'eſt-à-dire des coquins déja tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maiſon qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & ſe font un métier de ſervir tout le monde, ſans jamais s'attacher à perſonne. Il ne peut regner ni honnêteté, ni fidélité, ni zele au milieu de pareilles gens, & ce ramaſſis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maiſons opulentes. Ici c'eſt une affaire importante que le choix des

domeftiques. On ne les regarde point feulement comme des mercénaires dont on n'exige qu'un fervice exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix eft capable de la défoler. La premiere chofe qu'on leur demande eft d'être honnêtes gens, la feconde d'aimer leur maître, la troifieme de le fervir à fon gré; mais pour peu qu'un maître foit raifonnable & un domeftique intelligent, la troifieme fuit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville, mais de la campagne. C'eft ici leur premier fervice, & ce fera fûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chofe. On les prend dans quelque famille nombreufe & furchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choifit jeunes, bien faits, de bonne fanté & d'une phyfionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les préfente à fa femme. S'ils agréent à tous deux, ils font reçus, d'abord à l'épreuve, enfuite au nombre des gens, c'eft-à-dire, des enfans de la maifon, & l'on paffe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience & de foin ce qu'ils ont à faire. Le fervice eft fi fimple, fi égal, fi uniforme, les maîtres ont fi peu de fantaifie & d'humeur, & leurs domeftiques les affectionnent fi promptement, que cela eft bientôt appris. Leur condition eft douce; ils fentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais

on ne les laisse point amollir par l'oisiveté, mere des vices. On ne souffre point qu'ils deviennent des Messieurs & s'enorgueillissent de la servitude. Ils continuent de travailler comme ils faisoient dans la maison paternelle; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette sorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers son état de paysan que de supporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maison où chacun fît mieux son service & s'imaginât moins de servir.

C'est ainsi qu'en formant & dressant ses propres domestiques on n'a point à se faire cette objection si commune & si peu sensée; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne serviront à d'autres. Si vous ne songez qu'à vous en les formant, en vous quitant ils font fort bien de ne songer qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoissance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Made. de Wolmar employent encore un autre moyen qui me paroît fort bien

entendu. En commençant leur établissement ils ont cherché quel nombre de domestiques ils pouvoient entretenir dans une maison montée à peu près selon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou seize; pour être mieux servis ils l'ont réduit à la moitié; de sorte qu'avec moins d'appareil leur service est beaucoup plus exact. Pour être mieux servis encore, ils ont intéressé les mêmes gens à les servir longtems. Un domestique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme; au bout de vingt ans il seroit ainsi plus que doublé & l'entretien des domestiques seroit à peu près alors en raison du moyen des maîtres: mais il ne faut pas être un grand algébriste pour voir que les fraix de cette augmentation sont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien servis durant vingt ans compenseroit & au delà ce surcroît de dépense. Vous sentez bien, Milord, que c'est un expédient sûr pour augmenter incessamment le soin des domestiques & se les attacher à mesure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas seulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établissement. Est-il juste qu'un nouveau venu sans affection & qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zele & la fidéli-

té font éprouvés par de longs fervices, & qui d'ailleurs approche en vieilliffant du tems où il fera hors d'état de gagner fa vie? Au refte, cette derniere raifon n'eft pas ici de mife, & vous pouvez bien croire que des maîtres auffi humains ne négligent pas des devoirs que rempliffent par oftentation beaucoup de maîtres fans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleffe ôtent les moyens de fervir.

J'ai dans l'inftant même un exemple affez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenfer les longs fervices de fon valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & fans peine. Julie vient de recevoir là-deffus de ce vieux domeftique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la fupplie de le faire difpenfer d'accepter cet emploi. „ Je fuis âgé, lui dit-il; j'ai perdu toute ma „ famille; je n'ai plus d'autres parens que mes „ maîtres; tout mon efpoir eft de finir paifible„ ment mes jours dans la maifon où je les ai „ paffés ..... Madame, en vous tenant dans „ mes bras à votre naiffance, je demandois à „ Dieu de tenir de même un jour vos enfans; „ il m'en a fait la grace; ne me refufez pas „ celle de les voir croître & profpérer comme „ vous.... moi qui fuis accoutumé à vivre dans „ une maifon de paix, où en retrouverai-je

„ une femblable pour y repofer ma vieilleffe?...
„ Ayez la charité d'écrire en ma faveur à Mon-
„ fieur le Baron. S'il eft mécontent de moi,
„ qu'il me chaffe & ne me donne point d'em-
„ ploi : mais fi je l'ai fidélement fervi durant
„ quarante ans, qu'il me laiffe achever mes
„ jours à fon fervice & au vôtre; il ne fauroit
„ mieux me récompenfer." Il ne faut pas demander fi Julie a écrit. Je vois qu'elle feroit auffi fâchée de perdre ce bon-homme qu'il le feroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres fi chéris à des peres & leurs domeftiques à leurs enfans? Vous voyez que c'eft ainfi qu'ils fe regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maifon qu'un domeftique ait demandé fon congé. Il eft même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le fervice eft agréable & doux. Les meilleurs fujets en font toujours les plus allarmés, & l'on n'a jamais befoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui font peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chaffe*, on peut implorer l'interceffion de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grace à fa priere; mais un congé qu'elle donne eft irrévocable, & il n'y a plus de grace à efpérer. Cet accord eft très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la fem-

me, & la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & sans colere ; car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grace, & qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même, on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau service : ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme de chambre, la gouvernante des enfans & la cuisiniere. Celle-ci est une paysanne fort propre & fort entendue, à qui Mad^e. de Wolmar a appris la cuisine; car dans ce pays simple encore (r) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui feront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme de chambre n'est plus Babi; on l'a renvoyée à Etange où elle est née; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'économe. Il y avoit longtems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mere,

(r) Simple! Il a donc beaucoup changé.

quoiqu'elle eût plus d'un ſujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a conſenti, & Babi eſt partie. Cette femme eſt intelligente & fidelle, mais indiſcrette & babillarde. Je ſoupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les ſecrets de ſa maîtreſſe, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiſcrétion vis à vis de quelque étranger, cet homme ſage a ſu l'employer de maniere à profiter de ſes bonnes qualités ſans s'expoſer aux mauvaiſes. Celle qui l'a remplacée eſt cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaiſir. Malgré l'augure de Julie, ſes bienfaits, ceux de ſon pere & les vôtres, cette jeune femme ſi honnête & ſi ſage n'a pas été heureuſe dans ſon établiſſement. Claude Anet, qui avoit ſi bien ſupporté ſa miſere, n'a pu ſoutenir un état plus doux. En ſe voyant dans l'aiſance il a négligé ſon métier, & s'étant tout-à-fait dérangé il s'eſt enfui du pays, laiſſant ſa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems-là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme de chambre, & je ne fus jamais plus agréablement ſurpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le ſoin de veiller tant ſur leurs enfans que ſur celle qui les gouverne. Celle-ci eſt auſſi une villageoiſe ſimple & crédu-

le, mais attentive, patiente & docile; de forte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétraffent point dans une maifon dont les maîtres ne les ont ni ne les fouffrent.

Quoique tous les domeftiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux fexes: on regarde ici cet article comme très-important. On n'y eft point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien fervis, fans s'embarraffer au furplus de ce que font leurs gens. On penfe au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien fervis ne fauroient l'être longtems. Les liaifons trop intimes entre les deux fexes ne produifent jamais que du mal. C'eft des conciliabules qui fe tiennent chez les femmes de chambre que fortent la plupart des défordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaife au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la féduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'eft pas affez fûr pour tirer à conféquence. Mais c'eft toujours entre hommes & femmes que s'établiffent ces fecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la fageffe & à la modeftie des femmes, non feulement par des raifons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore pour un intérêt très-bien entendu; car quoi qu'on en dife, nul ne remplit bien fon devoir s'il ne l'ai-

me, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui sussent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse, on ne les gêne point ici par des loix positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret; mais sans paroître y songer on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de se voir, mais on fait en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entiérement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils sentent que dans une maison bien réglée les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, se soumet sans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle la femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un, seroit, dit-elle, insupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose; leurs amusemens ne

different pas moins que leurs devois ; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations sont assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils se voient les uns les autres, c'est plutôt par entrevues & presque à la dérobée comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes & femmes. Le soir la famille se rassemble; chacun passe la nuit auprès de sa femme; la séparation recommence avec le jour, & les deux sexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel est l'ordre que son universalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il est perverti l'on en voit encore des vestiges. En France où les hommes se sont soumis à vivre à la maniere des femmes & à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destinés. Tandis que les femmes restent tranquillement

ment affiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle ; un inſtinct machinal combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe mettent, & les pouſſant malgré eux à cette vie active & laborieuſe que leur impoſa la nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer au parterre d'avoir reſté tout le jour aſſis au ſallon. Enfin ils ſentent ſi bien l'ennui de cette indolence efféminée & caſaniere, que pour y mêler au moins quelque ſorte d'activité ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Made. de Wolmar ſe ſoutient très-bien par l'exemple de ſa maiſon. Chacun étant pour ainſi dire tout à ſon ſexe, les femmes y vivent très-ſéparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaiſons ſuſpectes, ſon grand ſecret eſt d'occuper inceſſamment les uns & les autres ; car leurs travaux ſont ſi différens qu'il n'y a que l'oiſiveté qui les raſſemble. Le matin chacun vaque à ſes fonctions, & il ne reſte du loiſir à perſonne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dînée les hommes ont pour département le jardin, la baſſe-cour, ou d'autres ſoins de la campagne ; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans juſqu'à l'heure de la promenade qu'elles ſont avec eux, ſou-

vent même avec leur maîtreſſe, & qui leur eſt agréable comme le ſeul moment où elles prennent l'air. Les hommes, aſſez exercés par le travail de la journée, n'ont gueres envie de s'aller promener & ſe repoſent en gardant la maiſon.

Tous les Dimanches après le prêche du ſoir les femmes ſe raſſemblent encore dans la chambre des enfans avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour à tour du conſentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cauſe, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adreſſe propre à plaire aux yeux des enfans, juſqu'à ce qu'ils s'en puiſſent amuſer eux-mêmes. La collation vient, compoſée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles (*s*), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en eſt toujours exclus, & les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (*t*) ne font jamais de cette collation, où Julie manque aſſez rarement. J'ai été juſqu'ici le ſeul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand ſoin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette ſeule fois, & qu'elle l'avoit refuſée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez ſi la petite vanité féminine étoit flattée,

(*s*) Sorte de gâteaux du pays.
(*t*) Appartement des femmes.

& si un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître?

Je fis un goûter délicieux. Est-il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays? Pensez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préside, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me servit des grus, de la céracée (u), des gauffres, des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une assiette de crême, que votre estomac se fait honneur partout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaisans: pas plus impunément, repris-je; on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raison peut s'égarer dans un chalet tout aussi bien que dans un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit, & se mit à caresser ses enfans. C'en fut assez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut-là ma premiere indiscrétion, & j'espere que ce sera la derniere.

Il regnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me touchoit le cœur; je voyois sur tous les visages la même gaité & plus de franchise, peut-être, que s'il s'y fut trouvé des hommes. Fondée sur la confiance & l'attachement, la familiarité qui regnoit entre les servantes & la maîtresse ne fai-

(u) Laitages excellens qui se font sur le mont Jura.

ſoit qu'affermir le reſpect & l'autorité, & les ſervices rendus & reçus ne ſembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas juſqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéreſſant. Le laitage & le ſucre ſont un des goûts naturels du ſexe & comme le ſimbole de l'innocence & de la douceur qui ſont ſon plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les ſaveurs fortes & les liqueurs ſpiritueuſes; alimens plus convenables à la vie active & laborieuſe que la nature leur demande; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & ſe confondre, c'eſt une marque preſque infaillible du mêlange déſordonné des ſexes. En effet j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent ſans ceſſe avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux ſexes ſont moins confondus, leur goût propre s'eſt mieux conſervé. En général, je penſe qu'on pourroit ſouvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préferent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages ſont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque choſe de dur & qui tient de la barbarie. Le Suiſſe, naturellement froid, paiſible & ſimple, mais violent & emporté dans la colere, aime à

la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, ſouple & changeant, vit de tous les mets & ſe plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me ſervir d'exemple : car quoique ſenſuelle & gourmande dans ſes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le ſel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits; voilà ſa nourriture ordinaire, & ſans le poiſſon qu'elle aime auſſi beaucoup, elle ſeroit une veritable pithagoricienne.

Ce n'eſt rien de contenir les femmes ſi l'on ne contient auſſi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, eſt plus difficile encore ; car l'ataque eſt en général plus vive que la défenſe : c'eſt l'intention du conſervateur de la nature. Dans la République, on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domeſtiques, des mercénaires, autrement que par la contrainte & la gêne? Tout l'art du maître eſt de cacher cette gêne ſous le voile du plaiſir ou de l'intérêt, en ſorte qu'ils penſent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oiſiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où bon leur ſemble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruiſent ſouvent en un ſeul jour l'exemple & les leçons des ſix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes

de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts, incapables du service, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à sortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence est que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu sans que jamais personne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maison est une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'est-là que les gens de livrée & ceux de la basse-cour se rassemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer en plusieurs parties liées, non de l'argent; on ne le souffre pas, ni du vin, on leur en donne; mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise, en sorte que quand cette mise est un peu considérable, comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soye, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on employe ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espece de jeu, on les varie, afin que

le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus longtems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence; on y amene quelquefois les enfans, les étrangers même y viennent attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du consentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espece ce spectacle, où les acteurs animés par les regards du public préferent la gloire des applaudissemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en estiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils possedent, tout valets qu'ils sont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il seroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un soin si puérile en apparence, & toujours dédaigné des esprits vulgaires, tandis que c'est le propre du vrai gé-

nie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établissemens que sa femme a la pemiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette somme dans mon ménage & dans mes affaires par la vigilance & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement, & de les conserver toujours honnêtes gens; enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de fraix des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme soit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles & leur préfere la liberté d'aller sous divers prétextes courir où bon lui semble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-suspect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi ces mêmes amuse-

femens qui nous confervent de bons fujets, nous fervent encore d'épreuve pour les choifir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeftiques pour le fervice de leurs perfonnes; de bons payfans pour cultiver leurs terres, de bons foldats pour la défenfe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver, les plaifirs changent d'efpece, ainfi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maifon & même les voifins hommes & femmes indifféremment, fe raffemblent après le fervice dans une falle-baffe, où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux, & un violon qui les fait danfer. Made. de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inftans, afin d'y maintenir par fa préfence l'ordre & la modeftie, & il n'eft pas rare qu'elle y danfe elle-même, fût-ce avec fes propres gens. Cette regle quand je l'appris me parut d'abord moins conforme à la févérité des mœurs proteftantes. Je le dis à Julie, & voici à peu près ce qu'elle me répondit:

La pure morale eft fi chargée de devoirs féveres que fi on la furcharge encore de formes indifférentes, c'eft prefque toujours aux dépens de l'effentiel. On dit que c'eft le cas de la plupart des moines, qui, foumis à mille regles inutiles, ne favent ce que c'eft qu'honneur &

vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en sommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'église, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de prêtres, que notre religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre; la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion combat la nature, la nôtre seule qui la suit & la rectifie annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se

voir avec plus de décence & de circonfpection que dans une affemblée où les yeux du public inceffamment tournés fur elles les forcent à s'obferver avec le plus grand foin? En quoi Dieu eft-il offenfé par un exercice agréable & falutaire, convenable à la vivacité de la jeuneffe, qui confifte à fe préfenter l'un à l'autre avec grace & bienféance, & auquel le fpectateur impofe une gravité dont perfonne n'oferoit fortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perfonne au moins quant à la figure, & de fe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de fe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de fe plaire, & n'eft-ce pas un foin digne de deux perfonnes vertueufes & chrétiennes qui fongent à s'unir, de préparer ainfi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impofe?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes gens des deux fexes n'ofent jamais s'affembler en public, & où l'indifcrette févérité d'un Pafteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne fervile, & la trifteffe & l'ennui? On élude une tyrannie infupportable que la nature & la raifon défavouent. Aux plaifirs permis dont on prive une jeuneffe enjouée & folâtre, elle en

fubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joye aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le miſtere n'habiterent longtems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ſerrant la main, comme pour me communiquer ſon repentir & faire paſſer dans mon cœur la pureté du ſien; qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête à tête!

Encore un coup, continua Mad^e. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où regnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques. C'eſt ſur ce principe, que quand mes domeſtiques des deux ſexes ſe raſſemblent, je ſuis bien aiſe qu'ils y ſoient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voiſinage ceux dont le commerce n'eſt point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plai-

ſir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voiſins, on dit, il eſt reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous ſervent ſont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans eſt encore à marier; il n'eſt pas juſte que la réſerve où vivent ici les uns & les autres leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons dans ces petites aſſemblées de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux pour les aider à mieux choiſir, & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes gens; mais j'aime mieux paſſer condamnation ſur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela eſt le plaiſir que j'y trouve. Vous ſavez que j'ai toujours partagé la paſſion que ma couſine a pour la danſe; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal & à toute aſſemblée publique; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, ſans croire y déroger en danſant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domeſtiques. C'eſt un exercice utile à ma ſanté durant la vie ſédentaire qu'on eſt forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuſe innocemment; car quand j'ai bien danſé mon cœur ne me reproche rien. Il amuſe auſſi M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela ſe borne à lui plaire. Je ſuis

caufe qu'il vient au lieu où l'on danfe : fes gens en font plus contens d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent auffi de la joye à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la baffeffe de la fervitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au fujet de la danfe, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit regner tant de fubordination, & comment elle & fon mari pouvoient defcendre & s'égaler fi fouvent à leurs domeftiques, fans que ceux-ci fuffent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait de Souverains en Afie fervis dans leurs palais avec plus de refpect que ces bons maîtres le font dans leur maifon. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres & rien de fi promptement exécuté : ils prient & l'on vole ; ils excufent & l'on fent fon tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des chofes qu'on dit, dépend peu des mots qu'on employe.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion fur la vaine gravité des maîtres. C'eft que ce font moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font méprifer chez eux, & que l'infolence des domeftiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'au-

dace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéïr à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant groſſiérement ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoiſſance par l'air & le ton de leurs femmes de chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme de chambre une fois dépoſitaire du ſecret de ſa maîtreſſe lui fait payer cher ſa diſcrétion, elle agit comme l'autre penſe & décele toutes ſes maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute choſe l'exemple des maîtres eſt plus fort que leur autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus

ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéïſſance ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroît être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de reſpect pour vous en votre abſence que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet-de-chambre; cela peut être; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu. C'eſt ſurtout dans cette maiſon qu'on reconnoît la force de ſon empire dans le ſuffrage des domeſtiques. Suffrage d'autant plus ſûr qu'il ne conſiſte point en de vains éloges, mais dans l'expreſſion naturelle

de ce qu'ils fentent. N'entendant jamais rien ici qui leur faffe croire que les autres maîtres ne reffemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils eftiment communes à tous; mais ils louent Dieu dans leur fimplicité d'avoir mis des riches fur la terre pour le bonheur de ceux qui les fervent, & pour le foulagement des pauvres.

La fervitude eft fi peu naturelle à l'homme qu'elle ne fauroit exifter fans quelque mécontentement. Cependant on refpecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtreffe, ils valent mieux que des éloges. Nul ne fe plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut fouffrir qu'elle faffe comparaifon de fon zele avec celui de fes camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'eft-là leur unique plainte & leur plus grande injuftice.

A la fubordination des inférieurs fe joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'adminiftration domeftique n'eft pas la moins difficile. Dans les concurrences de jaloufie & d'intérêt qui divifent fans ceffe les gens d'une maifon, même auffi peu nombreufe que celle-ci, ils ne demeurent prefque jamais unis qu'aux dépends du maître. S'ils s'accordent, c'eft pour voler de concert; s'ils font fideles, chacun fe

fait valoir aux dépends des autres ; il faut qu'ils ſoient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur fripponnerie & leurs diſſentions. La plupart des peres de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports & croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix ; ils ſe font une ſorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un ſerviteur fidele. Tous s'abuſent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent en trahiſſant leurs camarades à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands fraix que des frippons arrogans & pareſſeux, qui, s'accordant aux dépends du maître, regardent leurs ſervices comme des graces, & leurs vols comme des droits (x).

(x) J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques de venir jamais à bout

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique ainſi que dans la civile de vouloir combattre un vice par un autre ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſappe les fondemens de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir! On ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls; laiſſez en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne pere oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impoſſible de réunir dans ſa maiſon la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zele de ſes domeſtiques aux dépends de leur bienveillance mutuelle?

Qui n'auroit vu que cette maiſon n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exiſter, tant l'union des membres y paroît venir de leur attachement aux chefs. C'eſt ici qu'on trouve le ſenſible exemple qu'on ne ſauroit aimer ſincérement le maître ſans aimer tout ce

de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime, eſt perdu pour ces malheureux: ils achetent bien cher tout leur or.

qui lui appartient; vérité qui ſert de fondement à la charité chrétienne. N'eſt-il pas bien ſimple que les enfans du même pere ſe traitent en freres entre eux ? C'eſt ce qu'on nous dit tous les jours au Temple ſans nous le faire ſentir ; c'eſt ce que les habitans de cette maiſon ſentent ſans qu'on le leur diſe.

Cette diſpoſition à la concorde commence par le choix des ſujets. M. de Wolmar n'examine pas ſeulement en les recevant s'ils conviennent à ſa femme & à lui, mais s'ils ſe conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domeſtiques ſuffiroit pour faire à l'inſtant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maiſon ſi peu nombreuſe, une maiſon dont ils ne ſortent jamais & où ils ſont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & ſeroit un enfer pour eux ſi elle n'étoit une maiſon de paix. Ils doivent la regarder comme leur maiſon paternelle, où tout n'eſt qu'une même famille. Un ſeul qui déplaîroit aux autres pourroit la leur rendre odieuſe, & cet objet déſagréable y frappant inceſſamment leurs regards, ils ne ſeroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir aſſortis le mieux qu'il eſt poſſible, on les unit pour ainſi dire malgré eux par les ſervices qu'on les force en quelque ſorte à ſe rendre, & l'on fait que chacun ait un ſenſible intérêt d'être aimé de tous ſes camarades.

Nul n'eſt ſi bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre ; ainſi celui qui deſire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile que ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eſt rendu l'interceſſeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne ? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous ? On fait plus ; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage ; ainſi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de converſation ; ſouvent ſans avoir rien fait de plus il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen & d'autres ſemblables qu'on fait regner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, &

qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire ; le zele pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveillance mutuelle, & tous ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon me paroît avoir quelque choſe de ſublime, & je ne puis aſſez admirer comment M. & Mad^e. de Wolmar ont ſû transformer le vil métier d'accuſateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, auſſi noble, ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, ſimplement, & par des exemples ſenſibles, cette morale criminelle & ſervile, cette mutuelle tolérance aux dépends du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons ſous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font de tort à perſonne, qu'une injuſtice qu'on voit, qu'on tait, & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même, & que comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à par-

donner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on tient ici pour inconteſtable que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action par le profit qu'il enviſage, mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache. De ſorte que quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe peut encore quelquefois eſpérer ſon pardon, mais le témoin qui l'a tue eſt infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne ſouffre aucune accuſation qui puiſſe être ſuſpecte d'injuſtice & de calomnie; c'eſt-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'abſence de l'accuſé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre ſon camarade, ou ſe plaindre perſonnellement de lui, on lui demande s'il eſt ſuffiſamment inſtruit, c'eſt-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient ſe plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoît pas aſſez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient

peut-être à quelque autre qui vous eſt inconnue ; elle a peut-être quelque circonſtance qui ſert à la juſtifier ou à l'excuſer, & que vous ignorez. Comment oſez-vous condamner cette conduite avant de ſavoir les raiſons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eût peut-être juſtifiée à vos yeux? pourquoi riſquer de la blâmer injuſtement & m'expoſer à partager votre injuſtice? S'il aſſure s'être éclairci auparavant avec l'accuſé ; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous ſans lui, comme ſi vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous aviez à dire? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Eſt-il bien de vouloir que je juge ſur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos yeux, & ne feriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter, ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe ; s'il y conſent, c'eſt une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppoſe, on le renvoye après une forte réprimande, mais on lui garde le ſecret, & l'on obſerve ſi bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle eſt ſi connue & ſi bien établie qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes camarades abſent, car ils ſavent tous que c'eſt le moyen de paſ-

ſer

ser pour lâche ou menteur. Lorsqu'un d'entre eux en accuse un autre, c'est ouvertement, franchement, & non seulement en sa présence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ses discours des garants de sa bonne foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accommodent presque toujours par médiateurs sans importuner Monsieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sauroit demeurer secrette; il faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyés sont très-rares & ne se font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîné ou au soupé de ses gens & que M. de Wolmar appelle en riant ses grands-jours. Alors après avoir écouté paisiblement la plainte & la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zele. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la justice l'emporte en vous sur les affections particulieres: c'est ainsi qu'en use un serviteur fidele & un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne

veut pas déclarer devant tant de monde ; elle lui aſſigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'eſt-là qu'elle ou ſon mari leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de ſingulier en ceci, c'eſt que le plus ſévere des deux n'eſt pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchans de Julie. L'un, faiſant parler la juſtice & la vérité, humilie & confond les coupables; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter ſa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui eſt pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'eſpoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces ſoins ſur ce qui ſe paſſe chez lui ou chez ſes voiſins, les eſtimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de ſi grandes idées des devoirs & des plaiſirs du pere de famille, & qui connoiſſez l'empire naturel que le génie & la vertu ont ſur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous ſentez à quoi tient leur ſuccès. Richeſſe ne fait pas riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépui-

sables que les richesses ; ce qui fait qu'on ne jouït pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la fait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a jouï : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouïssance, & celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que naît la véritable propriété ; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au pere de famille que l'économie domestique & le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

Les plus riches sont-ils les plus heureux? Que sert donc l'opulence à la félicité? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez regner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance ; c'est un être heureux qui commande ici.

Pour moi, je pense que le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie

retirée & domeſtique, & que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouïſſance des plus doux ſentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien deſirer de plus que ce dont il jouït : comme cet être immenſe il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions, mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce qu'il a. Il ne jouïſſoit que du revenu de ſes terres, il jouït encore de ſes terres mêmes en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son domeſtique lui étoit étranger; il en fait ſon bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les actions, il s'en donne encore ſur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ſes richeſſes, elle ne ſauroit lui ôter les cœurs qu'il s'eſt attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere; toute la différence eſt qu'il les nourriſſoit hier, & qu'il ſera demain nourri par eux. C'eſt ainſi qu'on apprend à jouïr véritablement de ſes

biens, de sa famille & de soi-même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix; c'est ainsi que loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même chose. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du pere de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille & n'est qu'un vigilant économe; le bien peut prospérer & la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration & lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude & l'honnêteté sont-elles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens? Non Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, &

il n'y a qu'un homme de bien qui fache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut infpirer le goût à perfonne, & s'il favoit la rendre aimable il l'aimeroit lui-même. Que fervent de froides leçons démenties par un exemple continuel, fi ce n'eft à faire penfer que celui qui les donne fe joue de la crédulité d'autrui ? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils difent & non ce qu'ils font, difent une grande abfurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur qui touche & perfuade y manque. J'ai quelquefois entendu de ces converfations groffiérement aprêtées, qu'on tient devant les domeftiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fuffent un inftant les dupes ; je les ai toujours vus fourire en fecret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des fots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils favoient bien n'être pas les fiennes.

Toutes ces vaines fubtilités font ignorées dans cette maifon, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domeftiques tels qu'ils les veulent eft de fe montrer à eux tels qu'ils font. Leur conduite eft toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs difcours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente

de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas befoin de circonfpection dans leurs propos; un mot étourdiment échappé ne renverfe point les principes qu'ils fe font efforcés d'établir. Ils ne difent point indifcrettement toutes leurs affaires, mais ils difent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on penfe fur chaque chofe, & fans qu'on fonge à perfonne, chacun y trouve toujours quelque inftruction. Comme les domeftiques ne voyent jamais rien faire à leur maître, qui ne foit droit, jufte, équitable, ils ne regardent point la juftice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miferes de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir folliciter le payement de leurs journées, les accoutume à fentir le prix du tems. En voyant le foin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le fien leur eft précieux & fe fait un plus grand crime de l'oifiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs inftitutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque femaine, la maîtreffe trouve toujours que c'eft le plus jeune ou le mieux fait qui

a été le plus diligent. Un ancien domeſtique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'eſpere pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus longtems, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre, que ceux-ci faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent, uſent en cela d'une juſte repréſaille, que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le Peuple ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainſi ne feroit entendu de perſonne; on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur ni mutinerie dans l'obéïſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme quoique dans la ſervitude pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus, rien

rien n'eſt bas ici que le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne ſouffre aucune intrigue au dehors, perſonne n'eſt tenté d'en avoir? Ils ſavent bien que leur fortune la plus aſſurée eſt attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra proſpérer la maiſon. En la ſervant ils ſoignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur ſervice agréable; c'eſt-là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'eſt gueres à ſa place en cette occaſion, car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût ſi ſagement dirigé & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout ſe fait par attachement: l'on diroit que ces ames vénales ſe purifient en entrant dans ce ſéjour de ſageſſe & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maître & des ſentimens de la maîtreſſe ont paſſé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaiſans, honnêtes & ſupérieurs à leur état. Se faire eſtimer, conſidérer, bien vouloir, eſt leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales obſervations ſur la partie de l'économie de cette maiſon qui regarde les domeſtiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous ſavez à quel-

le intention j'ai commencé ces remarques; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE XI.

A Milord Edouard.

NON, Milord, je ne m'en dédis point; on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouïr; cette alternative de peine & de jouïssance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés & d'encouragement à d'autres, n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des soins de la plus respectable mere de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa

promenade favorite & qu'elle appelle ſon Eliſée.

Il y avoit pluſieurs jours que j'entendois parler de cet Eliſée dont on me faiſoit une eſpece de myſtere. Enfin hier après-dîné, l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maiſon preſque également inſupportables, M. de Wolmar propoſa à ſa femme de ſe donner congé cet après-midi, & au lieu de ſe retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ſes enfans juſques vers le ſoir, de venir avec nous reſpirer dans le verger; elle y conſentit & nous nous y rendîmes enſemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maiſon, eſt tellement caché par l'allée couverte qui l'en ſépare, qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il eſt toujours ſoigneuſement fermé à la clé. A peine fus-je au dedans que la porte étant maſquée par des aulnes & des coudriers qui ne laiſſent que deux étroits paſſages ſur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai-là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable ſenſation de fraîcheur que d'obſcurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparſes de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiſeaux porterent à mon imagination du

moins autant qu'à mes sens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, & il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, & m'écriai dans un enthousiasme involontaire: O Tinian! ô Juan Fernandez (y)! Julie, le bout du monde est à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un sourire; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens: voyons si le charme tiendra plus longtems chez vous. C'est ci le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma cousine à coups de pêches. Vous savez que l'herbe y étoit assez aride, les arbres assez clair-semés, donnant assez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé: que pensez-vous qu'il m'en ait coûté pour le mettre dans l'état où il est? Car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante & que mon mari m'en laisse l'entiere disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste & abandonné; je n'y voi point de travail humain. Vous avez fermé la porte: l'eau

(y) Isles désertes de la mer du Sud, célebres dans le voyage de l'Amiral Anson.

eſt venue je ne ſais comment; la nature ſeule a fait tout le reſte & vous-même n'euſſiez jamais ſû faire auſſi bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premiérement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu ſuppléer au tems. Les arbres.... Quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déja. De plus, Julie a commencé ceci longtems avant ſon mariage & preſque d'abord après la mort de ſa mere, qu'elle vint avec ſon pere chercher ici la ſolitude. Hé bien, dis-je, puiſque vous voulez que tous ces maſſifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces boſquets ſi bien ombragés ſoient venus en ſept ou huit ans & que l'art s'en ſoit mêlé, j'eſtime que ſi dans une enceinte auſſi vaſte vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économiſé. Vous ne ſurfaites que de deux mille écus, dit elle; il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non, rien: à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même, qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme; mais Julie qui juſques-là m'avoit

retenu, me dit en me laiſſant aller; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extaſe ce verger ainſi métamorphoſé ; & ſi je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays diſpoſées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & ſerré, étoit mêlé de ſerpolet, de baume, de thim, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi leſquelles l'œil en démêloit avec ſurpriſe quelques-unes de jardin, qui ſembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obſcures, impénétrables aux rayons du ſoleil comme dans la plus épaiſſe forêt; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art ſemblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans des lieux plus découverts, je voyois çà & là ſans ordre & ſans ſimétrie des brouſſailles de roſes, de framboiſiers, de groſeilles, des fourrés de lilas, de noiſettier, de ſureau, de feringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui don-

nant l'air d'être en friche. Je ſuivois des allées tortueuſes & irrégulieres bordées de ces boccages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne Vierge, de houblon, de liſeron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette eſpece, parmi leſquelles le chevrefeuil & le jaſmin daignoient ſe confondre. Ces guirlandes ſembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient ſur nous des eſpeces de draperies qui nous garantiſſoient du ſoleil, tandis que nous avions ſous nos pieds un marcher doux, commode & ſec ſur une mouſſe fine, ſans ſable, ſans herbe, & ſans rejettons raboteux. Alors ſeulement je découvris, non ſans ſurpriſe, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant impoſé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & paraſites qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'obſervai même qu'au moyen d'une induſtrie aſſez ſimple on avoit fait prendre racine ſur les troncs des arbres à pluſieurs de ces plantes, de ſorte qu'elles s'étendoient davantage en faiſant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions, mais dans ce lieu ſeul on a ſacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reſte des terres on a pris un tel ſoin des plans & des arbres, qu'avec ce verger de

moins la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellens & mûrs, quoique clair-semés & de mauvaise mine; ce qui donne encore le plaisir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traversées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets presque imperceptibles, tantôt en plus grands ruisseaux courans sur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner & sorties de la terre & quelquefois des canaux plus profonds dans lesquels l'eau calme & paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts.... elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet-d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon pere qui l'a fait faire : mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons gueres au jardin! Le jet-d'eau joue pour les étrangers, le

ruiſſeau coule ici pour nous. Il eſt vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique qui ſe rendoit dans le lac par le grand-chemin qu'elle dégradoit au préjudice des paſſans & à pure perte pour tout le monde. Elle faiſoit un coude au pied du verger entre deux rangs de ſaules; je les ai renfermés dans mon enceinte & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux avec économie, en les diviſant & réuniſſant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit & ſe ménager le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaiſe, couverte d'un pouce de gravier du lac & parſemée de coquillages formoit le lit des ruiſſeaux. Ces mêmes ruiſſeaux courant par intervalles ſous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du ſol, formoient à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des ſiphons ſur des lieux raboteux & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainſi rafraichie & humectée donnoit ſans ceſſe de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable aſyle, plus je ſentois augmenter la ſenſation délicieuſe que j'avois éprouvée en y entrant; cependant la curioſité me tenoit en haleine. J'étois plus em-

preſſé de voir les objets que d'examiner leurs impreſſions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation ſans prendre la peine de penſer. Mais Madᵉ. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant ſous le bras: tout ce que vous voyez n'eſt que la nature végétale & inanimée, & quoi qu'on puiſſe faire, elle laiſſe toujours une idée de ſolitude qui attriſte. Venez la voir animée & ſenſible. C'eſt-là qu'à chaque inſtant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui disje, j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois aſſez peu d'oiſeaux; je comprends que vous avez une voliere. Il eſt vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'oſai dire encore ce que je penſois de la voliere; mais cette idée avoit quelque choſe qui me déplaiſoit, & ne me ſembloit point aſſortie au reſte.

Nous deſcendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruiſſeau coulant doucement entre deux rangs de vieux ſaules qu'on avoit ſouvent ébranchés. Leurs têtes creuſes & demi-chauves formoient des eſpeces de vaſes d'où ſortoient par l'adreſſe dont j'ai parlé, des touffes de chevrefeuil dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruiſſeau. Preſque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit baſſin bordé d'herbes, de joncs, de roſeaux, ſervant d'abreuvoir à la voliere, & derniere

ftation de cette eau fi précieufe & fi bien ménagée.

Au-delà de ce baffin étoit un terre-plain terminé dans l'angle de l'enclos par une monticule garnie d'une multitude d'abriffeaux de toute efpece: les plus petits vers le haut, & toujours croiffant en grandeur à mefure que le fol s'abaiffoit; ce qui rendoit le plan des têtes prefque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui fervoient d'azile à cette multitude d'oifeaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme fous un grand parafol qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, fe battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent fi peu à notre approche, que felon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage: mais comme nous fumes arrivés au bord du baffin, j'en vis plufieurs defcendre & s'approcher de nous fur une efpece de courte allée qui féparoit en deux le terre-plain & communiquoit du baffin à la voliere. Alors M. de Wolmar faifant le tour du baffin fema fur l'allée deux ou trois poignées de grains mêlangés qu'il avoit dans fa poche, & quand il fe fut retiré, les oifeaux accoururent & fe mirent à manger comme

des poules, d'un air ſi familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manege. Cela eſt charmant! m'écriai-je: ce mot de voliere m'avoit ſurpris de votre part; mais je l'entends maintenant: je vois que vous voulez des hôtes & non pas des priſonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie? C'eſt nous qui ſommes les leurs. (z) Ils ſont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être ſoufferts quelquefois. Fort bien, repris-je; mais comment ces maîtres-là ſe ſont-ils emparés de ce lieu? Le moyen d'y raſſembler tant d'habitans volontaires? je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on pût y réuſſir, ſi je n'en avois la preuve ſous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce ſont des expédiens dont les gens riches ne s'aviſent gueres dans leurs plaiſirs. Toujours preſſés de jouïr, la force & l'argent ſont les ſeuls moyens qu'ils connoiſſent; ils ont des oiſeaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu vous en verriez bientôt les oiſeaux diſparoître, & s'ils y ſont à-préſent en grand nombre, c'eſt qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point,

(z) Cette réponſe n'eſt pas exacte, puiſque le mot d'*hôte* eſt co-rélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

mais il eſt aiſé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs beſoins, en ne les effrayant jamais, en leur laiſſant faire leur couvée en ſûreté & ne dénichant point les petits ; car alors ceux qui s'y trouvent reſtent encore. Ce bocage exiſtoit, quoiqu'il fût ſéparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haye vive, ôter celle qui l'en ſéparoit, l'agrandir & l'orner de nouveaux plans. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit deux eſpaces remplis d'un mêlange confus d'herbes, de pailles, & de toutes ſortes de plantes. Elle y fait ſemer chaque année du bled, du mil, du tourneſol, du chénevis, des peſettes, (*a*) généralement de tous les grains que les oiſeaux aiment, & l'on n'en moiſſonne rien. Outre cela preſque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons la Fanchon y ſupplée d'ordinaire ; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Made. de Wolmar pouſſe l'attention juſqu'à les pourvoir tous les printems de petit tas de crin, de paille, de laine, de mouſſe, & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voiſinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand ſoin qu'on prend d'écarter tous les ennemis, (*b*) l'éternelle tranquillité dont ils

(*a*) De la veſce.

(*b*) Les loirs, les ſouris, les chouettes, & ſurtout les enfans.

jouïssent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

Ah! dit Julie, vous ne voyez plus rien! chacun ne songe plus qu'à soi; mais des époux inséparables, le zele des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela: Il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer ses yeux au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse & mere; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussitôt M. de Wolmar me prenant par la main me dit en la serrant; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans; comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangere? Je le regardai, je regardai Julie; tous deux se regarderent & me rendirent un regard si touchant que les embrassant l'un après l'autre, je leur dis avec attendrissement; ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne sais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame, mais depuis ce moment M. de Wolmar me paroît un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée, que le pere de deux enfans pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant asyle & ses pe-

tits habitans ; mais Made. de Wolmar me retint. Perſonne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aye amené juſqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une : Fanchon a la quatrieme comme inſpectrice & pour y mener quelquefois mes enfans ; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonſpection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y ſont. Guſtin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre ; encore paſſé deux mois de printems où ſes travaux ſont utiles n'y entre-t-il preſque plus, & tout le reſte ſe fait entre nous. Ainſi, lui dis-je, de peur que vos oiſeaux ne ſoient vos eſclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouïr de ſa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le baſſin, & en y regardant j'apperçus quelques petits poiſſons. Ah! ah! dis-je auſſitôt, voici pourtant des priſonniers ? Oui, dit-il, ce ſont des priſonniers de guerre, auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta ſa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuiſine des perchettes qu'elle apporta ici à mon inſu. Je les y laiſſe, de peur de la mortifier ſi je les renvoyois au lac ; car il vaut encore mieux loger du poiſſon un peu à l'étroit

que de fâcher une honnête perſonne. Vous avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix. Hé bien, que vous en ſemble, me dit-elle en nous en retournant? Etes-vous encore au bout du monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans l'Elyſée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modeſtement des jeux d'enfant, & ſongez qu'ils n'ont jamais rien pris ſur les ſoins de la mere de famille. Je le ſais, repris-je, j'en ſuis très-ſûr, & les jeux d'enfant me plaiſent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une choſe que je ne puis comprendre. C'eſt qu'un lieu ſi différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il eſt qu'avec de la culture & du ſoin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout eſt verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point: rien ne dément l'idée d'une Iſle déſerte qui m'eſt venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah! dit M. de Wolmar, c'eſt qu'on a pris grand ſoin de les effacer. J'ai été ſouvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait ſemer du foin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les veſtiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quel-

quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides; l'engrais mange la mouſſe, ranime l'herbe & les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mouſſe qui couvre quelques allées, c'eſt Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le ſecret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs; les murs ont été maſqués, non par des eſpaliers, mais par d'épais arbriſſeaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes hayes vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de tröeſne, & d'autres arbriſſeaux mélangés qui leur ôtent l'apparence de hayes & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu; la nature ne plante rien au cordeau; les ſinuoſités dans leur feinte irrégularité ſont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Iſle, & en agrandir l'étendue apparente, ſans faire de détours incommodes & trop fréquens. (*c*)

En conſidérant tout cela je trouvois aſſez bizarre qu'on prît tant de peine pour ſe cacher celle qu'on avoit priſe; n'auroit-il pas mieux

(*c*) Ainſi ce ne ſont pas de ces petits boſquets à la mode, ſi ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zig-zag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

valu n'en point prendre? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez ſont des plantes ſauvages ou robuſtes qu'il ſuffit de mettre en terre, & qui viennent enſuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature ſemble vouloir dérober aux yeux des hommes ſes vrais attraits, auxquels ils ſont trop peu ſenſibles, & qu'ils défigurent quand ils ſont à leur portée: elle fuit les lieux fréquentés; c'eſt au ſommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Iſles déſertes qu'elle étale ſes charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher ſi loin ſont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque ſorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut ſe faire ſans un peu d'illuſion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maiſon & amenant avec lui un architecte chérement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu ſimple & meſquin! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles! Les beaux alignemens qu'il prendroit! Les belles allées qu'il feroit percer! Les belles pattes d'oye, les beaux arbres en paraſol, en éventail! Les beaux treillages bien ſculptés! Les belles charmilles bien deſſinées, bien équarries, bien contournées! Les beaux boulingrins de fin

gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales! Les beaux Ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmoufets, en toutes fortes de monftres! Les beaux vafes de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera fon jardin (*d*)!... Quand tout cela fera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, & dont on fortira toujours avec empreffement pour aller chercher la campagne; un lieu trifte où l'on ne fe promenera point, mais par où l'on paffera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courfes champêtres, je me hâte fouvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins fi vaftes & fi richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artifte qui toujours empreffés d'étaler, l'un fa richeffe & l'autre fon talent, préparent à grands fraix de l'ennui à quiconque voudra jouïr de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'eft point fait pour l'homme empoifonne fes plaifirs. L'air grand eft toujours trifte; il fait fonger aux miferes de celui qui l'affecte. Au milieu de fes parterres & de fes grandes allées fon petit individu ne s'agrandit point; un arbre de

(*d*) Je fuis perfuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui fe trouve dans la campagne; on n'y fouffrira plus ni plantes, ni arbriffeaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, des fables de toutes couleurs, & de beaux vafes pleins de rien.

vingt pieds le couvre comme un de foixante (*e*); il n'occupe jamais que fes trois pieds d'efpace, & fe perd comme un ciron dans fes immenfes poffeffions.

Il y a un autre goût directement oppofé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiffe pas même jouïr de la promenade pour laquelle les jardins font faits. J'entens, lui disje; c'eft celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriftes qui fe pâment à l'afpect d'une renoncule, & fe profternent devant des tulipes. Là-deffus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vimes briller fi pompeusement tous les tréfors de la Hollande fur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parafol & de la petite baguette dont on m'honora, moi indigne, ainfi que les autres

(*e*) Il devoit bien s'étendre un peu fur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en tariffant leur feve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eft vrai, donne du bois aux jardiniers: mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déja trop. On croiroit que la nature eft faite en France autrement que dans tout le refte du monde, tant on y prend foin de la défigurer. Les parcs n'y font plantés que de longues perches; ce font des forêts de mats ou de mays, & l'on s'y promene au milieu des bois fans trouver d'ombre.

Au refte, je dis qu'en élaguant les arbres on tarit leur feve, parce qu'il eft conftant qu'ils en tirent beaucoup par leurs feuilles, & que la moitié de leurs racines font en l'air.

ſpectateurs. Je leur confeſſai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extaſier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, ſifflé de tous les Savans, & comment le Profeſſeur du jardin, paſſant du mépris de la fleur à celui du panégyriſte, ne daigna plus me regarder de toute la ſéance. Je penſe, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à ſa baguette & à ſon paraſol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque choſe de petit & de vain qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la nobleſſe, de la grandeur, & quelque ſorte de vérité; mais qu'eſt-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un inſecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuſe à midi & flétrie avant que le ſoleil ſoit couché? qu'eſt-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'eſt ſenſible qu'aux yeux des curieux, & qui n'eſt beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le ſoit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raiſon; alors vous ſerez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites obſervations qui dégénerent en étude ne conviennent point à l'homme raiſonnable qui veut donner à ſon corps un exercice modéré, ou

délaſſer ſon eſprit à la promenade en s'entretenant avec ſes amis. Les fleurs ſont faites pour amuſer nos regards en paſſant, & non pour être ſi curieuſement anatomiſées. (*f*) Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air; elle enchante les yeux, & ne coûte preſque ni ſoin ni culture. C'eſt pour cela que les fleuriſtes la dédaignent; la nature l'a faite ſi belle qu'ils ne lui ſauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant ſe tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût eſt de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroiſſe; au lieu que c'eſt à le cacher que conſiſte le véritable goût; ſur-tout quand il eſt queſtion des ouvrages de la nature. Que ſignifient ces allées ſi droites, ſi ſablées, qu'on trouve ſans ceſſe; & ces étoiles par leſquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes? Voit-on dans les bois du ſable de riviere, ou le pied ſe repoſe-t-il plus doucement ſur ce ſable que ſur la mouſſe ou la pelouſe? La nature employe-t-elle ſans ceſſe l'équerre & la regle? ont-ils peur qu'on la reconnoiſſe en quel-

(*f*) Le ſage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui ſavoit ſi bien obſerver les hommes, obſervoit-il ſi mal la nature? Ignoroit-il que ſi ſon Auteur eſt grand dans les grandes choſes, il eſt très-grand dans les petites?

que chofe malgré leurs foins pour la défigurer? Enfin n'eft-il pas plaifant que, comme s'ils étoient déja las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & fe hâtent de fortir auffi-tôt qu'ils font entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui fait jouïr de lui-même, qui cherche les plaifirs vrais & fimples, & qui veut fe faire une promenade à la porte de fa maifon? Il la fera fi commode & fi agréable qu'il s'y puiffe plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant fi fimple & fi naturelle qu'il femble n'avoir rien fait. Il raffemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur; car la nature auffi raffemble toutes ces chofes. Il ne donnera à rien de la fimétrie: elle eft ennemie de la nature & de la variété; & toutes les allées d'un jardin ordinaire fe reffemblent fi fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrain pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de fes allées ne feront point toujours exactement paralleles; la direction n'en fera pas toujours en ligne droite; elle aura je ne fais quoi de vague comme la démarche d'un homme oifif qui erre en fe promenant: il ne s'inquiétera point de fe percer au loin de belles perfpectives. Le goût des points de vue & des lointains

vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux, & l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contens de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, & quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on est très-content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (*g*). Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable n'a pas le goût pur ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étran-

(*g*) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout-à-fait jusqu'au bout, & que l'extrémité opposée en fût cachée au spectateur. On perdroit, il est vrai, l'agrément des points de vue; mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on est, & dans le milieu d'une étoile assez bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse, quoique plus solitaire; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées & nourrit l'esprit; mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens à sentir ces choses là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nostre dans le parc de St. James, s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à son spectacle?

étrangers; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

Monsieur, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins ont de fort bonnes raisons pour n'aimer gueres à se promener tout seuls, ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes; ainsi ils font très-bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroissoit point, mais d'une maniere si dispendieuse & entretenus à si grands fraix que cette idée m'ôtoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grotes, des cascades artificielles dans des lieux pleins & sablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierrers, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres ni de fourneaux ni de cloches ni de paillassons. Un terrain presque uni a reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs,

quelques filets d'eau coulant fans apprêts, fans contrainte, ont fuffi pour l'embellir. C'eft un jeu fans effort, dont la facilité donne au fpectateur un nouveau plaifir. Je fens que ce féjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel eft par exemple le parc célebre de Milord Cobham à Staw. C'eft un compofé de lieux très-beaux & très-pittorefques dont les afpects ont été choifis en différens pays, & dont tout paroît naturel excepté l'affemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette fuperbe folitude y a même fait conftruire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainfi que les lieux y font raffemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà précifément de quoi je me plains. Je voudrois que les amufemens des hommes euffent toujours un air facile qui ne fît point fonger à leur foibleffe, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des fommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le fort ne nous donne-t-il pas affez de peines fans en mettre jufques dans nos jeux?

Je n'ai qu'un feul reproche à faire à votre Elifée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave; c'eft d'être un amufement fuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maifon des bofquets fi charmans & fi négligés? Il eft

vrai, dit-elle un peu embarrassée, mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle seroit plus qu'indiscrette. Jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison, quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous sortions. Ces trois aimables enfans se jetterent au cou de M. & de Madᵉ. de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Elisée en faisant quelques pas avec eux; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zele pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'amusement de mes enfans & à leur santé, quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempéra-

ment, & pas assez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge & se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfans occupés à me rendre les petits soins que je prens avec tant de plaisir pour eux, & la joye de leurs tendres cœurs en voyant leur mere se promener avec délices sous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainsi passés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'est pas sans raison qu'en y pensant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Elisée. Milord, cette incomparable femme est mere comme elle est épouse, comme elle est amie, comme elle est fille, & pour l'éternel supplice de mon cœur c'est encore ainsi qu'elle fut amante.

Enthousiasmé d'un séjour si charmant, je les priai le soir de trouver bon que durant mon séjour chez eux la Fanchon me confiât sa clé & le soin de nourrir les oiseaux. Aussitôt Julie envoya le sac au grain dans ma chambre & me donna sa propre clé. Je ne sais pourquoi je la reçus avec une sorte de peine: il me sembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me suis levé de bonne heure, & avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer dans l'Isle déserte. Que d'agréables pensées j'espérois porter dans ce lieu solitaire,

où le doux aſpect de la ſeule nature devoit chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheureux! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chere. Je le contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché; je baiſerai des fleurs que ſes pieds auront foulées; je reſpirerai avec la roſée un air qu'elle a reſpiré; ſon goût dans ſes amuſemens me rendra préſens tous ſes charmes, & je la trouverai partout comme elle eſt au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Eliſée avec ces diſpoſitions, je me ſuis ſubitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à peu près dans la même place. Le ſouvenir de ce ſeul mot a changé ſur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaiſir. Cette image s'eſt confondue dans mon eſprit avec les traits de Made. de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en ſon abſence, non telle qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la repréſenter, mais telle qu'elle ſe montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme ſi charmante, ſi chaſte & ſi vertueuſe, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ſes trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes careſſes. Je

voyois à ſes côtés le grave Wolmar, cet époux ſi chéri, ſi digne de l'être. Je croyois voir ſon œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur & m'en faire rougir encore ; je croyois entendre ſortir de ſa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à ſa ſuite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité ſur le plus ardent amour. Ah ! quel ſentiment coupable eût pénétré juſqu'à elle à travers cette inviolable eſcorte ? Avec quelle indignation j'euſſe étouffé les vils tranſports d'une paſſion criminelle & mal éteinte, & que je me ſerois mépriſé de ſouiller d'un ſeul ſoupir un auſſi raviſſant tableau d'innocence & d'honnêteté! je repaſſois dans ma mémoire les diſcours qu'elle m'avoit tenus en ſortant; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere eſſuyer la ſueur du front de ſes enfans, baiſer leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux ſentiment de la nature. Il n'y avoit pas juſqu'à ce nom d'Eliſée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des paſſions les plus ſéduiſantes. Il me peignoit en quelque ſorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé; je penſois qu'avec une conſcience agitée on n'auroit jamais choiſi ce nom-là. Je me diſois, la paix regne au fond de ſon cœur comme dans l'aſyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai paſſé dans l'Eliſée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des penſées honnêtes une ſorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu; c'eſt celui de ſe plaire avec ſoi-même. Si l'on y ſongeoit ſans prévention, je ne ſais quel autre plaiſir on pourroit égaler à celui-là. Je ſens au moins que quiconque aime autant que moi la ſolitude, doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on du même principe la clé des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la vertu: Car la jouïſſance de la vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent: mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcun l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà? (h)

(h) Il auroit pu ajouter la ſuite qui eſt très-belle, & ne convient pas moins au ſujet:

Si vedria che i lor nemici
Anno in ſeno, e ſi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità.

Comme il se faisoit tard sans que j'y songeasse, M. de Wolmar est venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'est vous, leur ai-je dit en m'excusant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus si charmé de ma soirée d'hier que j'en suis retourné jouïr ce matin; heureusement il n'y a point de mal & puisque vous m'avez attendu, ma matinée n'est pas perdue. C'est fort bien dit, a répondu Made. de Wolmar; il vaudroit mieux s'attendre jusqu'à midi, que de perdre le plaisir de déjeûner ensemble. Les étrangers ne sont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner est le repas des amis; les valets en sont exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on pense, on y révele tous ses secrets, on n'y contraint aucun de ses sentimens; on peut s'y livrer sans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'est presque le seul moment où il soit permis d'être ce qu'on est; que ne dure-t-il toute la journée! Ah Julie! ai-je été prêt à dire; voilà un vœu bien intéressé! mais je me suis tû. La premiere chose que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité? Vous savez, Milord, si c'est à Made. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non, je l'honore trop pour ne pas l'honorer en silence. La voir, l'entendre, observer sa conduite, n'est-ce pas assez la louer?

LETTRE XII.

De Mad^e. de Wolmar à Mad^e. d'Orbe.

IL eſt écrit, chere amie, que tu dois être dans tous les tems ma ſauve-garde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des pieges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raiſon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des paſſions dont elles ſont ſi ſouvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les tems paſſés j'avois moins compté ſur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes ſentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je ſerois indigne de ton amitié ſi j'avois encore à la conſulter ſur des ſujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'oſe l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paiſiblement, ma couſine, & crois que je n'aurai jamais beſoin de conſeil ſur des doutes que la ſeule honnêteté peut réſoudre.

Depuis ſix ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puiſſe régner entre deux époux, tu ſais qu'il ne m'a jamais parlé ni de ſa famille ni de ſa perſonne, & que l'ayant reçu d'un pere auſſi jaloux du bonheur de

ſa fille que de l'honneur de ſa maiſon, je n'ai point marqué d'empreſſement pour en ſavoir ſur ſon compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raiſon, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien aſſurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas beſoin d'en ſavoir davantage pour l'aimer, l'eſtimer, l'honorer autant qu'il étoit poſſible.

Ce matin en déjeûnant il nous a propoſé un tour de promenade avant la chaleur; puis ſous prétexte de ne pas courir, diſoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les boſquets, & préciſément, ma chere, dans ce même boſquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me ſuis ſentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refuſé d'entrer ſi la honte ne m'eût retenue, & ſi le ſouvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Eliſée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne ſais ſi le philoſophe étoit plus tranquille; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux ſur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le boſquet j'ai vu mon mari me jeter un coup d'œil & ſourire. Il s'eſt aſſis

entre nous, & après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main : mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne seront point vains & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma consolation dans les ennuis d'une vieillesse qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoissez ; il est juste de rendre les choses égales, & quoique je n'aye rien de fort intéressant à vous apprendre, puisque vous n'avez plus de secret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mystere de sa naissance qui jusqu'ici n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le sauras, tu conceviras jusqu'où vont le sang-froid & la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme ; mais ce secret n'est rien pour lui, & il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les événemens de ma vie ; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes avantures que mon caractere. Elles sont simples comme lui, & sachant bien ce que je suis vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier en

difant qu'ils ne fentent rien ; c'eft-à-dire, qu'ils n'ont point de paffion qui les détourne de fuivre le vrai guide de l'homme. Peu fenfible au plaifir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce fentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir fouffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir fouffrir les méchans. Mon feul principe actif eft le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plaît exactement comme une belle fimétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque paffion dominante c'eft celle de l'obfervation : J'aime à lire dans les cœurs des hommes ; comme le mien me fait peu d'illufion, que j'obferve de fang froid & fans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la fagacité, je ne me trompe guere dans mes jugemens ; auffi c'eft-là toute la récompenfe de l'amour-propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais feulement à voir jouer les autres : la fociété m'eft agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainfi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux ; fans me foucier

d'en être vu j'ai besoin de les voir, & sans m'être chers ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans & les valets; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quitant la Cour où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger; c'est-là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, & nous ne cessâmes d'entretenir depuis ce tems-là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus que le caractere général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même,

bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, méprisant la vaine opinion des conditions, je me jettai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque Lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder, qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre: j'essayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes, dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude qui m'ennuya

toujours me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter longtems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois besoin d'un attachement; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le tems, &, pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier; elle n'est pas sans mérite; elle a le cœur sensible, & l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté, ni un prodige d'esprit: mais venez la voir, & croyez que si vous ne sentez rien pour elle, vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modestement de vous. Vos transports, vos larmes de joye en l'embrassant me donnerent la premiere ou plutôt la seule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impression fut légere, elle étoit unique. & les sentimens n'ont besoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur résistent. Trois ans d'absence ne changerent point l'état

de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chere, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſecrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épouſée ſans ignorer que j'appartenois à un autre

Cette conduite étoit inexcuſable, a continué M. de Wolmar. J'offenſois la délicateſſe; je péchois contre la prudence; j'expoſois votre honneur & le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs ſans reſſource : mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reſte m'étoit indifférent. Comment réprimer la paſſion même la plus foible, quand elle eſt ſans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai ſuccombé. Si l'ivreſſe de quelque autre paſſion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chûtes que de faux pas : il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage; la froide raiſon n'a

jamais

jamais rien fait d'illuſtre; & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre; voilà comment ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions, mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute; ſi c'en eût été une je l'aurois faite infailliblement; mais, Julie, je vous connoiſſois & n'en fis point en vous épouſant. Je ſentis que de vous ſeule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouïr, & que ſi quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuſe, c'étoit moi. Je ſavois que l'innocence & la paix étoient néceſſaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chaſſer l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne ſortiroit que par un nouveau combat, & que ce ſeroit en ſentant combien vous pouviez encore être eſtimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit uſé pour l'amour; je comptai donc pour rien une diſproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un ſentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouïr, & impoſſible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à moitié écou-

lée qu'un ſeul goût s'étoit fait ſentir à moi, je jugeai qu'il ſeroit durable & je me plus à lui conſerver le reſte de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je penſai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'oſai croire à la vertu & vous épouſai. Le myſtere que vous me faiſiez ne me ſurprit point; j'en ſavois les raiſons, & je vis dans votre ſage conduite celle de ſa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réſerve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque inſtant ſur le bord de vos levres. Je ne me ſuis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choiſir une épouſe, je deſirai d'avoir en elle une compagne aimable, ſage, heureuſe. Les deux premieres conditions ſont remplies. Mon enfant, j'eſpere que la troiſieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui ſauter au cou en m'écriant: mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, ſi ce n'eſt le vôtre, & d'être mieux mérité... Vous êtes heureuſe autant qu'il ſe peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il eſt tems de jouïr en paix

d'un bonheur qui vous a jufqu'ici coûté bien des foins. Si votre fidélité m'eût fuffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'eft à la rendre telle que nous nous fommes tous deux occupés de concert fans nous en parler. Julie, nous avons réuffi, mieux que vous ne penfez, peut-être. Le feul tort que je vous trouve eft de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous eftimer moins que votre prix. La modeftie extrême a fes dangers ainfi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au delà de nos forces les rend impuiffantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence confifte à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit fa foibleffe en s'y livrant; vous êtes la plus vertueufe des femmes, qui ne connoît d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif fouvenir de fes fautes eft la feule faute qui refte à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieufes, apprenez à compter fur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injuftes défiances capables de réveiller quelquefois les fentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir fu choifir un honnête homme dans un âge où

il eſt ſi facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami ſous les yeux de votre mari même. A peine vos liaiſons me furent-elles connues que je vous eſtimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthouſiaſme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que ſur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'eſt par un attrait qui ne ſéduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit ſitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans les cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il regnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choſes louables, qu'il falloit plutôt le régler que l'anéantir; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre ſans perdre beaucoup de ſon prix. Je ſavois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes paſſions, & que ſi les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée eſt capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer ſa ſévérité. Je nourris ſon amitié pour vous, dit-il à St. Preux; j'en ôtai ce qui pouvoit y reſter de trop, & je crois vous avoir conſervé de ſon propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiſſé, ſi je l'euſſe abandonnée à lui-même.

Mes ſuccès m'encouragerent, & je voulus

tenter votre guériſon comme j'avois obtenu la ſienne; car je vous eſtimois, & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchiſe. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé; vous ne me tromperez point; & quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez & ſuis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à meſure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille; ſoyez ce que vous êtes, & nous ſerons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais ſi mes projets s'accompliſſent & que mon eſpoir ne m'abuſe pas, nos deſtinées ſeront mieux remplies & vous ſerez tous deux plus heureux que ſi vous aviez été l'un à l'autre.

En ſe levant il nous embraſſa, & voulut que nous nous embraſſaſſions auſſi, dans ce lieu .... dans ce lieu même où jadis .... Claire, ô

bonne Claire, combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant ; Julie, ne craignez plus cet asyle, il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, cousine, mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs : Que le ciel le lui laisse toujours! avec tant de sujet de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner ; patience, mon Ange, nous y voici ; mais la conversation que je viens de te rendre étoit néceſſaire à l'éclairciſſement du reste.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis longtems est attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, & qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroissoit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans sa maison.

Voulez-vous, a-t-il répliqué, que je lui fasse mes bonneurs pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui ? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espere qu'il trouve ici leur franchise & qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour qui a ses beautés & même de celles que vous aimez ; vous visiterez le patrimoine de mes peres & le mien ; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de Milord Edouard qui .... mais heureusement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout simplement que j'avois raison & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout, a repliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hé bien, restez, a repris mon mari en lui serrant la main : homme honnête & vrai, je suis très-content de ce mot-là.

Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le silence, & n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu.

Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions? Pour moi, je suis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur & non pas au hazard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi; je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les Lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mere à celui qui maître de contenter ses desirs sut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les employe à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien ne me refusera pas une si légere grace. Mais, ma chere, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aye besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner: mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver sur St. Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel; mais ce danger existe-t-il en effet? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon

ame; plus j'y trouve de quoi me raſſurer. Mon cœur eſt pur, ma conſcience eſt tranquille, je ne ſens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui ſe paſſe en moi, ma ſincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'eſt pas que certains ſouvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendriſſement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces ſouvenirs ſoient produits par la vue de celui qui les a cauſés, ils me ſemblent plus rares depuis ſon retour, & quelque doux qu'il me ſoit de le voir, je ne ſais par quelle bizarrerie il m'eſt plus doux de penſer à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même beſoin du ſecours de la vertu pour être paiſible en ſa préſence, & que quand l'horreur du crime n'exiſteroit pas, les ſentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, eſt-ce aſſez que mon cœur me raſſure quand la raiſon doit m'allarmer? J'ai perdu le droit de compter ſur moi. Qui me répondra que ma confiance n'eſt pas encore une illuſion du vice? comment me fier à des ſentimens qui m'ont tant de fois abuſée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriſer la tentation, & braver des périls où l'on a ſuccombé, n'eſt-ce pas vouloir ſuccomber encore?

Peſe toutes ces conſidérations, ma couſine, tu verras que quand elles feroient vaines par

elles-mêmes, elles ſont aſſez graves par leur objet pour mériter qu'on y ſonge. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont miſe. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occaſion délicate; car mes erreurs paſſées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer ſur toutes choſes. Quoi que tu penſes de toi-même, ton ame eſt calme & tranquille, j'en ſuis ſûre; les objets s'y peignent tels qu'ils ſont; mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond & les défigure. Je n'oſe plus me fier à rien de ce que je ſens, & malgré de ſi longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute eſt un fardeau qu'il faut porter toute ſa vie.

LETTRE XIII.

Réponſe.

PAUVRE Couſine! que de tourmens tu te donnes ſans ceſſe avec tant de ſujets de vivre en paix! Tout ton mal vient de toi, ô Iſraël! Si tu ſuivois tes propres regles; que dans les choſes de ſentiment tu n'écoutaſſes que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raiſon, tu te livrerois ſans ſcrupule à la ſécurité qu'il t'inſpire, & tu ne t'efforcerois point, contre ſon témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems; y penses-tu? compare aussi les conditions, & souviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuses, ma chere enfant; on ne se donne point ainsi le change à soi-même: si l'on peut s'étourdir sur son état en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est sitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humanité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchise d'une ame droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire; de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chûte il faut se tenir debout, & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te

voilà dévote comme elle ; plaife à Dieu que ce foit avec plus de fuccès ! En vérité, fi je connoiffois moins ta timidité naturelle, tes terreurs feroient capables de m'effrayer à mon tour, & fi j'étois auffi fcrupuleufe, à force de craindre pour toi tu me ferois trembler pour moi-même.

Penfes-y mieux, mon aimable amie ; toi dont la morale eft auffi facile & douce qu'elle eft honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui fort de ton caractere dans tes maximes fur la féparation des fexes. Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre enfemble ni d'une même maniere ; mais regarde fi cette importante regle n'auroit pas befoin de plufieurs diftinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & fans exception aux femmes & aux filles, à la fociété générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amufemens, & fi la décence & l'honnêteté qui l'infpirent ne la doivent pas quelquefois tempérer ? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des affemblées où les jeunes gens des deux fexes puiffent fe voir, fe connoître, & s'affortir ; mais tu leur interdis avec grande raifon toute entrevue particuliere. Ne feroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à fe montrer en public, que les

ſoins domeſtiques retiennent dans l'intérieur de leur maiſon, & qui ne doivent s'y refuſer à rien de convenable à la maîtreſſe du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il ſurvient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuſeras-tu de recevoir ſon hôte en ſon abſence & de lui faire les honneurs de ta maiſon, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pourquoi penſons-nous que les femmes doivent vivre retirées & ſéparées des hommes? Ferons-nous cette injure à notre ſexe de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations? Non, ma chere, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectables devoirs de la nature. Ce qui nous ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui nous preſcrit des occupations différentes; c'eſt cette douce & timide modeſtie qui, ſans ſonger préciſément à la chaſteté, en eſt la plus ſûre gardienne; c'eſt cette réſerve attentive & piquante qui, nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les deſirs & le reſpect,

ſert pour ainſi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris ; parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrette réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent au ſein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine diſtance, & les empêchent de jamais ſe raſſaſier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton prétexte eſt trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé ſur un devoir rigoureux, la même bienſéance qui l'établit peut quelquefois en diſpenſer.

La circonſpection que tu fondes ſur tes fautes paſſées eſt injurieuſe à ton état préſent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raiſon. Comment le rempart qui défend ta perſonne n'a-t-il pu le garantir d'une crainte ignominieuſe ? Comment ſe peut-il que ma Couſine, ma ſœur, mon amie, ma Julie confonde les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable ? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & ſoutenir ton ame. Ton mari qui en préſume tant & dont tu as l'eſtime à juſtifier ; tes enfans que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere ; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher, qui jouït de ton

bonheur & s'illuftre de fa fille plus même que de fes ayeux; ton amie dont le fort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué; fa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux infpirer; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perfonne, & qui te refpecte encore plus que tu ne le redoutes; toi-même, enfin, qui trouves dans ta fageffe le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines; que de motifs de confiance te font honte de t'ofer défier de toi! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je befoin de confidérer ce qu'elle eft? Il me fuffit de favoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah! fi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours: mais dans l'inftant même où tu croyois l'envifager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait préfente, par celle qu'elle t'infpira dès qu'y penfer eût été la commettre.

Je me fouviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foibleffe d'une jeune amante eft un crime irrémiffible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on fe dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je fais quelles maximes regnent là-deffus dans le grand monde,

où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui les autoriſe. Mais toi, Julie, ô toi qui brûlant d'une flamme pure & fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi! toi qui te faiſois reſpecter au milieu de tes fautes; toi qui livrée à d'impuiſſans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de ſupporter ton propre mépris, quand tout ſembloit te rendre excuſable; oſes-tu redouter le crime après avoir payé ſi cher ta foibleſſe? Oſes-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chere; loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer ils doivent animer ton courage; un repentir ſi cuiſant ne mene point au remords, & quiconque eſt ſi ſenſible à la honte ne ſait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eût des ſoutiens contre ſa foibleſſe, ce ſont ceux qui s'offrent à toi; ſi jamais une ame forte a pu ſe ſoutenir elle-même, la tienne a-t-elle beſoin d'appui? Dis-moi donc quels ſont les raiſonnables motifs de crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel où, même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont ceſſé de réſiſter & ont fini par vaincre. Ah Julie! croirai-je qu'après tant de

tourmens & de peines, douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours ? En deux mots, sois sincere avec toi-même; si le péril existe, sauve ta personne & rougis de ton cœur; s'il n'existe pas, c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il est même honteux de les vaincre, & que se précautionner contre elles est moins s'humilier que s'avilir ?

Je ne prétends pas te donner mes raisons pour invincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne sais pas te rendre justice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais su voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement selon ton mérite. Prompte, comme tous les gens sensibles, à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y passent n'échappe à ses observations. Je les trouve même si fines & si justes que j'ai rebroussé presque à l'autre extrêmité de mon premier sentiment, & je

croirois volontiers que les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoi qu'il en soit, M. de Wolmar te connoît bien, il t'estime, il t'aime, & son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entiere direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser? Peut-être sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes jalouses qu'une femme inspire ordinairement à un vieux mari, peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familiérement avec ton ami, sans allarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance & d'estime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids; & pour moi, je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence & à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse & à ses lumieres.

Veux-tu, sans désobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'existe plus? Restée seule avec le philosophe, prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été ja-

dis ſi néceſſaires; impoſe-toi la même réſerve que ſi avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du ſien. Evite les converſations trop affectueuſes, les tendres ſouvenirs du paſſé; interromps ou préviens les trop longs tête-à-têtes: entoure-toi ſans ceſſe de tes enfans; reſte peu ſeule avec lui dans la chambre, dans l'Eliſée, dans le boſquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces meſures d'une maniere ſi naturelle qu'elles ſemblent un effet du hazard, & qu'il ne puiſſe imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas expoſer. Prends le tems de cette abſence pour te donner cet amuſement, en laiſſant tes enfans ſous la garde de la Fanchon. C'eſt le moyen de te livrer ſans riſque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouïr paiſiblement d'un long tête-à-tête ſous la protection des bateliers, qui voyent ſans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penſer à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaîra, j'en ſuis ſûre; c'eſt de faire en l'abſence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à ſon retour, & de ſonger au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche &

incapable de mauvaiſe foi a contre le vice bien des reſſources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Au reſte, puiſque ton mari doit me voir en paſſant, il me dira, j'eſpere, les véritables raiſons de ſon voyage, &, ſi je ne les trouve pas ſolides, ou je le dé'ournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire: c'eſt ſur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà je penſe plus qu'il n'en faut pour te raſſurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu ſeras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la ſeule honnêteté de ton ame, tu ne riſquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues; on a beau couvrir du vain nom de foibleſſes des fautes toujours volontaires; jamais femme ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuccomber, & ſi je penſois qu'un pareil ſort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les ſentimens qui peuvent naî re dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop ſenſible à t'en garantir pour t'abandonner à toi ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiſſances qu'il avoit avant ton mariage me ſur-

prend peu : tu fais que je m'en fuis toujours doutée ; & je te dirai, de plus, que mes foupçons ne fe font pas bornés aux indifcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des foupçons lui-même, pût fe réfoudre à tromper fon gendre & fon ami. Que s'il t'engageoit fi fortement au fecret, c'eft que la maniere de le révéler devenoit fort différente de fa part ou de la tienne, & qu'il vouloit fans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il favoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous cauferons de tout cela plus à loifir dans un mois d'ici.

Adieu, petite Coufine, c'eft affez prêcher la prêcheufe ; reprends ton ancien métier, & pour caufe. Je me fens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne fais guere ce que je fais. Ah Chaillot ! Chaillot ! .... fi j'étois moins folle ..... mais j'efpere de l'être toujours.

P. S. A propos ; j'oubliois de faire compliment à ton Alteffe. Dis-moi, je t'en prie, Monfeigneur ton mari eft-il Atteman, Knès, ou Boyard ? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde. O pauvre enfant ! Toi qui as tant gémi d'être née Démoi-

ſelle, te voilà bien chanceuſe d'être la femme d'un Prince ! Entre nous, cependant, pour une Dame de ſi grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne ſais-tu pas que les petits ſcrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maiſon qui prétend être fils de ſon pere ?

LETTRE XIV.

De M. de Wolmar à Madᵉ. d'Orbe.

JE parts pour Etange, petite Couſine, je m'étois propoſé de vous voir en allant; mais un retard dont vous êtes cauſe me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lauſanne en revenant, pour y paſſer quelques heures de plus avec vous. Auſſi bien j'ai à vous conſulter ſur pluſieurs choſes dont il eſt bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au ſujet du jeune homme, avant que ſa préſence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déja m'être aſſuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet eſt de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces ſoins importans ſont le principal devoir d'un pere ; mais quand il ſera

tems de les prendre je ferai trop âgé pour les remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeuneſſe. D'ailleurs par la raiſon qui vous eſt connue (*i*) Julie ne me verroit point ſans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquiter à ſon gré. Comme par mille autres raiſons votre ſexe n'eſt pas propre à ces mêmes ſoins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever ſon Henriette; je vous deſtine pour votre part le gouvernement du ménage ſur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé; la mienne ſera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maiſon, & de goûter dans ma vieilleſſe un repos qui ſera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ſes enfans à des mains mercénaires, & je n'ai pu blâmer ſes ſcrupules. Le reſpectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne ſauroit payer, tant de vertus qui ne ſont point à prix, qu'il eſt inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puiſſe eſpérer de trouver les lumieres d'un maître; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui ſon cœur puiſſe inſpirer le zele d'un pere; & le génie n'eſt gueres à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les quali-

(*i*) Cette raiſon n'eſt pas connue encore du Lecteur, mais il eſt prié de ne pas s'impatienter.

qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher & auquel il a de si grandes obligations, à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite Cousine, la clé de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette explication, & qui, j'espere, aura désormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être, & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins?

Je vous ai vu quelquefois sourire à mes observations sur l'amour ; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec

toute la ſubtilité qu'on prête à votre ſexe n'euſſiez jamais faite, dont pourtant vous ſentirez peut-être l'évidence au premier inſtant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais, ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer au contraire qu'ils ſont parfaitement guéris; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu, ce n'eſt pas là, non plus, leur plus grand miracle: mais que ces deux opposés ſoient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils ſoient toujours amans & ne ſoient plus qu'amis; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

Telle eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours, ſoit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au ſujet du portrait a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le myſtere, & je vois qu'ils ſont toujours de bonne foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entends; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture: Un voile de ſageſſe & d'honnêteté fait tant de replis autour de

fon cœur, qu'il n'eft plus poffible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au fien propre. La feule chofe qui me fait foupçonner qu'il lui refte quelque défiance à vaincre eft qu'elle ne ceffe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit fi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que fi elle étoit réellement guérie elle ne le feroit pas fi bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des fentimens qui lui reftent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans fa premiere jeuneffe; mais je les vois fans avoir droit de m'en offenfer. Ce n'eft pas de Julie de Wolmar qu'il eft amoureux, c'eft de Julie d'Etange; il ne me hait point comme le poffeffeur de la perfonne qu'il aime, mais comme le raviffeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eft point fa maîtreffe, la mere de deux enfans n'eft plus fon ancienne écoliere. Il eft vrai qu'elle lui reffemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle fouvent le fouvenir. Il l'aime dans le tems paffé: voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eft pas une vaine fubtilité, petite Coufine; c'eft une obfervation très-folide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroît. Je penfe même qu'elle ne feroit pas difficile à expliquer en cette occafion par vos propres idées. Le tems où vous féparâtes ces deux

amans fut celui où leur passion étoit à son plus haut point de véhémence. Peut-être s'ils fussent restés plus longtems ensemble se seroient-ils peu-à-peu refroidis; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'instant de leur séparation. Le jeune homme ne voyant point dans sa maîtresse les changemens qu'y faisoit le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (*k*). Pour le rendre heureux il n'étoit pas question seulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonstances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle est devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne en ce sens à son préjudice; car c'est de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il est amoureux.

L'erreur qui l'abuse & le trouble est de con-

(*k*) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

fondre les tems & de se reprocher souvent comme un sentiment actuel, ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le désabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur, que de ses lumieres. Lui découvrir le véritable état de son cœur seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivré des scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réserve, & les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si cheres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez contribuer plus que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les

objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme & la mere de mes enfans: j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On mene un Coursier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur est déja refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir; car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles & à négliger les superflues. Les huit jours pendant lesquels je les vais laisser ensemble suffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentimens & connoître ce qu'ils sont réellement l'un à l'autre. Plus ils se verront seul à seul, plus ils comprendront aisément leur erreur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer sans risque à la familiarité dans laquelle ils vi-

vront néceſſairement ſi mes vues ſont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort. Quel plaiſir je prendrois à lui donner cette preuve que je ſens tout ce qu'elle vaut, ſi c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût ſe faire un mérite de ſa confiance! Mais quand elle n'auroit rien gagné ſur ſon cœur, ſa vertu reſteroit la même; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reſte aujourd'hui quelque peine intérieure à ſouffrir, ce ne peut être que dans l'attendriſſement d'une converſation de réminiſcence qu'elle ne ſaura que trop preſſentir, & qu'elle évitera toujours. Ainſi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inſpirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite Couſine, juſqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en faſſiez un myſtere. J'ai pour maxime de ne point interpoſer de ſecrets entre les amis: Ainſi je remets ceux-ci à votre diſcrétion; faites-en l'uſage que la prudence & l'amitié vous inſpireront: je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XV.

A Milord Edouard.

M. de Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de triſteſſe où m'a laiſſé ſon départ. Je crois que l'éloignement de ſa femme m'affligeroit moins que le ſien. Je me ſens plus contraint qu'en ſa préſence même; un morne ſilence regne au fond de mon cœur; un effroi ſecret en étouffe le murmure, &, moins troublé de deſirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime ſans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame ſe raſſure & perd ces indignes frayeurs? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle ſa vue appaiſe mon trouble, ſes regards épurent mon cœur. Tel eſt l'aſcendant du ſien qu'il ſemble toujours inſpirer aux autres le ſentiment de ſon innocence, & le repos qui en eſt l'effet. Malheureuſement pour moi ſa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la ſociété de ſes amis, & dans les momens que je ſuis forcé de paſſer ſans la voir, je ſouffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me ſens accablé; c'eſt un mot qu'elle me dit hier après le départ de ſon mari.

Quoi-

Quoique jusqu'à cet instant elle eût fait assez bonne contenance, elle le suivit longtems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au seul éloignement de cet heureux époux; mais je conçus à son discours que cet attendrissement avoit encore une autre cause qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous savez s'il m'est cher. Ne croyez pas pourtant que le sentiment qui m'unit à lui, aussi tendre & plus puissant que l'amour, en ait aussi les foiblesses. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre ensemble est interrompue, l'espoir assuré de la reprendre bientôt nous console. Un état aussi permanent laisse peu de vicissitudes à craindre, & dans une absence de quelques jours, nous sentons moins la peine d'un si court intervalle que le plaisir d'en envisager la fin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave, & quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar, ce n'est point son éloignement qui la cause.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes; un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie; il n'a point d'autres desirs que les miens; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaisirs à leur mere; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus ver-

[illegible]fe plus aimable que celle dont mon cœur [illegible]âtre, & je vais passer mes jours avec el- [illegible] contribuez à me les rendre chers [illegible] bie, mon estime & mes sentimens pour [illegible] : Un long & fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meilleur des peres : tout nous prospere ; l'ordre & la paix regnent dans notre maison ; nos domestiques sont zélés & fideles, nos voisins nous marquent toute sorte d'attachement, nous jouïssons de la bienveillance publique. Favorisée en toutes choses du ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin secret, un seul chagrin l'empoisonne, & je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'est pas heureuse, me dis-je en soupirant à mon tour, & ce n'est plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funeste idée bouleversa dans un instant toutes les miennes & troubla le repos dont je commençois à jouïr. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jetté, je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son cœur, qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade ; Made. de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se promener avec ses enfans, elle vient de me le

faire dire. J'y cours, Milord; je vous quite pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

De Made. de Wolmar à son mari.

JE vous attends mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Made. d'Orbe; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, & vous jouïssez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

A Milord Edouard.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une letrre à part; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Made. de Wol-

mar n'eſt pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades ſur l'eau. Il y a trois jours que le déſœuvrement où l'abſence de ſon mari nous laiſſe & la beauté de la ſoirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du ſoleil nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domeſtique, & nous nous embarquâmes avec quelques proviſions pour le dîner. J'avois pris un fuſil pour tirer des beſolets (*l*); mais elle me fit honte de tuer des oiſeaux à pure perte & pour le ſeul plaiſir de faire du mal. Je m'amuſois donc à rappeller de tems en tems des gros-ſifflets, des tiou-tiou, des crenets, des ſifflaſſons (*m*), & je ne tirai qu'un ſeul coup de fort loin ſur une grebe que je manquai.

Nous paſſâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pèche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce ſont, dit-elle, des animaux qui ſouffrent, délivrons-les; jouïſſons du plaiſir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération ſe fit lentement, à contrecœur, non ſans quelques repréſentations, & je vis aiſément

(*l*) Oiſeau de paſſage ſur le lac de Geneve. Le beſolet n'eſt pas bon à manger.

(*m*) Diverſes ſortes d'oiſeaux du lac de Geneve, tous très-bons à manger.

que nos gens auroient mieux goûté le poiſſon qu'ils avoient pris que la morale qui lui ſauvoit la vie.

Nous avançâmes enſuite en pleine eau; puis par une vivacité de jeune homme dont il ſeroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (*n*), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage. Là j'expliquois à Julie toutes les parties du ſuperbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & ſemble craindre de ſouiller de ſes eaux bourbeuſes le criſtal azuré du lac. Je lui faiſois obſerver les redans des montagnes, dont les angles correſpondans & paralleles forment dans l'eſpace qui les ſépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau raviſſant; où la terre par-tout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit aſſuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais ſur la côte oppoſée, pays non moins favoriſé de

(*n*) Terme des bateliers du lac de Geneve. C'eſt tenir la rame qui gouverne les autres.

la nature, & qui n'offre pourtant qu'un ſpectacle de miſere, je lui faiſois ſenſiblement diſtinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richeſſe, le nombre & le bonheur des hommes. C'eſt ainſi, lui diſois-je, que la terre ouvre ſon ſein fertile & prodigue ſes tréſors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle ſemble ſourire & s'animer au doux ſpectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les triſtes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déſerte annoncent de loin qu'un maître abſent y domine, & qu'elle donne à regret à des eſclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à parcourir ainſi des yeux les côtes voiſines, un ſéchard qui nous pouſſoit de biais vers la rive oppoſée s'éleva, fraîchit conſidérablement, & quand nous ſongeâmes à revirer, la réſiſtance ſe trouva ſi forte qu'il ne fut plus poſſible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles; il fallut gagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous & qui eſt preſque le ſeul lieu de cette côte où la greve offre un abord commode. Mais le vent ayant changé ſe renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faiſoit dériver

plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'azyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage, Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mêlant dans un vase du vin avec de l'eau de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis distinctement ces mots: O mes enfans, faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du péril,

je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terrre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoit donnés, & comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous, à terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dînâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée: Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois; dans les petites choses comme dans lès grandes, cette ame aimante se peint toujours.

Après le dîné, l'eau continuant d'être forte, & le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles: loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, & mon dernier voyage m'a rendu

bien plus robuſte encore. A l'égard du ſoleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois ; il n'eſt queſtion que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en ſupporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous ſavez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permiſſion de mon retour. C'eſt-là que je paſſai des jours ſi triſtes & ſi délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'eſt de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut ſi touchée. J'avois toujours deſiré de revoir la retraite iſolée qui me ſervit d'aſyle au milieu des glaces, & où mon cœur ſe plaiſoit à converſer en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occaſion de viſiter ce lieu ſi chéri, dans une ſaiſon plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif ſecret de ma promenade. Je me faiſois un plaiſir de lui montrer d'anciens monumens d'une paſſion ſi conſtante & ſi malheureuſe.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des ſentiers tortueux & frais, qui, montant inſenſiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoiſſant mes anciens renſeignemens, je fus prêt à me trouver mal, mais je me ſurmontai, je

cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert, mais plein de ces ſortes de beautés qui ne plaiſent qu'aux ames ſenſibles & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuſe, & charioit avec bruit du limon, du ſable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes ſommets de glace qui s'accroiſſent inceſſamment les couvrent depuis le commencement du monde (*o*). Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite. Un grand bois de chêne étoit à gauche au-delà du torrent, & au deſſous de nous cette immenſe plaine d'eau que le lac forme au ſein des Alpes nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majeſtueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & ſuperbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre; quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de criſtal. Quelques arbres fruitiers ſauvages panchoient leurs

(*o*) Ces montagnes ſont ſi hautes qu'une demi-heure après le ſoleil couché leurs ſommets ſont encore éclairés de ſes rayons, dont le rouge forme ſur ces cimes blanches une belle couleur de roſe qu'on apperçoit de fort loin.



Les monumens des anciennes amours.

têtes fur les nôtres ; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un fi doux féjour aux objets qui l'environnoient, il fembloit que ce lieu défert dût être l'afyle de deux amans échappés feuls au bouleverfement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit & que je l'eus quelque tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne fentez-vous point quelque émotion fecrette à l'afpect d'un lieu fi plein de vous ? Alors fans attendre fa réponfe, je la conduifis vers le rocher & lui montrai fon chiffre gravé dans mille endroits, & plufieurs vers du Pétrarque & du Taffe relatifs à la fituation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après fi longtems, j'éprouvai combien la préfence des objets peut ranimer puiffamment les fentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence. O Julie, éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où foupira jadis pour toi le plus fidelle amant du monde. Voici le féjour où ta chere image faifoit fon bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages : La verdure & les fleurs ne tapiffoient point ces compartimens : le cours de ces ruiffeaux n'en formoit point les divifions ; ces oifeaux n'y faifoient point entendre leurs

ramages ; le vorace épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des alpes faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers ; des festons de neige étoient le seul ornement de ces arbres ; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable, & les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyois pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la Lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes Lettres qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire & baiser mille fois la derniere que tu m'écrivis ; voilà le bord où d'un œil avide & sombre je mesurois la profondeur de ces abîmes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né ! faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le tems que j'y passois à gémir de ton absence ? .... J'allois continuer, mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit saisi la main, la serra sans mot dire, en me regardant avec tendresse & retenant avec peine un soupir ; puis tout à coup détournant la vue & me tirant par le bras : allons-nous en,

mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit, comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſoupé, nous fûmes nous aſſeoir ſur la greve en attendant le moment du départ. Inſenſiblement la lune ſe leva, l'eau devint plus calme, & Julie me propoſa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'aſſéyant à côté d'elle je ne ſongeai plus à quitter ſa main. Nous gardions un profond ſilence. Le bruit égal & meſuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant aſſez gai des bécaſſines me retraçant les plaiſirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attriſtoit. Peu-à-peu je ſentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel ſerein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémiſſement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables ſenſations, la préſence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuſes.

Je commençai par me rappeller une promenade femblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les fentimens délicieux qui rempliffoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger ; tous les événemens de notre jeuneffe, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaifirs,

E tanta fede, e sì dolci memorie,
E sì lungo coftume!

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur paffé, tout revenoit, pour augmenter ma mifere préfente, prendre place en mon fouvenir. C'en eft fait, difois-je en moi-même, ces tems heureux ne font plus ; ils ont difparu pour jamais. Hélas, ils ne reviendront plus ; & nous vivons, & nous fommes enfemble, & nos cœurs font toujours unis! Il me fembloit que j'aurois porté plus patiemment fa mort ou fon abfence, & que j'avois moins fouffert tout le tems que j'avois paffé loin d'elle. Quand je gémiffois dans l'éloignement, l'efpoir de la revoir foulageoit mon cœur ; je me flattois qu'un inftant de fa préfence effaceroit toutes mes peines, j'envifageois au moins dans les poffibles un état moins cruel que le mien. Mais fe trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, & prefque en la poffédant

encore, la ſentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agiterent par degrés juſqu'au déſeſpoir. Bien-tôt je commençai de rouler dans mon eſprit des projets funeſtes, & dans un tranſport dont je frémis en y penſant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ſes bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin ſi forte que je fus obligé de quitter bruſquement ſa main pour paſſer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours ; un ſentiment plus doux s'inſinua peu à peu dans mon ame, l'attendriſſement ſurmonta le déſeſpoir ; je me mis à verſer des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je ſortois n'étoit pas ſans quelques plaiſirs. Je pleurai fortement, longtems, & fus ſoulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris ſa main. Elle tenoit ſon mouchoir ; je le ſentis fort mouillé. Ah, lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais ceſſé de s'entendre ! Il eſt vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce ſoit la derniere fois qu'ils auront parlé ſur ce ton. Nous recommençâmes alors à cauſer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation, nous arrivâmes ſans autre accident. Quand nous fûmes rentrés j'apperçus à la lumiere

qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos : elle se retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. J'espere qu'elles seront la crise qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette avanture m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement tentés & succombent ? Pour Julie; mes yeux le virent, & mon cœur le sentit : Elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu soutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle ? O Edouard ! quand séduit par ta maîtresse tu sus triompher à la fois de tes desirs & des siens, n'étois-tu qu'un homme ? sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin du Tome II. & de la IVe. Partie.

